DE

L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN.

Politique de la France avant et depuis les Traités de Vienne.

Je voudrais, en me plaçant en dehors des vives préoccupations du moment, essayer de me rendre un compte sommaire des vicissitudes qu'a subies la politique des peuples modernes avant d'atteindre sa forme actuelle; je voudrais rechercher surtout quel rôle paraît réservé à la France dans les complications qui menacent le monde, et quels principes nouveaux elle est appelée à faire prévaloir dans le droit public européen. Il est difficile de croire, en effet, qu'une révolution qui a changé la face d'un grand pays, introduit des modifications profondes dans la condition politique ou civile de presque tous les peuples, et gravement affecté l'ensemble des mœurs là même où elle n'a pas agi sur les institutions, que la révolution de 89 enfin ne soit pas destinée à jeter à son tour dans le monde quelques

maximes frappées au coin de cette universalité départie à ses résultats sociaux.

Le droit des gens n'est pas demeuré, depuis Grotius, immobile dans ses formules, et les lois de l'équilibre européen ne suffisent plus aujourd'hui pour garantir la paix du monde et satisfaire la conscience publique. On comprend de nos jours tout autrement qu'après la guerre de trente ans et les attributs de la souveraineté, et les droits des sujets, et la solidarité des nations entre elles; celles-ci s'appartiennent trop à elles-mêmes pour qu'un mariage ou une succession princière suffise encore pour bouleverser le monde; enfin, les périls permanens qui menacent, depuis vingt-cinq années, l'édifice élevé par le congrès de Vienne, constatent trop que les transactions fondées sur de pures convenances diplomatiques sont également dénuées de cette force morale qui seule fonde le droit et garantit l'avenir.

Il est donc à croire que des principes plus larges serviront un jour de base à des combinaisons moins factices, et que des violences contre lesquelles le temps ne prescrit pas, seront redressées, dans l'intérêt commun, selon des lois plus rationnelles et des principes moins arbitraires. Quand se consommeront ces grands changemens, par quelles voies s'opéreront-ils? Ceci est en dehors des prévisions humaines. Quelle attitude devra prendre la France lorsque les évènemens la contraindront à des résolutions décisives? quelles maximes doit-elle proclamer dès aujourd'hui comme bases de son droit public et de son système fédératif? Je crois que ces questions peuvent, dès à présent, êtres posées et résolues.

L'intelligence humaine est aujourd'hui vivement préoccupée d'une idée à laquelle les faits consommés paraissent avoir imprimé comme une sorte de consécration. On croit à la puissance de la raison publique au point d'espérer que la guerre pourrait cesser de devenir le dernier argument des rois; on trouve dans les précédens que chaque jour accumule les premiers délinéamens d'une jurisprudence internationale qui fera prévaloir le génie de transaction où domina si longtemps celui de la force. On ignore sans doute encore le mode selon lequel pourrait se constituer d'une manière définitive ce haut arbitrage européen, on ne sait rien ni des moyens à employer pour l'accomplissement d'une telle œuvre, ni de la manière dont elle pourrait se combiner avec l'indépendance respective des états; mais l'on croit fermement à la formation d'une association nouvelle, et l'on en poursuit la pensée sous mille formes: les uns l'érigent en théorie

humanitaire, les autres comptent, pour la réaliser, sur l'expérience chèrement acquise par les peuples, ou sur ces agitations intérieures qui, en menaçant l'ordre social, imposent aux gouvernemens une réserve dont leur sûreté même leur prescrit de ne pas se départir.

Nous n'hésiterons pas, sans exclure cet ordre de considérations, à remonter jusqu'à l'origine des idées répandues dans la société moderne; nous y verrons une modification de ce christianisme latent dont le monde est comme imprégné, alors même qu'il méconnaît la source de ses inspirations les plus puissantes. C'est parce que l'idée chrétienne s'est réalisée dans le droit civil, que les peuples ont conquis l'égalité sur l'esprit de caste; c'est parce qu'elle tend à se réaliser dans le droit des gens, que la paix se maintient au milieu des plus difficiles épreuves, et que l'opinion publique a jusqu'ici dominé de toute sa hauteur et les caprices des ministres aventureux et les antipathies des cours. Il n'est donc pas interdit d'espérer que la guerre ne fléchisse un jour comme l'esclavage devant cette grande révélation de l'égalité naturelle des êtres et de la fraternité des peuples, dont dix-huit siècles n'ont pas suffi pour épuiser la profondeur féconde. Depuis l'établissement du christianisme, le monde est constamment travaillé par cette idée d'une direction pacifique opposée à celle de la force. L'énergie de la foi populaire la réalisa partiellement au moyen-âge, alors même que la prédominance du pouvoir militaire semblait rendre cette réalisation plus impossible. Sur cette idée se forma le grand corps de la chrétienté; elle releva les peuples du joug de la conquête, et ralluma dans les ames, avec le sentiment de la dignité humaine, l'étincelle de la liberté.

La plus belle histoire qui soit à écrire, serait assurément celle du droit public primitif de l'Europe catholique, tel qu'il résulte des décisions pontificales, des actes des assemblées nationales, et de ces innombrables conciles dont la mission n'était pas alors moins politique que religieuse. Cette histoire commencerait au VIe siècle, à l'établissement des premières nationalités européennes; elle aurait son apogée dans les croisades, et se continuerait jusqu'aux jours de Charles-Quint, dont l'ambitieuse tentative détermina la fondation d'un nouveau système politique, destiné à remplacer celui auquel la réforme religieuse venait de porter les derniers coups. Le publiciste qui se vouerait à cette grande tâche, aurait à faire un double travail: il devrait, d'une part, dégager de la luxuriante confusion de cette vie du moyen-âge si pleine et si troublée, les maximes d'égalité et de charité évangélique qui tendaient à prévaloir dans les relations des hommes et

des peuples; il aurait, de l'autre, à faire remarquer combien l'état social était au-dessous de ces maximes elles-mêmes, et à montrer pourquoi il leur fut interdit de s'épanouir alors dans la plénitude de leur grandeur morale. Rappelons en peu de mots les principales difficultés que dut rencontrer en ces temps-là cette œuvre de l'association universelle que notre siècle reprend comme une idée neuve à sa manière et à son tour.

La première résultait assurément de la manière vague et mal définie dont furent comprises, à cette époque, et la suprématie pontificale, et les prérogatives de l'empire. Non contente d'aspirer au rôle d'arbitre suprême, et de décider de la politique en tant que souveraine appréciatrice de la discipline et de la morale, Rome, préoccupée du soin d'une domination temporelle dont la violence des temps lui faisait d'ailleurs une loi pour la conservation de sa propre indépendance, entendit souvent dans un sens tout matériel le droit de suzeraineté que lui déférait la conscience des peuples. De son côté, l'empereur romain, par l'incertitude de son titre sur l'Italie et ses vagues prétentions de haut domaine sur toutes les couronnes chrétiennes, se trouvait menacer également et l'indépendance de celle-là et la dignité de celles-ci. Lorsqu'au XIVe siècle le plus grand jurisconsulte de l'époque, Bartole, proclamait dogmatiquement la souveraineté de l'empereur jusqu'aux confins de la terre habitable, lorsqu'au siècle suivant des papes montaient à cheval pour commander eux-mêmes leurs armées, il était clair que la constitution de l'Europe chrétienne ne pouvait résister à cette étrange confusion de toutes les idées et de toutes les choses.

Le génie des institutions féodales rendait d'ailleurs impossible l'application de cette spiritualité élevée, prématurément introduite dans une société où la conquête avait en quelque sorte rajeuni le droit antique de la force par une consécration nouvelle. L'afféagement du sol avait, il est vrai, arrêté le torrent de l'invasion, et ancré au rivage cette terre si long-temps battue par la tourmente; mais les mailles serrées du réseau dont ce système couvrit l'Europe, durent arrêter le développement naturel de celle-ci, et empêcher la vie de circuler librement dans son sein. Des relations de vassalité s'établirent en dehors de la volonté des peuples et de leurs intérêts d'avenir. La possession du territoire se trouvant étroitement liée au droit des personnes, suivit toutes les fortunes de celles-ci, de telle sorte que le décès d'un prince et le mariage d'une princesse suffirent pour briser les relations les plus intimes. Des provinces furent liées à une domination étran-

gère, d'autres furent séparées de leur centre naturel par suite des innombrables vicissitudes du droit féodal, et l'essor des nationalités se trouva de toutes parts comprimé par l'autorité de prescriptions arbitraires. Ainsi, pour ne rappeler qu'un seul exemple, les diverses provinces belgiques, disputées tour à tour comme fiefs de l'empire et de la France, devinrent une pomme d'éternelle discorde au centre même de l'Europe. Le droit des femmes livra les peuples à toutes les incertitudes de l'avenir, à ce point que si l'on voulait désigner l'institution politique la plus funeste au monde depuis mille ans, personne n'hésiterait à indiquer la succession féminine. Par elle s'ouvrit, entre l'Angleterre et la France, une guerre de trois siècles; le droit des femmes nous jeta sur l'Italie au mépris de nos intérêts les plus évidens, et par lui la vaste monarchie espagnole devint l'accessoire de l'héritage d'un prince flamand, petit-fils de l'héritière de Bourgogne et fils de l'héritière de Castille, et deux fois en moins d'un siècle le sort de l'Europe dépendit du choix d'une jeune fille.

La séparation profonde maintenue par les institutions féodales entre les races humaines, l'antagonisme permanent de l'empire et de la papauté, expression de deux forces en lutte constante, opposaient un invincible obstacle à la réalisation de la pensée politique embrassée par Hildebrand, Conti et tant d'autres illustres pontifes avec l'enthousiaste persévérance qu'inspirent les grandes choses. Les papes avaient pu sauver l'Europe de l'invasion musulmane, inspirer et régler le mouvement qui, en la jetant tout entière sur l'Asie, fit sonner l'heure de son affranchissement politique; ils avaient pu, par de prodigieux efforts, sauver l'inviolabilité du mariage et la sainteté de la famille, maintenir les lois de l'église et préserver la discipline, compromises par un dangereux contact avec la puissance seigneuriale; ils purent intervenir entre les princes et les peuples, quelquefois prévenir la guerre, et toujours en atténuer les rigueurs : mais il ne leur fut pas donné d'asseoir les relations d'état à état, et d'imprimer à celles-ci une fixité que ne comportaient ni le droit féodal, ni les mœurs d'une époque toute guerrière.

Déjà, d'ailleurs, le grand édifice de la catholicité menaçait de s'écrouler par sa base. Le XVe siècle, cet âge qu'il faudrait tant étudier pour bien comprendre le nôtre, avait soufflé sur le monde un vent de révolutions et de ruines, et ouvert de toutes parts des perspectives nouvelles. L'aiguille aimantée, l'Amérique, l'imprimerie, le papier à écrire, la poudre à canon, les merveilles de la science et les secrets de la nature étaient venus changer toutes les conditions de

la vie matérielle, et détacher l'homme de ses idées en le détachant de ses habitudes. L'antiquité, soudainement exhumée par les jurisconsultes et les écrivains, fit apparaître le monde réel sous cet aspect terne et dangereux que réflètent également sur les choses présentes et la connaissance incomplète du passé et les vagues hallucinations de l'avenir. Les poètes donnèrent à l'Europe une littérature nouvelle, puisée en dehors des sources chrétiennes; le droit romain, accepté comme la raison écrite, fit mépriser les institutions paternelles, et dès-lors on s'occupa moins du soin de les corriger que de celui de les abolir. L'histoire et la politique se dégagèrent de tout symbolisme religieux, et ne furent plus envisagées qu'au point de vue de l'habileté pratique. Le scepticisme engendra la corruption, qui réagit à son tour sur les croyances; celles-ci s'ébranlèrent, et les mœurs avec elles. Vainement le génie des arts et des lettres couvrit-il l'abîme entr'ouvert des merveilles de la renaissance : le monde y glissa par une pente fatale, et la réforme du XVIe siècle fut la suprême conséquence d'un mouvement intellectuel tout négatif de sa nature, mouvement irrésistible toutefois, qui allait bouleverser toutes les idées, interrompre tous les rapports des hommes et des nations, et constituer les deux moitiés de l'Europe dans une guerre acharnée l'une contre l'autre, sans leur laisser un seul principe commun auquel elles pussent se rallier.

Alors parut Grotius: il vint entre la réforme et la guerre de trente ans, comme entre un principe et sa conséquence. Je ne sais pas de livre qui atteste au même degré que le sien l'état de ruine et de confusion où le chaos des évènemens et des idées avait plongé l'Europe. Le savant hollandais n'entreprit rien moins que de refaire un droit public européen en place de celui dont Machiavel, Charles-Quint, Luther, Calvin et Richelieu avaient chacun déchiré une page. Mais comment s'y prendre? comment relier des nations entre lesquelles la séparation des doctrines avait fondé des intérêts politiques opposés? Quel lien commun existait entre les hommes? quel *criterium* restait encore à la vérité et au droit? quelle autorité acceptée de tous interpréterait et les conventions écrites et les règles de la justice naturelle si diversement comprises? Une seule puissance morale était restée debout, celle de la science; un seul prestige était vivant encore, celui de l'antiquité. C'est donc à la science et à l'antiquité que Grotius demande sinon l'idée absolue du droit, du moins sa confirmation dans toutes les déductions auxquelles il arrive. Les plus évidentes prescriptions de la conscience humaine ne pèsent pour lui qu'autant qu'il trouve à

les appuyer de témoignages empruntés à l'histoire de l'antiquité polythéiste. De l'Europe, il ne se préoccupe guère plus que de la Chine. Pour savoir ce qu'est la paix, ce qu'est la guerre, ce que comporte la première, ce qu'autorise la seconde, il dépouille laborieusement Homère et Virgile, Thucydide et Tite-Live, éclatantes renommées, les seules auxquelles on payât encore en ce temps un religieux respect et une admiration unanime.

On comprend la faiblesse inséparable d'un tel mode de procéder, lorsqu'il s'agit de déterminer les rapports introduits par une civilisation aussi éloignée des doctrines que des habitudes de l'antiquité, rapports multiples et complexes d'industrie, de marine, de communication journalière, auxquels Rome et la Grèce étaient aussi étrangères que nous pouvons l'être à la mollesse de cette vie où l'esclavage des masses était le piédestal de la liberté du petit nombre.

Aussi a-t-on pu remarquer que, malgré la rectitude de sa pensée, Grotius n'échappe pas aux difficultés attachées à son point de départ. Relativement à l'état de guerre, au dommage que cet état autorise à causer à l'ennemi, au droit qu'il confère sur la propriété publique et privée, au droit plus redoutable de vie et de mort sur la personne du prisonnier, à la faculté de convertir ce droit en un esclavage légitimement perpétué de génération en génération, ce publiciste est d'une rigueur souvent désespérante. Il a recours alors, pour atténuer ses solutions, à une distinction toute gratuite entre le droit naturel et le droit des gens proprement dit, entre la justice et la modération, l'une résultant du droit consacré par le consentement des peuples, l'autre des inspirations d'une ame généreuse qui se refuse à consommer le mal quand celui-ci n'est pas absolument nécessaire.

On ne saurait méconnaître assurément la grande autant qu'heureuse influence de l'illustre Hollandais. Par la seule force de sa pensée et de son savoir, il contribua à recréer pour les nations un code politique dont les règles furent un bienfait, quelque arbitraire qu'en fût le principe. S'il ne retrouva pas les titres perdus du genre humain, il lui en donna du moins de provisoires, et releva dans le monde l'idée du droit, encore qu'il la laissât sans garantie sérieuse. Ses successeurs et ses disciples, à commencer par Puffendorff pour finir par Gérard de Rayneval, acceptèrent et maintinrent son principe, mais ils substituèrent de plus en plus l'autorité de la conscience humaine à celle des faits fournis par l'expérience et par l'histoire. Le droit des gens se rationnalisa comme la philosophie elle-même, et finit par se confondre complètement, chez quelques publicistes modernes,

avec le droit naturel proprement dit. Montesquieu énonça sur les limites du droit de guerre les opinions les plus humaines. Rousseau, niant la légitimité de tous les pouvoirs non revêtus de la sanction populaire, établit le droit inaliénable des nations de ne dépendre que d'elles-mêmes, et de n'être régies que par leur propre souveraineté. Sous l'influence de la philosophie du XVIIIe siècle, la théorie restreignit les droits du gouvernement dans des limites de plus en plus étroites, pendant qu'elle donnait un essor chaque jour plus libre à ceux des individus et des nations.

Mais n'est-il pas digne de la plus haute considération que ce soit précisément à cette époque que la pratique ait insulté face à face la théorie, comme pour attester plus authentiquement son impuissance? C'est pendant que Rousseau jette dans le monde son *Contrat social*, aux applaudissemens de l'Europe, et que la souveraineté du peuple devient la base de la science politique, que se prépare et se consomme le meurtre de la Pologne! Des princes et des ministres philosophes, liés d'intimité avec tous les penseurs de leur temps et s'honorant de leur commerce, passent contre l'existence même d'un peuple auquel ils ont soigneusement enlevé tous ses moyens de défense, un pacte secret d'astuce et de violence qui répugnerait à des bandits de profession. Pendant que les droits de l'homme sont magnifiés, et que la raison s'abîme dans son apothéose, une grande nation est sacrifiée à des cupidités que ce premier succès met en goût, et qui préparent déjà le même sort à la Bavière, à la Suède, à l'empire ottoman, à tout ce qui n'est pas en mesure de se défendre et de chasser les voleurs à main armée. Plus de sûreté désormais pour les états faibles, plus de garantie pour ceux qui pourraient le devenir un jour; le droit a désormais disparu de la langue diplomatique comme une idée vieillie et une formule sans valeur. De la morale des philosophes, des gros livres des publicistes, il ne reste plus qu'une vérité, la force, et qu'un résultat, le pillage. La plus haute civilisation prépare et perpètre, à l'éclat des lumières qu'elle fait briller, des attentats que la barbarie du moyen-âge n'aurait pas même conçus dans ses ténèbres.

Enfin, pour que rien ne manquât à cet enseignement, pour qu'il restât authentiquement démontré que le droit des gens, inventé par les savans du XVIIe siècle et perfectionné par les hommes d'esprit du XVIIIe, était sans force morale comme sans autorité politique du moment où des croyances communes ne le plaçaient pas sous la garde de Dieu dans la conscience des peuples, on allait voir bientôt

les nations les plus policées de l'Europe se faire dans les deux mondes et sur toutes les mers une guerre de forbans et de barbares, courir sus aux neutres comme à l'ennemi, et lutter d'audace et d'impudeur dans la violation des droits les plus évidens. Les partages de la Pologne, le guet-apens de Bayonne, les ordres de l'amirauté et les décrets de Berlin, voilà où aboutirent en moins de deux siècles les théories savantes appliquées à Osnabruck et à Munster par les plus fortes têtes de leur temps; présage désespérant pour les sociétés actuelles, s'il n'y avait à signaler aujourd'hui quelques symptômes qui permettent du moins de concevoir l'espérance d'une réorganisation de la science politique sur une base plus large et sur une doctrine moins arbitraire. Avant de signaler ces symptômes vagues encore, mais réels, achevons de nous rendre compte de ces idées, dont le congrès de Vienne a essayé la réhabilitation; demandons-nous si le système fameux de l'équilibre sur lequel l'Europe prétendit se reconstituer après la grande scission du XVIe siècle, présentait dans l'ordre politique plus de garanties que le droit des gens n'en offrait dans l'ordre moral; recherchons si le maintien de ce système, opiniâtrément poursuivi, n'a pas coûté à l'humanité autant de guerres qu'il a pu lui être donné d'en prévenir.

Ce fut une ingénieuse idée que celle d'une pondération constituée de telle sorte que les grandes puissances se maintinssent immobiles à raison de l'égalité de leurs forces, et que leur équilibre même devînt la garantie de l'indépendance et de la sûreté des états d'un ordre inférieur. Dès qu'on devait renoncer à fonder l'édifice européen sur l'idée d'un droit inhérent à chaque nationalité, droit inviolable par lequel celle-ci vit et se conserve au même titre que l'homme ou la famille elle-même, on ne pouvait méconnaître ce qu'une telle théorie offrait au moins de spécieux. A l'Angleterre revient l'honneur de la première application. Les Tudors tinrent habilement la balance de l'Europe entre la France et l'Espagne. Cromwell dut sa grandeur à la manière élevée dont il comprit le rôle que faisait à sa patrie la rivalité de la maison d'Autriche et de la maison de Bourbon, et la chute d'une dynastie pensionnaire de Louis XIV constata que l'opinion ne permettait pas au gouvernement de la Grande-Bretagne de manquer impunément à la mission que lui déférait l'Europe.

Le congrès de Westphalie n'est une si grande époque dans les annales diplomatiques que parce qu'indépendamment des principes de gouvernement intérieur qu'il proclama pour l'Allemagne, il tenta de fonder l'équilibre général sur une base que les contemporains

n'hésitaient pas à réputer inébranlable. L'empire se trouva pondéré par l'égalité établie entre les deux religions et le nombre de voix électorales départies à l'une et à l'autre; l'Europe parut l'être également par la balance territoriale réglée par les traités de Munster, et plus tard par la paix des Pyrénées, entre les deux branches de la maison d'Autriche régnant à Vienne et à Madrid, et la France étroitement liée à la Suède, à laquelle les actes de Westphalie avaient ouvert la porte des diètes de l'empire.

Mais le monde politique se félicitait encore d'être échappé aux horreurs de la guerre par l'habileté des négociations, que déjà l'édifice élevé avec tant de peine s'écroulait de toutes parts. Pendant que la monarchie espagnole, jetée avec l'empire et les états de l'Italie dans l'un des plateaux de la balance, s'affaissait graduellement au milieu de ses richesses stériles, un jeune souverain s'agitait impatient dans les barrières élevées par les traités. Louvois lui improvisa des armées, Colbert lui prépara des finances, Lionne mit au service de son ambition toutes les cupidités princières du second ordre. S'appuyant donc, du chef de l'infante sa femme, sur un prétendu droit de dévolution, comme il aurait fait sur tout autre titre, Louis XIV envahit les Pays-Bas; il menaça l'existence même de la Hollande, et après avoir résisté à l'Europe et dissous ses coalitions, il fit consacrer à son profit, à Nimègue comme à Riswick, des altérations fondamentales dans le système de l'équilibre européen. Éprouvé plus tard par les vicissitudes de la fortune et les résultats de ses fautes, il ne finit pas moins par réaliser la pensée la plus directement contraire à ce système, en plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne et en abaissant les Pyrénées devant la majesté de la France et de sa race.

Lorsque les longs revers eurent succédé aux longs succès, par l'un de ces périodiques retours qui font la balance véritable des choses humaines et garantissent seuls la liberté des nations, on reprit à Utrecht cette œuvre de pondération que les évènemens venaient de nouveau rendre possible. Mais que de changemens capitaux à introduire dans ce système européen fondé soixante années auparavant, et combien les prévisions diplomatiques n'avaient-elles pas été vaines! L'alliance de la France et de l'Espagne était reconnue, et préparait dans l'avenir le pacte de famille; la Suède ne pesait plus dans les destinées du monde, et cette puissance, fille des circonstances et d'un grand homme, ne figurait plus dans le Nord que pour servir de proie à un voisin dont, au siècle précédent, on ne prononçait pas même le nom. La Hollande, autre création artificielle du patriotisme et du

génie; la Hollande, qui promettait au XVIIe siècle de devenir ce que l'Angleterre est au XIXe, s'abaissait aussi comme puissance politique; l'empire ottoman reculait par cela seul qu'il n'avançait plus; la Pologne subissait l'influence étrangère sous les Auguste, et tous les rouages de la vieille machine européenne étaient détraqués à la fois.

Le système de l'équilibre avait oublié d'ailleurs de tenir compte des grands hommes, dont la seule influence suffit malheureusement pour déranger son mécanisme. Voici surgir un royaume nouveau à la place de ce duché de Prusse, fief obscur de la Pologne, un électeur de Brandebourg qui s'est fait roi, et dont le petit-fils s'appellera Frédéric II. Voici un barbare au prédécesseur duquel le congrès de Westphalie avait refusé le titre d'altesse, qui vient de prendre à la Suède le terrain où bâtir la capitale du plus gigantesque empire qu'ait vu le monde. Or, pour ne point parler ici de la Russie, dont la décisive influence ne se fit pas sentir immédiatement, la seule érection du royaume de Prusse allait bouleverser toutes les combinaisons de la politique, car cet état, centre naturel de toutes les sympathies protestantes et de tous les intérêts du nord de l'Allemagne, ne pouvait manquer de diviser l'empire et d'y balancer promptement l'influence autrichienne. Ce rôle lui était tracé par la nature des choses, et ce fut sans doute pour se mettre en mesure de le remplir et pour fonder l'équilibre de l'Allemagne sur une juste pondération de pouvoirs que Frédéric crut devoir s'adjuger la Silésie.

La France applaudit d'abord, et cela devait être, au formidable rival qui s'élevait contre son plus vieil adversaire; elle unit ses efforts aux siens pour briser la couronne impériale sur la tête d'une femme héroïque. Mais au moment où l'alliance des cabinets de Versailles et de Berlin paraissait devoir devenir l'une des règles fondamentales du système européen, on vit s'opérer un revirement soudain dans l'attitude de toutes les parties belligérantes, et toutes les notions de la politique jusqu'alors consacrées se trouvèrent brouillées et confondues. Le cabinet autrichien sut profiter des voies qu'ouvrait l'intrigue à la cour la plus frivole et la plus dissolue de l'Europe, pour déterminer dans le système de la politique générale un revirement aussi inattendu que complet, et l'on vit la France, dont Richelieu avait constitué le protectorat sur tous les petits états protestans de l'Allemagne, et qui venait de faire de si grands efforts pour élever le roi de Prusse, employer toute sa puissance pour l'écraser. Cette maison d'Autriche, qu'elle poursuivait la veille encore avec un acharnement

séculaire, devient tout à coup sa plus intime alliée; elle proclame l'identité de ses intérêts politiques avec ceux du cabinet impérial, et dans l'enivrement de cette amitié nouvelle, qui va devenir, selon le style des chancelleries, le gage le plus solide du maintien de l'équilibre et de la paix du monde, la cour de Versailles signe avec celle de Vienne les stipulations de l'alliance la plus léonine qu'ait jamais consentie un cabinet.

On sait que cette alliance attira bientôt la France dans une querelle qui lui était étrangère. Battu par la Prusse, écrasé par l'Angleterre, humilié dans sa gloire, compromis dans ses intérêts coloniaux, le cabinet français dut signer enfin cette paix de 1763, qui, sous le rapport continental, remit les choses à peu près sur le pied où elles se trouvaient avant ces grands évènemens. Il n'y manquait que tant de millions engloutis et ces milliers d'hommes tués pour établir la balance politique, hier sur l'alliance de la Prusse, demain sur celle de l'Autriche et l'union du dauphin avec la fille de Marie-Thérèse.

Qu'on me permette de reproduire ici une réflexion que ce sujet m'inspirait il y a quelques années, et de redemander « qui donc avait raison, du duc de Choiseul ou du cardinal de Fleury? Quand agissait-on d'après les vrais principes de l'équilibre? Était-ce en 1748, quand on s'appuyait sur Berlin, ou en 1756, lorsqu'on s'appuyait sur Vienne? En vérité, n'y a-t-il pas de quoi trembler pour la politique, et cette science n'est-elle pas encore plus conjecturale que la médecine? La France, ainsi livrée à deux systèmes opposés, ne rappelle-t-elle pas le malade traité pour le même mal par les toniques et les débilitans? »

Dieu me garde assurément de reprocher au système de pondération de n'avoir pas empêché la guerre dans le monde; cela serait aussi peu fondé que d'imputer à crime à la thérapeutique l'existence même des maladies. Mais je cherche vainement, je le confesse, quels embarras il a prévenus, quelles vues ambitieuses il a pu contenir, à quelle violence et à quelle injustice il a su résister, quelle faiblesse et quel bon droit il lui a été donné de faire triompher en Europe depuis qu'on en essaie l'application. L'erreur fondamentale de ce système consiste à raisonner sur les nations comme sur des choses inertes, sans tenir compte du mouvement qui les modifie incessamment, et des révolutions qu'un homme ou une idée introduit soudain dans les relations de peuple à peuple. Cette dynamique ne se préoccupe ni de la pensée ni de la vie, et applique sérieusement au monde de l'intelligence et des passions le mécanisme des corps inanimés. Elle présuppose

d'ailleurs, comment le méconnaître? l'inimitié naturelle des peuples; elle pose la guerre en principe, comme l'état normal du monde, et cherche à la conjurer par un obstacle tout matériel, à la manière de Hobbes, qui prétendait arracher l'espèce humaine à l'anarchie en l'invitant à se réfugier dans le despotisme. Lorsqu'on creuse cette doctrine, on voit qu'elle repose sur la négation même du droit, et qu'elle consacre, en lui opposant certains obstacles temporaires, le triomphe définitif de la force.

N'est-ce pas au nom de l'équilibre qu'ont été consommés les trois partages de la Pologne? Que dit l'Autriche pour légitimer sa participation, d'abord timide, à un attentat que sa souveraine déplorait comme un crime et comme une faute? Ne s'excusa-t-elle pas sur l'obligation de faire contre-poids à la Prusse et à la Russie, dont les souverains, esprits forts, avaient conçu la première pensée de ce forfait politique? Que dit plus tard le même cabinet pour défendre aux yeux de l'Europe étonnée l'anéantissement de Venise et la réunion de cet état à l'Autriche? N'établit-il pas fort disertement que cet agrandissement était devenu pour lui une nécessité depuis que la France avait conquis la rive gauche du Rhin, et que la Prusse, exploitant sa neutralité comme d'autres auraient exploité la victoire, se préparait à profiter des sécularisations ecclésiastiques et du pillage de l'Allemagne? Odieuse doctrine, qui aurait pour dernier résultat l'absorption de toutes les nationalités par deux puissances prépondérantes, dont l'une trouverait constamment dans les iniquités de l'autre un motif légitime de les imiter.

L'équilibre qui dans le XVIIe siècle n'avait pas arrêté Louis XIV, qui au XVIIIe fut bouleversé par Frédéric II, ne pouvait au XIXe arrêter Napoléon. Lorsqu'elle fut sortie de la brûlante période durant laquelle sa politique n'avait été qu'un dithyrambe révolutionnaire, la république française avait repris à Campo-Formio, à Rastadt, à Lunéville, le fil des traditions consacrées par le vieux droit public européen, avec une mesure à laquelle toute justice n'a peut-être pas été rendue. La France avait admis sans difficulté la nécessité de pondérer ses acquisitions en Belgique et sur la rive gauche du Rhin par l'agrandissement de la Prusse et de l'Autriche, agrandissement dont les états de l'Italie, les principautés médiatisées et les évêchés sécularisés de l'Allemagne devaient nécessairement payer les frais. La paix de 1801 réalisa ces principes, et le traité d'Amiens les confirma dans leur application à l'Angleterre.

Mais dès cette époque, il n'y avait déjà plus dans le monde que

deux forces vives en présence, et l'univers était devenu le champ de bataille de deux puissances trop pleines de sève pour être contenues dans leur essor par les états neutres, trop antipathiques entre elles pour se laisser jamais pondérer l'une par l'autre. Celle-ci aspirait à la domination maritime du globe, et l'avait déjà presque conquise; celle-là osait concevoir l'asservissement militaire de l'Europe, et elle parut à la veille de le réaliser. Pitt porta dès l'abord dans ce duel une netteté de vues et une inflexibilité de résolution qui ne se développèrent que successivement chez son grand adversaire. Cet impassible ministre savait où il en voulait venir avant que Napoléon se fût rendu un compte complet des glorieuses fatalités de sa destinée, et la suprématie maritime ouvertement confessée fut à la fois l'origine et peut-être l'excuse de la domination territoriale.

A ce point avait donc abouti, après un siècle et demi de déceptions, ce vieux système politique sans racine dans la conscience des peuples! Le choix entre deux tyrannies également pesantes était devenu la conséquence dernière de ce mécanisme ingénieux, sous lequel s'étaient effacées toutes les notions de la justice et de l'équité, et le monde était suspendu entre deux menaces dont il était écrit qu'il ne pourrait désormais se dégager! A la domination temporaire d'un grand homme, instrument de la Providence et brisé promptement par elle, allait en effet se substituer celle d'un état immobile et solide comme le pôle où il s'appuie, et la Grande-Bretagne allait bientôt trouver en face d'elle, et luttant aussi pour la domination du monde, un empire qui avait hérité, probablement pour des siècles, du rôle que Napoléon avait joué pour un jour.

La rivalité de l'Angleterre et de la Russie aspirant au même but par des voies différentes, tel est le fait désormais trop constaté contre lequel se débat vainement la conscience publique. Du moment où l'Europe, enivrée d'une victoire attendue si long-temps, et prenant le soin de sa vengeance pour une inspiration de bonne politique, s'accordait pour abaisser la France au-delà d'une juste mesure; du jour où celle-ci, refoulée loin du Rhin et dépouillée de la Savoie, cessait d'agir sur l'Allemagne et d'avoir pied sur l'Italie, il devait être évident pour tous les esprits sérieux que la suprématie continentale passerait désormais sans contre-poids à un grand état où la force militaire n'est pas tempérée, comme elle le fut toujours en France, par d'ardentes sympathies pour l'humanité.

Le congrès de Vienne crut équilibrer le monde en dépouillant les faibles au profit des forts, en obéissant à toutes les haines éveillées

par notre gloire comme à toutes les ambitions malheureusement suscitées par notre exemple. Tout entière à ses impressions du moment, cette assemblée ne se préoccupa guère plus de l'avenir que du passé, et son imprévoyance prépara au monde la plus pénible des situations, soit que la liberté de l'Europe fût menacée par l'alliance des deux puissances prépondérantes, soit que son repos fût compromis par leurs querelles. Une politique imprévoyante autant que passionnée a grandi de ses propres mains ces deux puissances colossales, qui stipulent aujourd'hui en souveraines sur le sort de l'Orient, en attendant qu'elles règlent celui de l'Europe. L'œuvre de Vienne commence à porter ses fruits, et le traité du 15 juillet 1840 a fait enfin apparaître à tous les yeux le germe qui se trouvait virtuellement contenu dans les stipulations de 1815.

L'Angleterre et la Russie restaient en effet les deux seules forces énergiquement constituées dans l'économie nouvelle du monde. La France, rétrécie dans ses vieilles limites, alors que depuis un siècle ses voisins s'étaient appropriés les dépouilles de la Pologne, de l'Allemagne et de l'Italie, ne conservait plus que juste ce qu'il lui fallait de puissance territoriale pour tenir en respect la Prusse et l'Autriche, l'une mal assise dans ses frontières artificielles, l'autre incessamment préoccupée des dispositions de ses provinces italiennes. Ces deux cours entrèrent dès 1815 dans une ère d'inquiétude et de soucis, de précautions et de défiances, dont l'effet immanquable devait être de les livrer presque sans réserve à l'ascendant chaque jour croissant de la Russie. Le cabinet de Saint-Pétersbourg était en effet le seul point d'appui vraiment solide que pussent prendre des puissances compromises par les défauts de leur constitution géographique ou les irritations populaires qui se développaient dans leur sein, car la Russie, force compacte et soumise, était la seule base inébranlable de ce fragile édifice chancelant au souffle de tous les orages. Elle dut dès-lors dominer souverainement le continent où la France ne pouvait lui faire contre-poids que par la puissance des idées et des sympathies libérales qui se rattachaient à elle. Or, c'était contre ces idées elles-mêmes que l'Autriche et la Prusse éprouvaient l'impérieux besoin de s'armer.

Diminuer démesurément la France et grandir follement la Russie par l'adjonction du grand-duché de Varsovie, qui portait les frontières de cet empire à quelques marches de Dresde, de Berlin et de Vienne, c'était assurer la prépondérance morale de ce cabinet dans le présent, et frayer les voies pour l'avenir à sa suprématie militaire;

c'était enfin manquer de la manière la plus grave aux lois de cet équilibre qu'on faisait profession de rétablir.

Une autre puissance était avec la Russie demeurée libre de toute entrave, et dans la pleine disposition de sa force et de ses destinées. Elle aussi avait pu réaliser, avec l'approbation de l'Europe, dont elle venait de stipendier les victoires, des plans conçus depuis plus d'un siècle. Personne ne s'éleva au congrès pour contester à l'Angleterre aucun de ces points formidables auxquels elle a su rattacher sur tous les continens et sur toutes les mers la chaîne qui enlace le monde. On ne lui disputa ni Heligoland, ni Gibraltar, ni Corfou, ni Malte, ni le Cap, ni l'Ile-de-France : on reconnut donc implicitement ses prétentions à la souveraineté maritime, comme on parut passer condamnation sur celles de la Russie relativement à l'Orient, en consentant, sur l'habile insistance du cabinet de Saint-Pétersbourg, à ne pas comprendre la Turquie dans l'acte de garantie signé par toutes les puissances chrétiennes.

Les périls qui déjà menacent l'Europe, ceux qu'elle redoute pour l'avenir, sont donc sortis des stipulations de Vienne aussi logiquement qu'une conséquence découle d'un principe. En abaissant la France pendant que tout s'élevait autour d'elle, on la contraignait à chercher dans les sympathies révolutionnaires une force qu'elle ne pouvait plus attendre de ses ressources territoriales en face des puissances liguées contre elle et agrandies. En permettant à la Russie de dépasser la Vistule pour s'établir au cœur de l'Allemagne, on réduisait à la condition de puissances du second ordre l'Autriche, assise sur la terre des volcans, la Prusse, plutôt agrandie que fortifiée par des lambeaux de territoire. En n'essayant pas même un effort pour sauver la liberté des mers et l'avenir industriel des nations indépendantes, on semblait autoriser l'Angleterre à faire tout ce que réclame le maintien d'une suprématie sanctionnée comme légitime, soit qu'il s'agisse d'imposer à l'empire céleste l'obligation de recevoir sans murmure les poisons qui croissent au bord du Gange, soit qu'il faille arracher des bords du Nil et de l'Euphrate le germe d'un pouvoir s'élevant comme une barrière entre les deux moitiés de son gigantesque empire.

La confusion des principes le disputa dans ces conférences fameuses à l'imprévoyance de l'avenir. Il est véritablement impossible de dire sur quel droit politique furent assis tant d'arrangemens accomplis contre la volonté des peuples et malgré leurs énergiques protestations. A quel titre la Norvége se trouva-t-elle réunie à la Suède, et

la Belgique à la Hollande? Pourquoi l'attentat osé contre Venise, sous le seul prétexte d'équilibrer l'Autriche avec la France agrandie, fut-il de nouveau sanctionné lorsque la France perdait toutes ses conquêtes? Pourquoi surtout l'état de Gênes, que la violence seule avait absorbé dans l'empire français, ne retrouva-t-il pas sa vieille indépendance lorsque la victoire venait de faire triompher la cause des peuples opprimés? Pourquoi la Saxe fut-elle morcelée malgré ses protestations unanimes, et sur quel droit pouvait-on s'appuyer pour conserver l'ombre d'une couronne à son roi, alors que l'on ne reconnaissait pas à ce pays lui-même le droit de demeurer nation, parce que des compensations territoriales avaient été promises à la Prusse? La légitimité historique ne protégerait-elle donc que les races royales, et la patrie des Jagellons n'avait-elle pas le droit de retrouver son nom, lorsque tel prétendant obscur reprenait son trône en vertu d'un titre inamissible? Cette légitimité des dynasties, séparée de celle des peuples, était une doctrine aussi étrange que dangereuse à proclamer : ajoutons, d'ailleurs, que, si elle fut théoriquement énoncée à Vienne, on se garda bien d'en suivre les prescriptions rigoureuses. Pendant que les fils de saint Louis rentraient au palais de leurs pères, ceux de Gustave Vasa continuaient à étaler dans l'exil leur titre méconnu et leurs protestations inutiles, et l'on sait qu'il ne fallut rien moins que l'évènement imprévu des cent jours pour faire triompher à Naples contre le roi Murat le principe si solennellement proclamé à Paris contre l'empereur Napoléon.

Se venger de la France au risque de la rendre impuissante et d'y préparer pour un prochain avenir une réaction révolutionnaire, satisfaire à tout prix aux traités particuliers passés durant la guerre, traités en vertu desquels chaque cabinet réclamait son contingent stipulé d'ames et de lieues carrées à prendre depuis la Meuse jusqu'à l'Oder, solder les comptes des grands avec la monnaie prise dans la poche des petits, régler enfin les destinées du monde en se préoccupant exclusivement des dangers qu'on venait de traverser, sans mesurer ceux que préparaient des évènemens déjà proches : tel fut l'esprit de ce congrès, où l'on éleva des expédiens à la dignité de principes, et où l'on étala la perpétuelle hypocrisie du droit, sans y croire et sans le comprendre.

Et Dieu me garde d'accuser ici les hommes en leur attribuant ce qui appartient aux choses mêmes. Livrée au courant des idées les plus contraires, ballottée entre les résurrections de l'école historique et les inspirations de l'école rationaliste, entre le teutonisme et le libéralisme, l'Europe de 1815 battait des mains et aux évocations

du moyen-âge et aux institutions représentatives. Elle nageait alors dans cet océan de contradictions d'où sortirent la déclaration de Saint-Ouen et tant d'autres vagues promesses. On se trouvait dans l'étroite obligation de satisfaire à deux tendances entre lesquelles on était également tiraillé; aussi jamais œuvre ne porta-t-elle à ce point cachet de transition et de scepticisme. Quelques principes, confessés dès cette époque par toutes les écoles, la sécurité des propriétés et des personnes, le libre exercice des cultes, la proscription de la traite des noirs, y sont seuls proclamés avec précision et netteté, de telle sorte que les progrès constatés dans l'ordre moral font ressortir davantage l'incertitude et l'incohérence dans les vues politiques.

A examiner les vices de ce grand ouvrage et ses chancelantes bases, on eût pu croire qu'une bien courte durée attendait ce traité de Westphalie du XIXe siècle. Voici cependant vingt-cinq années que l'édifice lésardé fait tête à l'orage, et quelles années que celles de notre temps, où dans chaque lustre semble se condenser un siècle! Quels dangers n'ont pas menacé la paix de l'Europe, quelles passions et quels intérêts n'ont pas conspiré la guerre, quelles prodigieuses excitations n'ont pas poussé les peuples vers des destinées inconnues! Comment la paix s'est-elle maintenue et consolidée par chaque épreuve nouvelle? Comment le repos du monde a-t-il résisté à des atteintes multipliées, dont une seule aurait suffi pour l'embraser en d'autres temps? Ceci n'est rien moins que le problème entier de l'avenir, que la révélation d'une situation toute nouvelle, qu'on ne nie plus, parce que chaque jour la constate davantage, mais qu'on ne comprend encore ni dans son principe, ni dans ses conséquences.

L'Europe venait d'acquérir, en la payant bien cher, une expérience destinée à lui profiter. Elle dut se demander ce que tant de guerres acharnées avaient changé au cours naturel des choses, à l'ascendant des peuples en voie de progrès, au déclin des peuples en voie de décadence; et à la vue de résultats aussi disproportionnés avec l'immensité des sacrifices, l'instinct public se prit à douter de la fécondité de tant de combinaisons qui n'avaient pas notablement modifié les résultats qu'une prévoyance éclairée eût pu prédire un demi-siècle auparavant. L'Angleterre avait-elle attendu la révolution française pour afficher ses prétentions au monopole commercial et à la domination maritime? La Russie ne suivait-elle pas, depuis Pierre Ier, sa double pente vers l'Allemagne et vers l'Orient? La monarchie prussienne n'avait-elle pas reçu de Frédéric II une sève destinée à lui faire pousser encore quelques rameaux? L'Autriche n'était-elle pas depuis

long-temps puissance stationnaire, assez forte pour se défendre, plus assez forte pour attaquer? Enfin, depuis les jours de Louis XV et la destruction de la Pologne, n'était-il pas trop évident que la brillante étoile de la France s'obscurcissait à l'horizon des peuples? Quels si grands changemens avaient donc introduit dans l'organisation territoriale de l'Europe ces luttes gigantesques, quels résultats définitifs en étaient sortis, que n'eût pas déjà préparés la force des choses? Qu'y avait-il de bouleversé, après tant de bouleversemens, dans l'économie de ces plans, inflexibles comme la Providence qui les trace? En quoi l'héroïsme et le génie avaient-ils prévalu pour les modifier? La vanité des combinaisons d'une politique isolée en face de la force suprême qui domine l'ensemble des choses humaines, n'était jamais apparue en Europe aussi clairement qu'après ces vingt-cinq années d'épreuves; c'était en quelque sorte la morale de sa douloureuse histoire, l'idée divine épanouie dans le monde au prix du sang des générations; c'était une pierre d'attente pour le droit nouveau qui commence à s'élever aujourd'hui sur les débris de la politique de l'égoïsme et de la science de l'équilibre. Essayons d'en dégager le principe.

Il n'est pas, depuis 1815, une transaction de quelque importance où l'Europe ne soit intervenue tout entière. Des défiances injustes et des mesures impopulaires voilèrent d'abord aux yeux du monde l'imposant caractère d'un tel accord, et la quintuple alliance d'Aix-la-Chapelle, cette haute inspiration que doit féconder l'avenir, put sembler conçue dans des vues étroites et mesquines. Il en est presque toujours ainsi des grandes choses qui n'appartiennent en propre à personne, et dont le génie ne se révèle que par le temps. Des engagemens regrettables ont pu être pris à Troppau, à Leybach et à Vérone; mais l'esprit dans lequel fut dirigée l'alliance des grandes puissances aux premières années de sa fondation, n'infirme pas l'importance de ce concert fondé sur des engagemens réciproques et sur la quasi-permanence d'une conférence européenne. Ce fait, qui se produisait pour la première fois dans le monde, ouvrait une ère nouvelle dans les annales des nations, et la solennelle déclaration de principes émanée de l'Europe encore en armes sur nos frontières restera, pour la postérité, le monument le plus grave entre tous ceux de l'histoire contemporaine (1).

(1) Déclaration signée à Aix-la-Chapelle par les plénipotentiaires de l'alliance, le 15 novembre 1818 :

« L'objet de cette union est aussi simple que grand et salutaire; elle ne tend à aucune nouvelle combinaison politique, à aucun changement dans les rapports

Si les appréhensions des gouvernemens alors menacés dans leur existence par les agitations intérieures firent quelquefois de l'union des grands pouvoirs un instrument de mesures illibérales, c'était là un fait transitoire par sa nature, et d'après lequel il eût été fort peu politique d'apprécier le génie et la portée d'une institution à peine éclose. Ce fut après 1830 que le nouveau droit public, soudainement sorti des embarras d'une guerre générale, se révéla sous son véritable caractère. Aux difficultés qui se présentaient alors et dont il sut triompher, on put voir qu'il y avait en lui un germe déjà puissant de vie et d'avenir. Jusqu'alors la grande conférence européenne, dont l'acte du 15 novembre 1818 avait complété la constitution, ne s'était préoccupée que d'un seul intérêt, celui de la sécurité des trônes

sanctionnés par les traités existans; calme et constante dans son action, elle n'a pour but que le maintien de la paix et la garantie des transactions qui l'ont fondée et consolidée.

« Les souverains, en formant cette union auguste, ont regardé comme sa base fondamentale leur invariable résolution de ne jamais s'écarter, ni entre eux, ni dans leurs relations avec d'autres états, de l'observation la plus stricte des principes du droit des gens, principes qui, dans leur application à un état de paix permanent, peuvent seuls garantir efficacement l'indépendance de chaque gouvernement et la stabilité de l'association générale.

« Fidèles à ces principes, les souverains les maintiendront également dans les réunions auxquelles ils assisteront en personne, ou qui auraient lieu entre leurs ministres, soit qu'elles aient pour objet de discuter en commun leurs propres intérêts, soit qu'elles se rapportent à des questions dans lesquelles d'autres gouvernemens auraient formellement réclamé leur intervention. Le même esprit qui dirigera leurs conseils et qui règnera dans leurs communications diplomatiques, présidera aussi à ces réunions, et le repos du monde en sera constamment le motif et le but.

« C'est dans ces sentimens que les souverains ont consommé l'ouvrage auquel ils étaient appelés. Ils ne cesseront de travailler à l'affermir et à le perfectionner. Ils reconnaissent formellement que leurs devoirs envers Dieu et envers les peuples qu'ils gouvernent leur prescrivent de donner au monde, autant qu'il est en eux, l'exemple de la justice, de la concorde, de la modération, heureux de pouvoir consacrer désormais tous leurs efforts à protéger les arts de la paix, à accroître la prospérité intérieure de leurs états, et à réveiller ces sentimens de la religion et de la morale dont le malheur du temps n'a que trop affaibli l'empire. »

Il est inutile, sans doute, de rappeler ici que l'alliance des cinq grandes puissances dont les ministres ont signé cet admirable manifeste, était distincte de la sainte-alliance proprement dite, dont le pacte fut conclu à Paris, le 26 septembre 1815, entre les empereurs de Russie et d'Autriche et le roi de Prusse. C'est la quintuple alliance scellée à Aix-la-Chapelle entre l'Autriche, l'Angleterre, la France, la Prusse et la Russie, qui a été la base de toutes les transactions politiques en Europe jusqu'à la conclusion du dernier traité de Londres, par lequel a été rompu ce faisceau, seul gage de la paix du monde.

menacés par les tentatives révolutionnaires; à partir de 1830, elle eut à parfaire une œuvre plus difficile. Cette conférence fut appelée tout à coup à concilier les intérêts les plus opposés, à transiger entre les principes les plus hostiles; elle dut enfin, selon un mot heureux, asseoir la paix de l'Europe en équilibre sur une révolution.

La crise de 1830 fut sans doute la plus grande épreuve qu'eût à subir la paix du monde. La guerre semblait alors également inévitable, soit qu'on mesurât les conséquences politiques de cette révolution, soit qu'on observât les instincts de ceux qui l'avaient consommée. Elle renversait en France un établissement dans lequel l'Europe voyait la sanction même du dogme politique qu'elle s'efforçait de proclamer. Son contre-coup abîma cette monarchie des Pays-Bas, la plus grande conception du traité de Vienne, et dans laquelle s'étaient résumées toutes les craintes et toutes les antipathies de 1815. La Belgique avait à peine secoué le joug étranger, que déjà l'Allemagne et l'Italie s'agitaient pour naître enfin à la vie politique, et que la Pologne soulevait la pierre du sépulcre sous laquelle on la croyait ensevelie pour jamais.

Lorsqu'une institution résiste aux innombrables obstacles contre lesquels eut à lutter la conférence de Londres dans le règlement de la question hollando-belge, il est permis de la proclamer toute-puissante, et l'on acquiert le droit de penser que le système de transaction si heureusement employé pour dénouer des difficultés qui en tout autre temps auraient été réputées insolubles, pourrait suffire à toutes les conjonctures, s'il continuait à être appliqué aujourd'hui avec la sincérité qui fit sa force en 1831 et 1832.

La France de 1830 manqua-t-elle à sa révolution et à elle-même en persistant à garder dans l'alliance des cinq puissances la place qu'y avait prise le gouvernement de la branche aînée des Bourbons, et ne fit-elle pas, en résistant à ses propres entraînemens, une chose honorable autant que politique?

Des chances heureuses s'offraient sans doute pour commencer une guerre favorisée par des diversions puissantes, et que la sympathie alors déclarée de l'Angleterre permettait peut-être d'entreprendre sans témérité; mais quel n'eût pas été l'effet d'une telle excitation sur le gouvernement que la France venait de se donner! Comment ce gouvernement se fût-il assis sur les intérêts matériels qui font sa force, s'il avait dû, au dedans comme au dehors, faire appel aux sympathies les plus ardentes et les plus aveugles? Il devait craindre l'enivrement de ses victoires aussi bien que le contre-coup de ses défaites. Faible

encore et dominé par tous ceux qui avaient contribué à son élévation, il n'était pas en mesure, dans d'aussi terribles complications, de se produire avec son génie propre, en déployant ce caractère de modération régulière qui, depuis, a fondé sa puissance. Le premier souci d'un pouvoir intelligent doit être de conserver toujours l'entière disposition de lui-même, et d'éviter les évènemens sous l'influence desquels il peut craindre de la perdre.

Pourquoi la monarchie nouvelle eût-elle affronté un tel péril? qu'y eût-elle gagné dans l'hypothèse la plus favorable?

Déchirer les traités de 1815 pour reprendre ces frontières que, depuis les conférences de Léoben jusqu'à celles de Prague, l'Europe ne nous avait pas disputées, c'eût été là, sans doute, l'entreprise la plus populaire en France. Ajoutons que sa réalisation n'eût pas été un malheur pour l'Europe, s'il était vrai qu'un accroissement de territoire fût l'unique moyen de déterminer cette extension de l'influence française, qui seule peut défendre le monde contre la double oppression qui semble le menacer; reconnaissons enfin qu'un tel accroissement était justifié d'avance par la doctrine de la pondération des pouvoirs et le droit des gens des derniers siècles. Si cette politique a été heureusement répudiée au lendemain d'une grande révolution, si l'on en a pénétré le danger et le vide, qu'on nous permette de croire que des considérations indignes d'elle n'ont pas déterminé la France, et que la conscience publique a compris ce qu'il y a d'immoral et de frivole dans le système fameux dont nous venons d'esquisser l'histoire; qu'il ne nous soit pas interdit de trouver dans cette pacifique tendance une sorte de révélation anticipée de l'organisme nouveau que ce siècle aspire si laborieusement à enfanter.

Réunir à la France, par le seul droit de la conquête, ces provinces rhénanes que leur histoire, comme leur langue et leur génie, associent à la nationalité germanique; étouffer en Belgique le germe heureux qui s'y développe pour proclamer une réunion à laquelle ne provoquaient pas les sympathies populaires, n'était-ce pas perdre une immense force morale dans la poursuite d'un accroissement de force matérielle problématique, n'était-ce pas contrarier le nouvel ordre européen, bien loin de l'aider à naître, et nous placer à la suite des préjugés, au lieu de nous mettre à la tête des idées?

Dans la situation violente et fausse où se trouve établie l'Europe, l'agrandissement de son territoire n'est pas pour la France le seul moyen d'augmenter sa force relative et d'étendre la sphère de son influence. Il est évident pour tout le monde qu'il lui importe beau-

coup moins de s'agrandir que de faire rectifier les usurpations commises par tous les cabinets, sous l'invocation du principe de l'équilibre européen, depuis le traité de Westphalie. La France trouverait assurément bien moins son compte à porter ses frontières jusqu'au Rhin qu'à établir entre les peuples ces limites naturelles, et pour ainsi dire sacrées, si brutalement franchies, depuis deux siècles, au nom des convenances politiques. Si le monde s'organisait jamais selon les affinités véritables des races qui le composent, et si le travail de la nature cessait d'être contrarié par celui de la politique, qui ne voit que la compacte unité française s'élèverait incomparable en éclat comme en puissance au centre de toutes les nationalités rendues à elles-mêmes? Supposez tel redressement qu'il vous plaira d'une grande iniquité séculaire, et vous trouverez que, sans rien ajouter à sa puissance matérielle, la France s'agrandira de tout ce qui pourrait être ôté à l'injustice et à l'oppression.

Que l'Allemagne et l'Italie réalisent un jour cette unité si vainement poursuivie depuis des siècles; que la Pologne rejoigne ses membres épars sous son souffle immortel; que la Belgique, s'asseyant dans sa jeune nationalité, obtienne le complément naturel de son territoire et joigne les riches cités commerciales du Rhin à leurs vieilles sœurs catholiques de l'Escaut et de la Meuse; que la Grèce, délivrée par nos armes, voie s'ajouter à son territoire et la Crète et Samos, et ces îles d'Ionie, perles brillantes de sa couronne; supposez la question d'Orient résolue par une transaction équitable entre les intérêts indigènes qui se partagent l'empire ottoman, à l'exclusion des ambitions étrangères qui convoitent les magnifiques positions de Constantinople et d'Alexandrie; parcourez à plaisir le monde de l'une à l'autre de ses extrémités; soit que vous voyiez l'Espagne rendue à une liberté régulière et féconde, délivrée du signe de servitude qui depuis le congrès d'Utrecht pèse sur elle du haut du rocher de Gibraltar; soit que vous vous figuriez les peuples du Gange ou ceux du Saint-Laurent redevenus maîtres de leurs destinées, comme ces autres colonies lointaines aidées par nous à devenir une grande nation; allez plus loin encore dans vos espérances et dans vos rêves: représentez-vous l'Europe complétant par de larges stipulations diplomatiques le code ébauché au congrès de Vienne, proclamant la liberté des détroits et des mers, ouvrant à tous les pavillons le Bosphore, Suez, Panama, ces portes de trois mondes, et dites si de tous ces changemens il pourrait s'en consommer un seul qui ne déterminât pour la France un accroissement notable de puissance politique,

encore qu'il ne dût pas ajouter un mètre carré à son territoire, ni un soldat à ses armées!

Que le pays apprécie donc sa position véritable, que dans les jours de crise qui semblent près de se lever pour lui, il sache à quelle œuvre vouer son énergie, à quelle pensée demander sa force, et qu'il ne dépense pas dans une poursuite stérile des efforts dont il doit compte à l'humanité tout entière. La France est placée dans cette position unique au monde, de se montrer généreuse par égoïsme et de considérer comme une conquête le redressement de toute injustice. Que ne pourrait un tel peuple se dévouant à un tel rôle, sous la main d'un pouvoir qui, sans provoquer les occasions par la violence de ses actes, saurait les féconder par la constance de ses principes!

On peut réduire à quelques maximes fort simples celles que la France est appelée à faire prévaloir par l'esprit général de sa politique et la persévérance de ses efforts, soit que ceux-ci s'exercent dans cette conférence européenne si malheureusement interrompue après un quart de siècle d'existence, soit que les évènemens la contraignent à reparaître sur ces grands champs de bataille dont elle n'a pas oublié les chemins.

Si notre âge est appelé à fonder un droit public qui lui soit propre, ce droit aura nécessairement pour base la reconnaissance de ce triple principe, qu'un peuple s'appartient par un titre imprescriptible comme l'homme lui-même, qu'un attentat à toute nationalité, non justifié par le soin impérieux de la défense personnelle, est un véritable homicide social, et que le premier devoir de la grande amphyctionie des peuples chrétiens est de redresser graduellement, selon le vœu de la nature, des combinaisons contre lesquelles proteste la conscience publique.

Du jour où la France aurait solennellement proclamé ce dogme, elle aurait conquis en Europe une force immense; du jour où l'Europe l'aurait à son tour accepté, la paix du monde aurait reçu le gage le plus éclatant qu'il soit permis à l'humanité de lui donner. Nul n'oserait affirmer, à coup sûr, qu'une telle pensée soit destinée à se réaliser complètement dans l'ordre politique; mais les idées même qui passionnent le plus violemment les hommes sont bien rarement appelées à recevoir une application rigoureuse, et ce désaccord de la pratique à la théorie n'empêche pas leur puissance de rester entière, et les peuples qui en gardent le dépôt de porter un signe éclatant aux yeux de tous.

Qu'on ne donne pas à ce principe une extension qu'il ne comporte pas. Il ne s'agit point, on doit le comprendre, d'engager la France dans un cosmopolitisme indéfini au mépris d'intérêts plus directs, et de substituer au propagandisme brutal de la liberté le chevaleresque redressement des injustices de tous les âges. Les gouvernemens sont condamnés à l'égoïsme par la nature même de leur mission, en ce sens que l'abnégation, qui est une vertu chez les particuliers, serait un crime pour une société, à laquelle manque la perspective d'une seconde vie pour se faire payer des sacrifices faits en celle-ci. Les premiers devoirs resteront donc pour la France ceux qui ont un rapport immédiat au soin de sa sûreté et de sa fortune, à la nécessité de garantir l'une et l'autre contre les chances de l'avenir. Ajoutons que la France de 89 et de 1830 ne garde pas seulement ses frontières, qu'elle défend encore contre de redoutables influences le principe même de ses institutions, et qu'elle est enfin responsable de ce dépôt devant les générations futures. De cet ordre de faits découle un ordre d'obligations précises et rigoureuses, avec lesquelles aucun compromis n'est possible, et qui doivent former aujourd'hui comme la partie fixe de la politique française.

Aux premiers jours de la révolution de juillet, on crut satisfaire à tout ce que réclamait le soin de notre sûreté et de notre indépendance politique en proclamant le principe de non-intervention et en s'efforçant de le faire accepter par l'Europe. Ce fut là sans doute une honorable inspiration, et il y eut courage et habileté à jeter alors un tel obstacle entre la Prusse et la Belgique, entre l'Autriche et la Sardaigne; mais cette doctrine ne pourrait, sans des dangers sérieux, devenir celle du monde politique, et la France devrait moins qu'une autre essayer de la produire comme une maxime fondamentale dans l'ensemble du droit public européen. Voyez, en effet, ce qui advint promptement de la non-intervention : ce principe était à peine proclamé, que déjà les évènemens en déterminaient la violation, en la légitimant par des considérations péremptoires. Après la débâcle de Louvain, la France intervenait en Belgique, pour empêcher une restauration incompatible avec l'établissement de sa nouvelle dynastie, au même titre et en même temps que l'Autriche occupait les légations pour maintenir ses possessions milanaises et vénitiennes. Si la France et l'Europe, plus inquiètes l'une et l'autre de respecter une abstraction que de pourvoir à leur sûreté, s'étaient inclinées devant la non-intervention comme devant une infranchissable barrière, si un principe absolu avait prévalu contre une politique prudente au-

tant que modérée, c'en était fait pour long-temps de la paix du monde, et son sort était commis au double hasard des batailles et des révolutions. En proclamant son respect profond pour toutes les nationalités, la France se gardera donc d'enchaîner, pour elle-même comme pour autrui, ce droit de propre conservation contre lequel aucun autre ne saurait prévaloir. Elle reconnaîtra hautement qu'il existe pour toutes les sociétés politiques un rayon d'influence légitime, une zone dans laquelle il doit être interdit de les menacer impunément. C'est ainsi que toute occupation temporaire du Piémont par une grande puissance militaire, toute conspiration permanente en Suisse, toute restauration orangiste en Belgique, tout mouvement absolutiste ou anarchique en Espagne constituera, au profit de notre gouvernement, ce droit de la défense personnelle qu'il lui serait rigoureusement interdit d'abdiquer. La France a usé de ce droit envers la Belgique dès le mois d'août 1831, avant d'y être autorisée par le traité collectif du 15 novembre; elle a menacé deux fois d'en faire à la Suisse une application délicate peut-être, mais assurément légitime, et le jour n'est pas éloigné où tous les bons esprits s'accorderont pour regretter qu'on ait reculé, au-delà des Pyrénées, devant une obligation qui ne résultait pas moins de nos intérêts envers nous-mêmes que de nos devoirs envers un peuple infortuné. La prédominance des idées françaises en Espagne est une nécessité trop évidente dans l'économie de la politique française pour que cette nécessité ne nous donnât pas le droit, et en même temps ne nous créât pas le devoir, d'offrir au parti qui les représente un point d'appui temporairement indispensable.

Le principe de l'indépendance des peuples se tempérera donc constamment par les intérêts de chacun d'eux; et si le droit des nationalités opprimées à une résurrection politique est jamais solennellement proclamé dans le monde, leur solidarité n'en sera que plus authentiquement constatée. Que cette résurrection soit l'objet de toutes nos pensées, le but de tous les vœux comme de tous les efforts de la France. Que sans prétendre troubler l'ordre existant en Europe, en devançant le jour de conflagrations plus ou moins prochaines, le pouvoir et l'opinion énoncent l'immuable volonté de saisir toute occasion de redresser les vieilles iniquités commises au nom d'un principe dont le résultat définitif consiste à livrer le monde à l'influence exclusive de l'Angleterre et de la Russie, soit que ces deux puissances s'entendent pour le dominer, soit que leur rivalité doive ensanglanter l'avenir. Abdiquons les souvenirs d'une gloire stérile devant la gran-

deur d'une telle mission, et sans hâter par nos impatiences le cours des évènemens, sachons d'avance ce que nous aurons à leur demander.

Ce rôle de réparation et d'équité politique, la force des choses a commencé à le tracer pour la France bien avant qu'elle s'en rendît compte. A la fin du dernier siècle, elle appelait à la vie ce peuple géant dont la marine forme aujourd'hui, avec la nôtre, le plus ferme boulevart de la liberté des mers, et notre siècle n'avait guère vu s'écouler plus d'un quart de son cours qu'elle avait déjà pris, dans la conférence européenne, l'initiative du système auquel la Grèce et la Belgique ont dû tour à tour la consécration solennelle de leur indépendance. Le traité du 6 juillet 1827, celui du 15 novembre 1831, sont des inspirations dont un peuple arrivé à la maturité de l'intelligence politique peut être aussi justement fier que de ses plus éclatans triomphes.

La France a versé sans doute des larmes de sang sur le sort du peuple héroïque qui succombait loin d'elle en invoquant son nom, et peut-être en l'accusant d'ingratitude; mais elle ne désespère pour la Pologne ni de la justice de Dieu ni de celle des hommes. Elle sait tout ce que garde de péripéties imprévues l'immense drame qui commence en Orient, épreuve difficile pour laquelle les peuples semblent avoir recueilli leurs pensées et leurs forces pendant vingt-cinq ans de paix, redoutable problème dont la solution définitive n'intéresse pas moins l'avenir de Varsovie que celui de Constantinople. Si les destinées de l'empire ottoman devaient irrévocablement s'accomplir; si les efforts de la France pour maintenir à la question d'Orient son caractère exclusivement oriental, en écartant de ce terrain les ambitions européennes qui aspirent à l'occuper, si ces efforts loyaux autant que désintéressés sont trompés par les évènemens, et qu'il faille un jour s'incliner devant l'irrésistible nécessité d'un partage, il est évident que la Russie, maîtresse du Bosphore, n'aurait qu'un seul gage à offrir à l'Europe alarmée, et que la renaissance de la Pologne pourrait sortir du grand cataclysme où l'islamisme serait condamné à s'abîmer. Dans une telle éventualité, le rôle de la France serait marqué à l'avance, et ses efforts seraient aussi énergiques que son intervention y serait souveraine.

Nous avons deux politiques à mettre au service d'un même principe dans la crise orientale, l'une pour le cas où la destruction de l'empire ottoman deviendrait une nécessité authentiquement constatée, l'autre pour l'hypothèse contraire. S'il est écrit que la chrétienté doit un jour

s'asseoir sur cette terre de ruines et se la partager pour la rendre de nouveau féconde, alors le moment sera venu de redresser dans l'intérêt de tous le système territorial de l'Europe occidentale. En s'en remettant loyalement aux vœux des populations elles-mêmes pour ce qui concerne l'extension de ses frontières, la France exigera du moins que toute sécurité soit rendue à celles-ci par l'occupation des points dont l'ombrageuse jalousie des négociateurs du traité du 20 novembre 1815 les a systématiquement dégarnies. Un retour aux dispositions primitives du traité de Vienne, si perfidement modifié par celui de Paris après le désastre des cent jours, serait moins une conquête qu'une garantie pour la France, et celle-ci reste en toute occasion dans son plein droit de l'exiger. Peut-être ce gage d'indépendance et de force suffirait-il pour lui rendre au dehors son influence légitime et nécessaire, si cette réintégration dans des parties intégrantes de son territoire se combinait avec de larges dispositions réparatrices pour la Pologne, et, dans la zone qui nous touche immédiatement, avec des modifications territoriales que la Prusse aurait elle-même intérêt à consacrer. A ce prix, la France pourrait laisser s'accomplir, aux rives du Bosphore, des changemens qui n'affecteraient d'une manière sérieuse aucun de ses intérêts directs et permanens.

Mais un tel rôle ne peut commencer pour nous qu'après que nous aurons dû renoncer à l'espoir d'en remplir un autre. Ce respect pour l'indépendance des nations, dont nous convions la France à faire la base de son droit politique, est acquis aux pouvoirs dans leur faiblesse comme dans leur force, et la Turquie s'efforçant aujourd'hui de secouer la rouille qui la ronge, et de suivre de loin la civilisation de l'Europe chrétienne, existe à un titre plus sacré pour celle-ci que lorsque les sultans la menaçaient de leur prosélytisme sauvage.

Dans ces vues de conservation pour tous les intérêts véritables et de bienveillante tutelle pour tous les efforts, quelles pensées devaient naturellement préoccuper la France, quels plans devait-elle suivre et quels résultats se proposer?

Il répugnait au bon sens de rendre à l'administration directe de la Porte des provinces lointaines où sa domination ne s'exerça jamais que d'une manière incertaine et contestée, et où il est trop évident qu'elle ne pourrait en aucun cas se rétablir sur des bases quelque peu solides. Et lorsqu'un gouvernement, puissant du moins par la force militaire et par deux générations de grands hommes, avait arraché au brigandage et à l'anarchie le sol magnifique qu'ils désolent depuis tant de siècles, il était manifeste que le premier soin de la France,

dans l'œuvre désintéressée qu'elle poursuit, devait être de réclamer la sanction du droit pour le fait glorieux qui éveille depuis trente ans l'admiration du monde. En stipulant les plus larges garanties dans l'intérêt des nombreuses populations chrétiennes, elle devait faire en Égypte et en Syrie ce qu'elle avait fait en Grèce pour la race hellénique, alors que de protocole en protocole elle arrachait pour ce nouvel état, du mauvais vouloir de certaines chancelleries, des frontières moins restreintes que celles où l'on avait d'abord prétendu le confiner; elle devait enfin faire aux bords du Nil et de l'Euphrate ce qu'elle ferait dans l'occasion aux bords du Danube, si un peuple vivant se réveillait jamais dans les vastes plaines qu'il arrose. Quelle que soit donc l'issue de ces grandes transactions, l'opinion publique peut être fière des généreuses pensées qu'elle n'a cessé d'y apporter. Elle a tout embrassé dans une même vue d'équité, tout pesé à la même balance. Les signataires du quadruple traité pourraient-ils se rendre le même témoignage, pourraient-ils avouer leurs secrètes pensées avec autant de sincérité que dès l'origine la France afficha les siennes?

Au lendemain de la défaite de Nézib, le gouvernement français, faisant parler la victoire et la force, cette double puissance devant laquelle s'incline l'Orient, pouvait provoquer une négociation directe entre un redoutable vassal et le malheureux prince si étrangement abusé par les influences étrangères, qui venaient de conseiller une guerre désastreuse. Un rôle de médiation et d'arbitrage qu'il était difficile de lui disputer s'ouvrait alors devant lui. Mais la France s'est rappelé que des engagemens antérieurs la liaient à l'Europe. Elle s'est refusée à assumer la première la responsabilité de la rupture de la grande alliance d'Aix-la-Chapelle, et elle s'est engagée dans l'intervention collective, alors qu'elle trouvait dans ses alliés un concours moins désintéressé que le sien; elle est restée fidèle, même au prix du succès, à la haute et pacifique pensée qui avait garanti la sécurité de toute une génération. Ne l'en blâmons pas, quelque amère déception qu'elle se soit préparé, et sachons respecter jusque dans les calamités temporaires qu'elles entraînent les inspirations du génie de la civilisation et de la paix.

Avant que cette grande question ait reçu sa solution définitive, nous aurons souvent à faire appel aux principes désintéressés posés par nous. Ceux-ci feront notre force devant l'Europe au jour d'un conflit qu'on a quelque droit d'estimer inévitable.

Deux issues s'ouvrent, en effet, devant les évènemens : ou l'alliance de l'Angleterre et de la Russie se maintiendra pour atteindre

en Orient sa conséquence dernière, un partage d'influence, sinon un partage territorial, ou elle se rompra violemment à raison de la déception subie par le cabinet russe, car celui-ci n'a pu sacrifier qu'à la perspective d'un concert de vues et d'ambition sa politique séculaire et sa suprématie exclusive et jalouse sur l'empire ottoman. La France aura donc un jour ou à régler avec la Russie les conditions d'une adhésion qu'aucun intérêt capital ne rendrait impossible, ou à paraître sur cette grande scène de l'Orient pour y défendre la liberté du monde. Se concilier l'opinion publique en Europe, calmer toutes les inquiétudes au lieu de les susciter par un appel à des souvenirs dangereux autant que stériles, augmenter ses forces sans agiter les esprits, telle doit être la base invariable de sa politique. Hors de là, il ne saurait y avoir pour elle que déception et impuissance. Dans ces limites, un gouvernement prévoyant et fort peut encore rendre la France l'arbitre de l'avenir; il peut contenir par la grandeur même d'une telle perspective cette agitation intérieure qui ne sera dominée que par une haute direction et la perspective d'un but légitime.

De cette course rapide à travers l'histoire, de ce coup d'œil jeté en passant sur tant et de si grands intérêts, tirons en terminant une conclusion positive.

Nous avons vu l'Europe, à peine échappée à la barbarie, essayant de fonder l'édifice de la chrétienté sur des principes de droit public que la violence des temps ne lui permettait pas de supporter; puis nous l'avons montrée suppléant à l'idée morale abîmée au XVIe siècle dans le naufrage de toutes les communes croyances, par un mécanisme ingénieux sans doute, mais plus subtil qu'efficace. Celui-ci devait bientôt conduire les sociétés politiques à la négation même du droit, et de l'apothéose du fait à la lutte entre deux forces prépondérantes.

Cette œuvre s'accomplit aujourd'hui sous nos yeux. Pendant que la Russie écrase la Pologne, efface la Prusse et l'Autriche, et pèse sur toute l'Allemagne méridionale, pendant que son ministre à Francfort est plus puissant auprès de la confédération germanique que le ministre de la cour de Vienne, la Grande-Bretagne, qui entend voyager sur ses terres du comté de Kent à la côte de Coromandel, aspire à faire de Candie, de Suez et d'Aden des étapes nouvelles de la route immense qui bientôt se prolongera de Calcutta aux côtes de la Chine, pour atteindre à travers l'archipel de l'Océanie les rochers de la Nouvelle-Zélande. Les deux mondes assistent immobiles, mais inquiets, à cette prise de possession chaque jour moins dissimulée. Cependant entre

l'éclatante audace du génie britannique et la froide persévérance du génie russe, entre ces deux ambitions si diverses dans leurs moyens, si analogues dans leur but, une idée grandit par les progrès de la raison publique, et rallie les peuples auxquels pèsent les violences du passé comme ceux qui appréhendent celles de l'avenir. L'esprit s'inquiète et prévoit des combinaisons plus naturelles; il se demande si la paix des générations à naître ne trouvera pas un jour dans l'intime adhésion des peuples eux-mêmes aux arrangemens diplomatiques des garanties qu'on attendrait vainement désormais d'une pondération illusoire. Un mouvement double et simultané agite le monde, et le secret de l'avenir gît dans la combinaison de ce qu'il y a d'individuel et de vivant encore dans le génie des races historiques avec l'élément progressivement unitaire sur lequel s'élève l'humanité elle-même. Que la France s'empare de cette idée, placée qu'elle est dans une position unique, pour la proclamer et pour la défendre, qu'elle s'en inspire dans toutes les situations difficiles, en fasse la règle inviolable de toutes ses transactions, et qu'elle lui emprunte une force dont le moment viendra bientôt de faire usage. Cette progagande serait juste; seule aussi elle serait féconde, parce qu'elle n'en appellerait pas à ces passions désordonnées et fiévreuses que l'Europe ne ressent pas, parce qu'elles ne sont pas nécessaires à l'accomplissement de ses destinées.

L. DE CARNÉ.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

LE BHAGAVATA PURANA,

TRADUIT PAR M. E. BURNOUF.

On peut distinguer au sein de la littérature indienne plusieurs âges marqués par des monumens dont le caractère poétique diffère autant que la langue dans laquelle ils ont été rédigés. Pour apporter de si graves changemens au fond et à la forme des produits successifs de la littérature indienne, il a fallu beaucoup d'années et de siècles. Combien de temps a dû s'écouler depuis les Vedas, ces hymnes d'une simplicité primitive, d'un style presque lapidaire, composés dans un langage dont les formes attestent une haute antiquité, depuis les Vedas, socle majestueux et brut sur lequel repose la pyramide de la littérature indienne, jusqu'aux grandes épopées sanscrites, le *Ramayana* et le *Mahabarata*, dans lesquelles la langue des Vedas a fait place à une langue moins concise, plus travaillée, plus souple; dans lesquelles d'ailleurs l'austérité primordiale du culte vedique a été remplacée par la richesse et la complication excessive d'une mythologie surabondante! Il y a loin aussi de ces grandes épopées elles-mêmes à la poésie fleurie, sentimentale du siècle de Vikramaditaya, aux chefs-d'œuvre délicats de cet ingénieux théâtre qu'ont fait con-

naître si avantageusement le charmant drame de *Sacontala* et les pièces traduites par M. Wilson.

Ici on trouve, ce qui est rare dans l'Inde, une date à peu près certaine, le premier siècle de notre ère. Après ce triple développement, cette triple métempsycose d'une littérature dans laquelle semble s'être réalisé le dogme indien de la succession des existences, la vie poétique n'est pas encore tarie dans l'Inde; pareille à la vie des dieux de la mythologie brahmanique, elle se manifeste par une dernière incarnation, un dernier *avatar*. Ce produit suprême du génie indien, né après tous les autres, et les résumant tous dans une confusion puissante, dans un désordre qui a sa grandeur, ce sont les *Pouranas*. Cosmogonie et théogonie, mythologie et métaphysique, hymnes et légendes, tels sont les principaux élémens des Pouranas. Ces élémens sont entassés pêle-mêle; nul ordre logique entre les diverses parties d'un Pourana, nulle narration suivie qui rattache les évènemens par un fil continu, ou les enferme dans un cadre commun; la forme de ces poèmes est, en général, un dialogue entre deux personnages sacrés qui répètent d'anciens enseignemens, et se livrent à des digressions infinies dans lesquelles ils font entrer des systèmes cosmogoniques ou philosophiques, des récits légendaires (1) ou des mythes. Le seul lien qui unisse ces portions incohérentes, et en forme un tout, c'est la dévotion enthousiaste de l'auteur à l'un des trois dieux qui se partagent l'adoration des diverses sectes de l'Inde, Brahma, Vichnou et Siva. Parmi les Pouranas, il n'en est presque point qui ne soient consacrés à la glorification de l'une de ces trois grandes divinités. On pourrait les appeler des cantiques immenses, des litanies gigantesques développées à l'infini par l'inépuisable fécondité de l'imagination hindoue.

La lecture des Pouranas est très populaire dans l'Inde, beaucoup plus que celle des monumens antérieurs, et surtout des Vedas réservés aux brahmanes. Les femmes et les castes inférieures des Soudras s'instruisent par les Pouranas (2); ils ont été traduits dans plusieurs idiomes vulgaires de l'Inde, et offrent un remaniement des textes

(1) C'est là ce qui constitue le fonds commun des Pouranas; mais d'autres matières encore y trouvent place. Le Vichnou-Purâna, par exemple, contient, dans le VIe livre, une description géographique de l'univers, un système astronomique, une sorte de chronique racontant l'histoire de l'établissement de la race hindoue dans le Pendjab. Le Padma-Purâna est une espèce d'encyclopédie qui contient jusqu'à des chapitres dans lesquels il est traité de la médecine et de l'art sagittaire.

(2) *Vishnu-Purana*, translated by Wilson, pref., pag. xx.

antiques, comme une bible accommodée aux besoins du vulgaire. L'intérêt que leur donne cette popularité même, les trésors de mythologie, de métaphysique, de poésie lyrique et légendaire qui sont enfouis dans ces immenses recueils de la tradition, les débris antiques reconnaissables encore parmi les alluvions modernes dans lesquelles ils sont enfouis et comme *empâtés*, pour parler le langage des géologues, ont, dans ces derniers temps, attiré sur les Pouranas l'attention des indiannistes. M. Eugène Burnouf vient de publier les trois premiers livres du *Bâhgavata Purâna*, avec la traduction en regard du texte. La littérature orientale offrait peu de tentatives plus difficiles. Un langage qui n'a plus la simplicité et la clarté de l'époque épique, une incroyable subtilité métaphysique, de perpétuelles allusions à la mythologie, il y avait là de quoi tenter l'ardeur et exercer l'habileté du savant académicien. Enfin, il fallait savoir manier notre langue et l'appliquer aux questions les plus abstraites, aux matières les plus difficiles, pour pouvoir traduire dans un français dont la pureté et l'harmonie ne laissent rien à désirer, un poème sanscrit où l'auteur use jusqu'à l'excès de la faculté que lui donne sa langue de composer des mots, et par là d'exprimer directement ce que le traducteur est obligé de rendre par des incises et des périphrases.

Cette publication, d'une haute importance, est précédée d'une préface qui est elle-même un morceau considérable, et sera accompagnée de notes dans lesquelles on est bien certain d'avance de retrouver la science et la sagacité qui distinguent les travaux nombreux de M. Eugène Burnouf.

Par une rencontre singulière, M. Wilson vient de faire paraître à Londres la traduction anglaise d'un autre Pourana, le *Vichnou-Purâna*. On peut donc, dès à présent, se former une idée de ce genre de monumens, qui n'était connu jusqu'ici que par des analyses et des extraits.

Les Pouranas sont au nombre de dix-huit, en tout seize cent mille vers. M. Wilson, qui les a énumérés dans sa préface, donne quelques renseignemens sur chacun de ces poèmes. Ces renseignemens, bien que succincts, font voir que les Pouranas roulent sur des sujets du même ordre, et offrent une assez grande analogie de composition.

La première question qui se présente et qui a été débattue par la critique indienne avant de l'être par la nôtre, c'est la question de la date qu'on peut assigner aux Pouranas. Colebrooke et M. Wilson s'accordent à rapporter le Vichnou-Purâna au XIIe siècle de notre ère. C'est dans le siècle suivant que M. Burnouf place le Bhâgavata

Purâna, dont l'auteur s'appelait Vopadeva. Une origine si récente a paru aux fanatiques adorateurs de Vichnou indigne de l'œuvre révérée qui raconte les aventures et célèbre la gloire de leur dieu favori. Ils ont donc fait remonter la rédaction de ce Pourana à ces temps d'une antiquité fabuleuse où le personnage douteux de Vyasa a, dit-on, présidé à la composition ou du moins à l'arrangement des Vedas. Cette question a été dans l'Inde le sujet d'une controverse assez vive, dans laquelle la passion religieuse se mêlait à l'intérêt bibliographique.

C'était à la fois pour les brahmanes vichnouites engagés dans cette lutte ce qu'est pour nos érudits la question de l'authenticité des poésies homériques, et pour nos théologiens la question de l'authenticité des livres saints. Cette controverse a donné naissance à des pamphlets sanscrits. M. Burnouf nous fait connaître ces curieux échantillons de la critique indienne. Les raisonnemens du défenseur de l'antiquité des Pouranas font plus d'honneur à sa dévotion qu'à son jugement en matière de littérature; les argumens de son adversaire ne sont pas tous de la nature de ceux que nous emploierions en pareil cas; quelques-uns, cependant, ne seraient pas désavoués par la méthode occidentale. Ainsi il remarque que le style du Pourana en question est très différent du style des grandes épopées indiennes. La thèse soutenue par l'auteur des deux petits traités qui portent les titres bizarres de *un Coup de sandale sur la face des méchans* et *un Soufflet sur la face des méchans*, cette thèse est démontrée par M. Burnouf, qui, en resserrant l'époque possible de la rédaction du Vichnou-Purâna entre deux limites extrêmes, prouve fort habilement que Vopadeva, auteur du Bhâgavata Purâna, a vécu entre le XIIe et le XIVe siècle, et par là confirme l'opinion de Colebrooke et de M. Wilson, qui le plaçaient au XIIIe.

Mais cette époque tardive de la rédaction des Pouranas n'empêche pas qu'ils ne contiennent des idées et des traditions d'une époque beaucoup plus ancienne. Le personnage dans la bouche duquel on place les enseignemens que plusieurs de ces poèmes renferment est un barde guerrier, ce qui, pour emprunter les paroles de M. Burnouf, nous reporte aux premiers âges de la société indienne, « lorsqu'elle conservait encore ce caractère martial qui brille d'une splendeur si vive dans le *Mahabarata*, malgré les efforts que paraît avoir faits le génie brahmanique pour l'éteindre dans le calme et dans le silence des spéculations de la plus profonde théosophie. » Sous leur forme actuelle, il est vrai, les Pouranas sont beaucoup plus religieux que

guerriers; mais il se pourrait que la suite des temps eût changé le caractère de ces compositions. Il y aurait eu des Pouranas vraiment anciens, comme leur nom l'indique (*Pourana* veut dire antiquité); même dans leur état actuel, ils contiennent des légendes auxquelles il est fait allusion dans les Vedas. Les Pouranas sont nommés dans un de ces livres sacrés, dans le *Rig-Veda;* ils le sont plusieurs fois dans les commentaires des Vedas appelés *Oupanichads.* Ces faits portent M. Burnouf à penser que l'existence des Pouranas, dans leur état primitif, est aussi ancienne que la littérature sanscrite, bien que dans leur état actuel ils soient une de ses plus récentes productions.

En outre, ces ouvrages si modernes se rattachent encore à l'antiquité par des emprunts faits aux Vedas et aux Oupanichads. M. Burnouf en cite deux très remarquables : le premier est la peinture de Pouroucha, l'homme-monde, ou plutôt l'homme-dieu-monde, car il est dit de lui : « La totalité des créatures n'est que la quatrième partie de son être; les trois autres sont immortelles dans le ciel. » Pouroucha est comme un corps idéal de l'univers et de la divinité personnifiés dans l'homme primitif, dont l'immolation produit la création universelle. Cette conception étrange se retrouve à la fois dans un des Vedas, et dans le Bhâgavata Purâna publié par M. Burnouf, exprimée dans des termes fort semblables (1). Mais ici se rencontre un luxe de développemens métaphysiques et d'extravagances subtiles entièrement étranger aux Vedas (2). Il en est de même de l'apologue métaphysique *des sens et de la vie.* « Les sens disputaient entre eux en disant : C'est moi qui suis le premier, c'est moi qui suis le premier! Ils se dirent : Allons! sortons de ce corps; celui qui en sortant fera tomber le corps, sera le premier. La parole sortit; l'homme ne parlait plus, mais il mangeait et buvait, il vivait toujours. La vue sortit; l'homme ne voyait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours; l'ouïe sortit, l'homme n'entendait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le *manas* sortit; l'intelligence sommeillait dans l'homme, mais il mangeait, il buvait et dormait toujours. Le souffle de vie sortit; à peine fut-il dehors, que le corps tomba, le corps fut dissous, il fut anéanti. Les sens disputaient encore en disant : C'est moi, c'est moi qui suis le premier! Ils se dirent : Allons, rentrons dans le corps qui est à nous; celui d'entre nous qui en y rentrant mettra debout le corps, sera le premier. La parole rentra,

(1) Préf., pag. CXXI.; liv. II, cap. V, pag. 235.
(2) *Bhâgavata Purâna*, pag. 535.

le corps gisait toujours; la vue rentra, il gisait toujours; l'ouïe rentra, il gisait toujours; le *manas* rentra, il gisait toujours; le souffle de vie rentra : à peine fut-il rentré, que le corps se releva. » C'est la fable de l'estomac et des membres, si célèbre dans l'histoire romaine; mais il y a, comme le dit spirituellement M. Burnouf, « entre l'hymne du brahmane et l'apologue de Menenius Agrippa, la différence de l'Himalaya aux sept collines; » j'ajoute, la différence du bon sens pratique du peuple de l'action au génie abstrait de la nation métaphysique par excellence. Du reste, dans ce morceau, la rédaction moderne des Pouranas est bien inférieure à l'antique version des Vedas : c'est une imitation tronquée et prosaïque; il semble voir un beau cantique hébreu qui s'est transformé en un hymne grossier du moyen-âge.

Les Pouranas sont principalement consacrés à servir d'organes aux sectes religieuses de l'Inde. Il faut se souvenir que les trois personnes de la trinité indienne ne tiennent pas le même rang dans la croyance de tous ceux qu'on a coutume de confondre sous le nom d'adorateurs de Brahma. Brahma n'est le dieu principal que pour une secte bien moins nombreuse que celles dont le culte s'adresse surtout, soit à Siva, soit à Vichnou. Il en a été des Pouranas, expression de la dévotion hindoue, comme de cette dévotion elle-même; ils se sont partagés entre Brahma, Siva, Vichnou (1). Le *Brahma-Purâna* est consacré à la gloire de Brahma, et surtout au culte qu'il reçoit sous le nom du soleil, dans la pagode de Jagernat. Le *Linga-Purâna* est énergiquement sivaïte; le *Vamamsa-Purâna*, l'un des plus modernes, est plus tolérant que ne le sont en général les ouvrages à la classe desquels il appartient. Vichnou et Siva y sont réunis dans un singulier éclectisme. Le plus grand nombre des Pouranas, et entre autres les deux publiés, sont vichnouites.

Le nom même du *Vichnou-Purâna* indique assez ce qu'il doit être sous ce rapport; en effet, ce Pourana n'est guère qu'un long commentaire sur les perfections de Vichnou. Brahma, à la tête de tous les dieux, l'adore et célèbre les louanges (2) du dieu suprême *que lui-même ne peut comprendre;* les dieux, battus par les démons,

(1) Un passage du *Padma-Purâna* les divise en trois classes, selon qu'ils se rapportent à Vichnou, à Siva ou à Brahma. Les premiers seulement sont vraiment purs, les seconds sont pleins d'ignorance, et les derniers pleins de passion. Cela prouve que l'auteur du *Padma-Purâna* était vichnouite et n'aimait ni Siva ni Brahma. (*Vishnu-Purana*, Wilson, pref., pag. XIII.)

(2) *Vishnu-Purana*, pag. 72.

se prosternent aux pieds de Vichnou, et implorent sa protection contre leurs ennemis. Tel est le rôle supérieur que joue Vichnou dans le Pourana qui porte son nom. Mais le vichnouisme qui domine dans ce Pourana, n'en exclut pas absolument l'ascendant de Siva; cet ascendant s'y manifeste avec une grande puissance dans un passage où l'on voit Indra, le roi du ciel, et les trois mondes auxquels il préside, frappés de langueur, parce qu'un personnage nommé Durvâta, qui est une incarnation de Siva, a maudit Indra. C'est une espèce d'interdit jeté sur l'univers par l'anathème du dieu destructeur (1).

Le Bhâgavata Purâna, publié par M. Burnouf, n'est pas marqué d'un caractère de vichnouisme moins évident que celui qui éclate dans le Vichnou-Purâna. Presque à chaque pas, l'auteur se répand en transports d'adoration pour Vichnou, le dieu, l'être par excellence, ou plutôt le seul dieu, le seul être, celui qui est *en tout, bien que distinct de tout,* et hors duquel il n'y a qu'apparence et illusion. Il faut l'implorer pour parvenir à être réuni à lui, se reposer sur le lotus de ses pieds divins, et s'affranchir par cette ineffable union du supplice mille fois renouvelé de l'existence. S'occuper de Vichnou est le seul but raisonnable de la vie. C'est ce qu'expriment avec une énergie bizarre les distiques suivans:

« Ne vivent-ils pas aussi les arbres? Ne respirent-ils pas aussi les soufflets? Ne mangent-ils pas, ne se reproduisent-ils pas aussi les autres animaux du village?

« C'est une brute comparable au chien, au chameau, à l'âne et au pourceau qui vit dans la fange, que l'homme dont les oreilles n'ont jamais été frappées par l'histoire du frère aîné de Gadal (2). . . .

« C'est un cadavre vivant que l'homme qui ne recueille pas la poussière des pieds des sages dévoués à Bhâgavata (3); c'est un cadavre respirant que celui qui ne connaît pas le parfum de la plante *tulasi*, qui s'attache aux pieds du divin Vichnou. »

Ici, comme dans le Vichnou-Purâna, Brahma lui-même proclame Vichnou l'essence pure, absolue, bienheureuse, dont l'univers n'est qu'une manifestation décevante. Par cet hommage, l'auteur prosterne les sectateurs de Brahma devant la secte à laquelle lui-même appartient. Ailleurs (4) Brahma est nommé la cause des causes; mais

(1) Wilson, *Vishnu-Purana*, liv. I, cap. VIII.
(2) Nom de Vichnou.
(3) Autre nom de Vichnou.
(4) *Bhâgavata Purâna*, pag. 383, v. 41.

alors il est *l'essence suprême de Vichnou*, il est Vichnou lui-même.

Certaines légendes racontées dans les Pouranas semblent même faire allusion à d'anciennes luttes qui auraient eu lieu entre les brahmanes et des rois ou des populations vichnouites. Telle est la curieuse histoire de Pralada (1). Ce jeune fils du roi de l'univers a voué, dès ses premières années, une piété sans bornes à Vichnou. Son père et les brahmanes qui l'entourent sont représentés comme les ennemis de ce dieu. Plusieurs fois Pralada est livré à la mort à cause de son culte, mais toujours il est sauvé par la protection du grand Vichnou. Un jour, les brahmanes ont allumé contre lui une flamme magique; mais, par la puissance de Vichnou, elle se retourne contre eux et les dévore. Alors Pralada demande au dieu qui les a exterminés de les rendre à la vie. Les brahmanes ressuscitent pour s'incliner devant celui qu'ils ont persécuté. Dans cette légende, les brahmanes sont appelés les prêtres des démons (*asuras*). On voit qu'elle n'a point été destinée à célébrer les triomphes de la caste aujourd'hui dominante; elle semble plutôt attester d'antiques défaites que les sectateurs de Brahma auraient éprouvées à une époque inconnue.

Il en est de même d'un passage du Vichnou-Purâna, dans lequel Siva, exclu d'un sacrifice où avaient été admis les autres dieux, crée un être terrible qui renverse le sacrifice, disperse les officians et met en déroute les divinités. Auparavant, Siva s'est écrié : « Que m'importe d'être exclu de ce sacrifice? Mes prêtres m'honorent dans le sacrifice de la vraie sagesse, où l'on se passe de l'aide des brahmanes (2). » Ne s'agit-il pas ici des prétentions du culte sivaïte et de quelques triomphes de ce culte sur celui de Brahma?

Dans un autre passage du Vichnou-Purâna se montre un vague souvenir d'une religion en dehors du brahmanisme, une religion de la nature, qui semble avoir été professée par les habitans des campagnes, et qui était peut-être un reste de l'ancien culte indigène, réfugié dans les lieux écartés, parmi les tribus nomades, un *paganisme* indien, dans le sens étymologique du mot, *paganica numina*. Le dieu Krichna, parlant au nom des pasteurs parmi lesquels il habite, dit (3) : « Les esprits de ces montagnes parcourent, dit-on, les bois sous la forme qu'il leur plaît de choisir, ou, sous leur forme naturelle, se jouent au bord de leurs abîmes. S'ils sont mécontens

(1) *Vishnu-Purana*, pag. 126 et suiv.
(2) *Id.*, pag. 65-67.
(3) *Id.*, pag. 525.

de quelque habitant de la forêt, transformés en lion ou en bête de proie, ils le mettent à mort. *C'est pourquoi* nous devons adorer les montagnes et offrir des sacrifices aux troupeaux. *Qu'avons-nous à démêler avec Indra* (le dieu du ciel)? Les troupeaux et les montagnes, voilà nos dieux; laissons les brahmanes faire l'adoration par la prière. » Enfin on peut voir une trace d'ancienne rivalité entre le culte de Vichnou et le culte de Siva dans la destruction de Bénarès, ville de tout temps, et encore aujourd'hui, sivaïte, que consume le disque enflammé de Vichnou. Ces indications sont peu positives; mais, quand il s'agit d'un pays où l'histoire manque presque entièrement, on est heureux de trouver quelques documens précieux de la tradition conservés par les Pouranas.

Tout émane de Vichnou dans le poème composé pour glorifier sa puissance, même l'ennemi de la religion orthodoxe, le grand hérésiarque, le grand réformateur Boudda. Boudda n'est autre chose qu'une forme illusoire émanée de Vichnou et envoyée par lui sur la terre pour égarer les ennemis des dieux (1). D'autres hérétiques venus après Boudda avouent hardiment ici le scandale de leurs doctrines, selon lesquelles les brahmanes ne sont dignes d'aucun respect, et qui proclament qu'*il n'y a point de texte divin ou révélé*. On voit que le rationalisme a pénétré aussi dans le brahmanisme à la suite de la réforme.

Le principal intérêt qu'offrent les Pouranas, c'est de présenter au milieu du désordre, de l'incohérence, de la bizarrerie, qui les caractérisent, un tableau frappant des idées et de l'imagination hindoues. Plus ils sont composés d'élémens hétérogènes, plus ils sont curieux à cet égard; car la variété même des matières qu'ils renferment rend plus complet l'enseignement qu'ils peuvent fournir. Je vais tâcher de tirer de ce chaos quelques passages propres à faire connaître le génie religieux, métaphysique, moral et social des Hindous.

Le panthéisme est l'idée dominante des religions et des philosophies de l'Inde, et se retrouve sans cesse dans les Pouranas. Elle y est exprimée sous mille formes, reproduite sous mille aspects, et on peut dire que la poésie hindoue est la manifestation multiple d'une même pensée, comme l'univers, selon la croyance hindoue, est lui-même la manifestation infiniment variée d'un même principe.

On ne saurait se figurer les tours de force de langage, les métaphores, les comparaisons, par lesquels l'imagination du poète métaphysicien s'efforce de rendre sensible ce qu'il y a de plus difficile à

(1) *Vishnu-Purana*, pag. 337 et suiv.

comprendre dans le dogme du panthéisme. Quelquefois elle appelle à son secours une gracieuse similitude : « Comme l'air qui s'exhale par les trous d'une flûte produit la distinction des notes qui composent la gamme, ainsi la nature du grand esprit, simple dans son essence, devient multiple par les conséquences de son action. » Tantôt c'est par les peintures les plus étranges que l'auteur du Vichnou-Purâna cherche à faire entrer dans les esprits cette idée fondamentale de sa foi, savoir, que Vichnou est tout, que tout est Vichnou. « Comme créateur, dit-il, il se crée lui-même (1); comme destructeur, il se détruit lui-même à la fin de chaque période de la vie de l'univers. »

L'idée panthéiste appliquée à la mythologie produit les conceptions les plus bizarres. Ainsi, quand Krichna, qui est une incarnation de Vichnou, a décidé les bergères, au milieu desquelles s'écoule sa folâtre jeunesse, à sacrifier aux montagnes, Krichna se présente sur le sommet de l'une d'elles, en disant : Je suis la montagne, tandis que sous une autre forme il gravissait les montagnes avec les bergères et adorait son autre moi (2).

Ce panthéisme a deux formes, l'une grossière, l'autre plus épurée; l'une empreinte d'un épais matérialisme, l'autre d'un idéalisme raffiné. Dans le premier point de vue, Vichnou est le monde. Les divers membres de son grand corps sont les diverses portions de l'univers; ses os sont les montagnes, les fleuves sont ses veines, son souffle est le vent, sa vue est le soleil. Mais la méditation qui le contemple ainsi comme un dieu-monde ne doit être qu'un degré pour s'élever à le considérer, non plus comme la collection des êtres, mais comme le principe qui, uni aux choses et cependant distinct d'elles, existe partout et toujours (3).

Ainsi on passe du point de vue matérialiste au point de vue idéaliste, mais le besoin d'unité, ce besoin inhérent aux spéculations métaphysiques du génie hindou, le ramène au panthéisme par une étrange voie. S'étant élevé à concevoir le principe unique des êtres comme quelque chose de supérieur aux êtres, qui n'en a point les qualités, quelque chose d'absolu, pour me servir du langage occidental, le génie métaphysique de l'Inde tranche la grande difficulté philosophique, celle qui est au fond de tous les systèmes, le rapport

(1) *Vishnu-Purâna*, pag. 20.
(2) *Id.*, pag. 525.
(3) *Bhâgavata Purâna*, pag. 275.

de l'absolu au relatif, de l'infini au fini, de Dieu au monde; il la tranche par un coup d'audace que les plus grandes hardiesses de la spéculation n'ont jamais surpassé; il déclare que le monde n'est pas, que la pensée n'est pas, que Dieu seul existe dans son incompréhensible unité, que tout le reste est produit par une illusion (*maya*), par un reflet fantastique de l'être invisible. Tout est donc un produit des *jeux de Vichnou*. On comprend maintenant comment le dieu était à la fois la montagne qu'on adorait, et ceux qui adoraient la montagne. On conçoit comment le poète peut s'écrier: « Essentiellement unique, tu te doubles, à l'aide de ta mystérieuse *maya*, ce désir de créer que tu conçois en toi-même; et, semblable à l'araignée, tu produis et conserves, à l'aide de ton énergie, cet univers que tu feras rentrer un jour dans ton sein (1). »

Ce système, dans lequel l'univers est le produit de la *maya*, de l'illusion née de Vichnou, est particulièrement développé dans le Bhâgavata Purâna traduit par M. Burnouf, et donne un grand prix à cet ouvrage, qui devient par là l'exposition souvent très énergique des idées philosophiques de deux écoles célèbres dans l'Inde, l'école Sankya et l'école Vedanta.

La philosophie indienne est arrivée à l'idéalisme comme la philosophie grecque avec Parménide (3), la philosophie anglaise avec Barkley, la philosophie allemande avec Fichte et Schelling; mais nul de ces hardis penseurs n'a égalé la hardiesse de l'Indien Kapila, qui, dans le Bhâgavata Purâna, rempli par l'exposition de sa doctrine, figure comme une incarnation de Vichnou. Au point de vue de l'idéalisme indien, tout naît de la pensée divine, tout n'existe que par cette pensée et dans cette pensée. Les qualités des êtres sont le produit de l'illusion, car la substance absolue, considérée en elle-même, n'a point d'attributs.

« Pénétrant au sein des qualités manifestées par *maya* comme s'il avait des qualités lui-même, l'être apparaît au dehors, poussé par l'énergie de sa pensée (3).

« Car de même que c'est un seul et même feu qui brille dans tous les bois où il se manifeste, ainsi l'esprit, unique, ame de l'univers,

(1) *Bhâgavata Purâna*, pag. 475.

(2) M. Cousin, dans un remarquable morceau sur Zénon d'Élée, a exprimé avec une grande vigueur ce point de vue de l'unité absolue qui est commun à l'école d'Élée et aux Pouranas: « unité sans nombre, éternité sans temps, immensité sans forme, intelligence sans pensée, pure essence sans qualité. »

(3) *Bhâgavata Purâna*, pag. 17.

enfermé dans chacun des êtres où il réside, apparaît comme s'il était multiple. »

Non-seulement l'esprit divin produit l'apparence des êtres par la manifestation de sa pensée, mais encore il est leur pensée, il perçoit en eux (1). Ainsi la perception, l'être percevant, l'objet perçu, ne sont que des reflets divers de l'être unique, de l'esprit absolu, de Vichnou; Vichnou seul existe, il est tout, il est au-dessus et au-delà de tout. L'essor métaphysique devait être entraîné par le besoin d'unité jusqu'à ces conclusions, extrêmes limites des spéculations humaines.

On s'étonnera moins, d'après ce qui précède, des diverses cosmogonies que contiennent les Pouranas, et dans lesquelles se retrouve toujours, à travers les jeux d'une imagination gigantesque, le principe de l'idéalisme indien.

« D'abord était l'être absolu, l'être divin (*Bhâgavat*). Cet être existait seul, sans qu'aucun attribut le manifestât (2)..... Alors il regarda et ne vit rien qui pût être vu, parce que lui seul était resplendissant, et il songea qu'il était comme s'il n'était pas, parce que son regard était éveillé et que son énergie sommeillait.

« Or, l'énergie de cet être doué de vue, énergie qui est à la fois ce qui existe et ce qui n'existe pas, c'est là ce qui se nomme *maya*, et c'est par elle que l'être qui pénètre toutes choses créa l'univers. »

Puis les diverses manifestations de l'être divin par *maya* (l'illusion) s'engendrent l'une l'autre. Ici s'ouvre un champ illimité pour la subtilité et la richesse de la fantaisie indienne. L'énumération des êtres créés, l'ordre de leur création, changent dans les divers systèmes cosmogoniques contenus dans le même Pourana; mais certaines idées se reproduisent dans plusieurs de ces poèmes. Telle est cette conception essentiellement idéaliste qui fait naître les objets extérieurs du moi interne. Ainsi de la personnalité transformée naissent le cœur et les organes des sens (3). D'autre part, le génie hindou est également propre à réduire la réalité en abstraction et à donner aux abstractions de la réalité. Il en résulte que tout se mêle dans les cosmogonies, et il arrive, ce qui est tout-à-fait extraordinaire pour nous, que les qualités, devenues des êtres réels, enfantent les substances. Ainsi, la molécule du son produit la molécule de l'éther; de l'attribut tangible

(1) *Bhâgavata Purâna*, verset 32.
(2) *Id.*, pag. 327.
(3) *Id.*, pag. 329, 529.

naissent le vent et la peau, l'objet et l'instrument du toucher. De la forme naît la lumière; la molécule de la saveur produit l'eau et le goût qui perçoit la saveur. Ce procédé de l'esprit hindou est entièrement opposé au procédé du nôtre; à peine est-il compréhensible pour nous. On dirait que cet esprit, qui proclamait la réalité des apparences sensibles et niait celle des substances, a fini par perdre tout sentiment de réalité.

Ce qui achève de caractériser le génie hindou, c'est le luxe d'imagination qui vient se répandre pour ainsi dire sur les subtilités et les aridités métaphysiques. Au milieu des abstractions les plus minutieuses, on se trouve tout à coup en présence de la splendide nature de l'Inde; on est ébloui de l'éclat de la lumière et des couleurs, de la profusion et de la vivacité des images. Les peintures les plus voluptueuses viennent se poser à côté des argumentations les plus sèches. Telle est l'Inde : partout la mollesse à côté de l'austérité; c'est le pays de la poésie et de l'algèbre, des contes merveilleux et des systèmes de métaphysique, des bayadères et des pénitens. La mythologie vient mêler aux systèmes philosophiques ses créations infiniment variées et capricieuses, ses ères qui se comptent par millions d'années, tous ses mondes, tous ses ciels, tous ses enfers, toutes les classes d'êtres distribués sur une immense échelle depuis le dieu suprême jusqu'aux êtres inanimés, qui, pour l'Hindou, vivent de la vie universelle, font partie de l'immense corps qui est tout, sont animés par l'esprit unique qui est Dieu.

Ce contraste entre la métaphysique et la mythologie, perpétuellement entrelacées, donne aux Pouranas un caractère que ne présente, je crois, nulle autre production du génie poétique humain. Il faudrait, pour obtenir quelque chose de semblable dans notre Occident, fondre ensemble Kant et Homère; ou plutôt, au lieu de Kant, supposez un mystique indien dont la subtilité soit infiniment plus pénétrante et la spéculation infiniment plus hardie que celle d'aucun métaphysicien de l'Occident; au lieu d'Homère; supposez un poète oriental dont l'imagination follement luxuriante soit à l'imagination divinement tempérée du poète grec ce qu'est l'Himalaya aux aimables collines de l'Attique, ce que sont les flots débordés et mugissans du Gange aux flots murmurans du Céphise, les gigantesques sculptures d'Ellora aux chastes sculptures du Parthénon. On en peut juger par cette peinture de Vichnou avant la création (1) : « Solitaire, couché

(1) *Bhâgavata Purâna*, pag. 355.

sur un lit, blanc comme les fibres de la tige du lotus, formé par le corps du serpent Sécha, porté sur l'Océan qui submerge l'univers à la fin de chaque période de la vie des êtres, et dont l'obscurité était dissipée par les feux des joyaux placés sur les têtes du serpent qu'ornaient les ombrelles de ses crêtes.

« Il effaçait la splendeur d'une montagne d'émeraude à la ceinture de chaux rouge et aux nombreux pics d'or, ayant pour guirlande des joyaux, des lacs, des végétaux, des parterres de fleurs, pour bras des bambous, et pour pieds des arbres. . . . . .

« Entourés des plus beaux joyaux et des plus riches bracelets, ses bras étaient comme des milliers de rameaux, sa racine était le principe invisible, les mondes formaient l'arbre vigoureux dont les branches étaient environnées des crêtes du roi des serpens. »

Voilà la cause insondable de toutes choses, l'être sans forme et sans attribut personnifié dans une figure mythologique bizarre et grandiose, voilà toutes les richesses de la poésie indienne jetées comme un voile éblouissant de broderies sur la conception abstraite de la substance absolue. Au milieu de ces images colossales et accumulées, le sentiment métaphysique se trahit par cette phrase : *Sa racine était le principe invisible.*

Les mêmes associations de l'idée philosophique et de l'imagination poétique poussées toutes deux à l'extrême, se retrouvent dans le récit de la lutte que l'être des êtres, transformé en un guerrier terrible, soutient contre un géant, en présence de tous les dieux, de tous les génies, de toutes les créatures, qui suivent avec anxiété les chances du combat qui doit détruire ou sauver le monde (1). Les diverses phases du combat et les injures qui le précèdent, rappellent, dans des proportions surhumaines, les combats homériques; mais celui qui frappe le géant, c'est *le créateur de toutes choses.* Pendant la lutte, *il dépose la terre à la surface de l'Océan;* il est plein de dieux *engendrés dans son sein.* Ces exemples, qu'on pourrait multiplier sans peine, suffisent à montrer comment la poésie et l'abstraction se mêlent dans les Pouranas. Passons aux idées qu'ils renferment sur la vie humaine, sur son but véritable, enfin sur la morale et sur la société indienne.

Au point de vue du Bhâgavata Purâna, la vie est une illusion douloureuse et comme un songe pénible. Vivre, penser, agir, c'est être séparé du principe unique et absolu, c'est se trouver en rapport avec

(1) *Bhâgavata Purâna*, pag. 449.

ce néant agité qu'on appelle le monde. L'existence humaine est un supplice imposé à l'esprit tombé dans le monde inférieur à cause de ses fautes. De là cette énergique peinture des misères de la condition humaine que nous offre le Bhâgavata Purâna. Après nous avoir fait entendre les gémissemens de l'ame dans l'embryon, l'auteur montre la misère de la créature condamnée à vivre, tombant à terre au milieu du sang où elle s'agite comme un ver, dépouillée de la mémoire, dépouillée de la connaissance, ne pouvant se faire comprendre. Au point de vue indien des existences successives, l'homme naissant est bien plus réellement que chez le poète latin un passager rejeté par les flots :

Sævis projectus ab undis
Navita. (LUCRÈCE.)

Le tableau de notre condition que Pline a tracé n'égale pas en mélancolie quelques vers du Bhâgavata Purâna (1), parce que ce n'est pas un vague scepticisme, mais une triste croyance, qui inspire le poète. Pour lui, la vie est une chute, une peine, une dégradation.

Comment l'homme se dérobera-t-il à tant de misère? comment échappera-t-il à son humiliante et douloureuse condition? En résistant à ses désirs, en s'élevant au-dessus des sens, en se livrant à la contemplation et en fuyant les œuvres, car les œuvres nous plongent dans le monde de l'illusion et nous écartent du principe invisible. Telle est la base du quiétisme indien, dont l'expression se retrouve sans cesse dans les Pouranas, et dont il est dit : « La contemplation de Vichnou (2) est comme un glaive avec lequel les hommes sages tranchent le lien de l'action qui enchaîne la conscience. »

La contemplation est un état particulier qui a ses règles. Les Hindous appellent *yoga* l'extase par laquelle ils prétendent s'élever au-dessus de l'action, de la science, de la vie, s'unir à la Divinité même en s'absorbant dans son sein. Il existe une méthode et des procédés techniques, dont quelques-uns sont assez ridicules, pour parvenir à cette extase contemplative, à cet état d'impassibilité suprême, au moyen duquel les ascètes arrivent à se perdre en Dieu :

« Que l'ascète qui veut abandonner ce monde (3), assis sur un siége solide et commode, ne s'occupe ni du temps ni du lieu, et que, maître de sa respiration, il contienne son souffle en son cœur.

(1) *Bhâgavata Purâna*, pag. 575.
(2) *Vishnu-Purana*, pag. 15.
(3) *Bhâgavata Purâna*, pag. 209.

« Absorbant son cœur dans son intelligence purifiée, celle-ci dans le principe qui voit en nous, celui-ci dans sa propre ame, identifiant son ame avec l'ame universelle, que le sage, plein de fermeté, en possession du repos absolu, s'abstienne de toute action. »

La perfection de l'état d'*yoga* est décrite ainsi (1) : « Quand, éloigné de tous les objets, le cœur ne connaît plus rien où se porter, et qu'il s'est détaché de tout, il disparaît aussitôt, semblable à la flamme qui s'éteint; dans cet état, l'homme, désormais à l'abri du courant des qualités, voit sous son regard même son esprit qui est unique et dont il ne se distingue plus.

« Ainsi absorbé par cet anéantissement final du cœur au sein de la suprême majesté, l'homme, placé en dehors du plaisir et de la peine, rapporte l'origine de cette double imperfection à la personnalité, à cette cause d'action qui n'existe réellement pas, parce qu'il a saisi dans son propre sein la substance de l'esprit suprême.

« Étant ainsi parvenu à reconnaître ce qui le constitue lui-même, le Siddha parfait ne fait plus aucune attention à son corps; soit que, sous l'empire du destin, ce corps vienne de se lever, et qu'il soit debout, soit qu'il ait quitté ou repris sa place, il ne le distingue pas plus qu'un homme aveuglé par les vapeurs d'une liqueur enivrante ne remarque l'état du vêtement qui enveloppe ses reins.

« Le corps cependant, agissant sous l'empire de la destinée, continue de vivre avec les sens tant que dure l'action qu'il a commencée; mais l'homme qui, parvenu au terme de la contemplation, a reconnu la réalité, n'a plus de contact avec ce corps, qui, comme tout ce qui en dépend, n'est pour lui qu'un vain songe. »

On conçoit qu'à un tel point de vue la suprême félicité pour l'ame soit d'être délivrée de l'existence, du moins de l'existence individuelle qui l'emprisonne dans un corps, et de se réunir intimement au principe divin. Cette résorption de l'ame dans son principe porte le nom sacramentel de *nirvana*, qu'il ne serait pas exact de traduire par anéantissement; il exprime l'acte mystérieux par lequel l'ame s'affranchit de l'existence temporelle, du monde sensible, de l'illusion des choses, et s'identifie à l'être absolu.

Cette identification est le degré le plus élevé de la béatitude à laquelle l'homme puisse aspirer; c'est le plus grand bienfait que Vichnou accorde à ses favoris. Le Vichnou-Purâna ne se contente pas de retracer dans une peinture hideuse de vérité les misères de l'en-

(1) *Bhâgavata Purâna*, pag. 551.

fance, les abaissemens de la vieillesse, les agonies de la mort; il fait l'histoire des douleurs humaines au-delà de cette vie, dans les autres existences, dans les enfers et même dans le ciel, séjour précaire dont les habitans sont torturés par la perspective de redescendre sur la terre (1). A cette condition douloureuse de l'homme qui se continue d'un monde dans l'autre, il n'y a qu'un remède et qu'un terme, c'est la grande émancipation finale par laquelle il se soustrait aux maux qu'il est destiné à subir, tant qu'il *tourne dans la roue de l'existence.* Quel peut être l'effet d'opinions pareilles à celle que je viens d'exposer sur la conduite des hommes et sur les formes de la société? c'est ce qui nous reste à examiner.

Par plusieurs côtés, la morale des Pouranas rappelle celle de l'Évangile : elle défend non-seulement les actes, mais même les pensées coupables (2); elle prescrit le jeûne, la prière, les austérités. Nulle part la vertu de pénitence n'a reçu un aussi magnifique hommage que dans les croyances indiennes. Les macérations des solitaires ont tant de puissance, qu'elles peuvent leur donner droit à remplacer les dieux. Ceux-ci tremblent quand ils entendent parler des austérités inouies de quelque ermite, et n'ont d'autre ressource que de lui envoyer une nymphe chargée de sauver à tout prix le trône des immortels. La pénitence peut tout, elle a même la puissance de créer. Dans le Bhâgavata Purâna, il est dit que Brahma, par une pénitence de seize mille années, a créé le monde (3). Le sentiment des misères de la vie humaine, le sentiment de la dégradation de notre nature, la notion de la chute entendue comme l'entendait Origène, enfin, ce qui en résulte, le besoin d'un sauveur, les incarnations dont le but est, comme celle de Vichnou, de *soulever le fardeau de la terre* (4), tout cela est assez analogue au christianisme; j'ai trouvé même dans le Bhâgavata Purâna un passage où il semble être question de la grace (5) : « Donne-nous, ô Dieu, ta propre vue, avec ton énergie, afin que, soutenus par ta faveur, nous puissions accomplir notre tâche. »

Quant à la charité universelle, bien que l'esprit de caste, tout-puissant aux Indes, lui soit contraire, on en trouve çà et là quelques lueurs dans les Pouranas. Il faut recevoir l'hôte dont le nom, la pa-

(1) *Vishnu-Purana,* pag. 641.
(2) *Let him not think incontinently of another's wife.* Vishnu-Purana, pag. 39.
(3) *Bhâgavata Purâna*, pag. 269.
(4) *Vishnu-Purana*, pag. 437.
(5) *Bhâgavata Purâna*, pag. 323.

renté, la race, sont inconnus, dit le Vichnou-Purâna (1): Brahma est présent dans la personne d'un hôte. Le père de famille doit répandre sur la terre de la nourriture pour les personnes dégradées de leur caste. Enfin, comme pour donner un exemple de miséricordieuse bonté, appliqué aux dernières des créatures humaines, les Tchandalas, rebut de toutes les castes, sont bénis par Vichnou (2). Mais le panthéisme donne à la morale hindoue un caractère qui la distingue profondément de la morale chrétienne, et la place bien au-dessous.

D'abord il résulte de la croyance au panthéisme que la charité se perd et se dissout, pour ainsi dire, dans un sentiment plus général : l'amour de tous les êtres, émanations d'une même substance, manifestations d'un même principe. Là où n'est pas marquée fortement la distinction entre l'homme et les choses, entre l'esprit et la matière, entre ce qui est libre et ce qui est soumis à la fatalité, la fraternité des hommes est remplacée par la fraternité des êtres. L'humanité ne compose plus à elle seule tout notre prochain, il faut l'étendre aux animaux, aux plantes, à toute la nature. Il en résulte, il est vrai, une gracieuse délicatesse de sentiment. La religion prescrit de répandre sur le sol la nourriture destinée aux oiseaux et aux chiens errans; il ne faut pas couper sans raison les arbres, car ils vivent comme nous de la vie universelle. Mais il résulte aussi de cette égalité morale faussement établie entre la nature et l'homme, que l'on perd le sentiment des vrais devoirs en les associant à des devoirs imaginaires.

Dans le précepte qui ordonne de répandre sur le sol de la nourriture pour les animaux, *les rejetés* (*out cast*) sont placés entre les chiens et les oiseaux, et couper légèrement un arbre est mis sur la même ligne que haïr son père. Ailleurs (3) il est dit : « Aurais-tu abandonné un brahmane, un enfant, *une vache*, un vieillard, un malade, une femme?» Ces confusions tiennent à la grande confusion que le panthéisme établit entre tous les êtres membres d'un même tout, accidens d'une même substance. On en vient ainsi, après avoir mis les animaux sur la même ligne que les hommes, à sacrifier les hommes aux animaux, et à livrer durant toute une nuit un malheureux aux insectes pour les repaître de son sang (4).

(1) Pag. 305.
(2) *Bhâgavata Purâna*, pag. 105.
(3) *Id.*, pag. 208.
(4) *Id.*, pag. 137.

Enfin l'opinion d'après laquelle cet univers n'est qu'une apparence décevante et la vie humaine, une illusion douloureuse l'opinion qui voit dans les œuvres un piége qu'il faut fuir, et dans l'indifférence le terme le plus haut de la sagesse, est peu propre à faire des hommes énergiques, à produire les vertus du citoyen et du guerrier. Aussi depuis bien des siècles l'Inde, sous le poids de ces doctrines énervantes comme le climat qui les inspire, a-t-elle baissé la tête sous la tyrannie d'une caste ou sous l'oppression de l'étranger.

La supériorité des brahmanes, la haute opinion qu'on a de leur importance, sont écrites à chaque page des Pouranas. On voit que les brahmanes gouvernent les rois eux-mêmes. Plusieurs légendes en font foi, entre autres celle qu'on va lire (1) :

« Dans le royaume sur lequel régnait Santana, il n'avait pas plu depuis douze années. Craignant que le pays ne devînt un désert, le roi assembla les brahmanes et leur demanda pourquoi la pluie ne tombait pas, et quelle faute il avait commise. Ils lui répondirent que c'était comme si un frère plus jeune se mariait avant son frère aîné, car il était en possession d'un royaume qui de droit appartenait à son frère Devapi.

« Que dois-je faire? dit le radja. Il lui fut répondu : Jusqu'à ce que Devapi déplaise aux dieux en s'écartant du sentier de la justice, le royaume est à lui, et c'est votre devoir de le lui abandonner. Asmarisarin, ministre du roi, ayant entendu cela, réunit un grand nombre d'ascètes qui enseignaient des doctrines contraires à celles des Vedas, et les envoya dans la forêt. Là, ayant trouvé Devapi, ils pervertirent le prince, qui était simple d'esprit, et l'amenèrent à partager leurs opinions hérétiques. Pendant ce temps, Santana, étant très affligé d'avoir commis le péché que lui avaient reproché les brahmanes, les envoya devant lui dans la forêt, puis s'y rendit lui-même pour restituer la couronne à son frère aîné. Quand les brahmanes arrivèrent à l'ermitage de Devapi, ils l'informèrent que, conformément aux doctrines des Vedas, la succession au trône était le droit du frère aîné; mais il entra en discussion avec eux, et il mit en avant divers argumens qui avaient le défaut d'être contraires à la doctrine des Vedas. Ayant ouï ces choses, les brahmanes retournèrent vers Santana, et lui dirent : O radja, tu n'as plus à t'inquiéter de tout ceci; la sècheresse touche à sa fin. Cet homme est dégradé de son rang,

(1) *Vishnu-Purana*, pag. 458.

car il a prononcé des paroles irrespectueuses contre l'autorité des Vedas, incréés, éternels; et quand le frère aîné est dégradé, il n'y a pas de péché à ce que le frère puîné se marie (ou règne). Alors Santana retourna dans sa capitale, et son frère aîné Devapi fut dégradé de sa caste pour avoir répété des doctrines contraires aux Vedas. Nidra (le dieu du ciel) répandit une pluie abondante qui fut suivie de riches moissons. »

Rien ne saurait mieux que ce récit donner une juste idée de la société indienne. On y voit les brahmanes arbitres souverains de la conscience, et, par là, de l'autorité royale. A leur voix, Santana va déposer la couronne; mais le prince légitime est atteint d'hérésie : dès ce moment, il est déchu du trône, comme il est dégradé de sa caste, et le ciel, de concert avec les brahmanes, rend hommage au droit de Santana, fondé sur son orthodoxie. Le gouvernement théocratique n'a jamais été pratiqué avec cette rigueur dans notre Occident.

Les sentimens de la nature doivent se taire devant l'ascendant suprême de la caste sacrée. Une mère pardonne au brahmane qui a tué ses enfans pendant leur sommeil, *parce qu'un brahmane a toujours un maître spirituel.* Le coupable qui est consumé par la malédiction d'un brahmane, est-il dit aussi dans le Bhâgavata (1), ne trouve de pitié ni dans l'enfer, ni parmi les êtres, quels qu'ils soient, au milieu desquels il vient à renaître.

On trouve dans le même Pourana l'histoire suivante qui fait bien voir la puissance de cette malédiction. Un brahmane était assis dans son ermitage, retenant sa respiration, les yeux fermés, dans l'état d'extase (*yoga*). Le roi Parikchit, qui s'est égaré, arrive à l'ermitage. Le brahmane, absorbé dans sa contemplation, n'offre au roi ni le siége de gazon, ni l'offrande de l'eau, ni les paroles bienveillantes. Le roi, irrité, voyant auprès du brahmane un serpent mort, le prend, de colère, avec l'extrémité de son arc, et le lui jette sur l'épaule, puis regagne sa capitale. L'injure était grave. Cependant le brahmane, qui s'était élevé à l'*indifférence*, ne l'aurait point ressentie; mais son fils, jeune enfant qui jouait avec d'autres enfans, ayant appris l'outrage fait à son père, s'emporte en ces termes contre le roi et contre la caste guerrière des Kchattriyas à laquelle il appartient :

« Ah! la conduite outrageuse de ces radjas nourris, comme les cor-

(1) Pag. 415.

beaux, de ce qu'on leur jette, ressemble à celle des chiens et des esclaves gardiens de la porte qui insultent leur maître.

« Un misérable Kchattriya est le gardien de la porte des brahmanes. Comment celui qui se tient à la porte serait-il admis à manger la nourriture du maître? »

Puis l'enfant du brahmane prononce cette imprécation :

« Dans ce jour, un serpent suscité par moi anéantira ce contempteur des lois, ce brandon de sa race qui nous a fait injure. »

Bientôt le roi se repent de son crime, et désire l'expier par la mort; il va sur les bords du Gange attendre, entouré de pieux solitaires, que la malédiction qu'il a méritée s'accomplisse, et s'écrie : Adoration en tous lieux aux brahmanes!

Plusieurs passages des Pouranas n'expriment pas moins que la malédiction de l'enfant citée plus haut un sentiment d'aversion et même de mépris pour la caste guerrière des Kchattriyas, quelquefois même certains passages semblent faire allusion à d'anciennes luttes entre les Kchattriyas et les brahmanes oubliées par l'histoire, mais qui semblent obscurément indiquées dans la tradition par les luttes de différens dieux et de différens cultes; tel est celui-ci :

« La race des Kchattriyas, que le destin avait multipliée pour le malheur du monde (1), cette race qui opprimait les brahmanes et qui avait abandonné la vraie voie, devait sentir les douleurs de l'enfer; le héros magnanime aux forces terribles déracina vingt et une fois, avec sa hache au large tranchant, cette épine de la terre. »

Rien ne donne une plus haute idée de la grandeur et de la puissance des brahmanes que le récit suivant (2). Des brahmanes se présentent à la porte du palais des dieux. Deux personnages divins (*devas*), gardiens du seuil, les repoussent avec injure. Les brahmanes condamnent ces dieux à descendre sur la terre. Ceux-ci se reconnaissent coupables, et acceptent le châtiment qui leur est infligé. Ce n'est pas tout. Vichnou, le dieu suprême, va trouver les brahmanes et leur fait, on peut le dire, les plus humbles excuses. « Je regarde, leur dit-il, comme faite par moi-même l'injure que vous avez reçue de mes serviteurs... Je me couperais moi-même le bras si ce bras s'était opposé à vous (3)... Qui donc, ajouta-t-il, ne supporterait pas

(1) *Bhâgavata Purâna*, pag 253.
(2) *Id.*, pag. 421 et suiv.
(3) *Id.*, pag. 433.

les brahmanes, quand moi je porte sur mon aigrette la poussière de leurs pieds? » L'imagination la plus complaisante ne saurait faire davantage, pour l'apothéose des brahmanes, que de prosterner le créateur à leurs pieds.

Tels sont les principaux traits qui peuvent caractériser les Pouranas, et par eux les Hindous; mais le travail nécessaire pour donner l'intelligence de ces curieux monumens, si l'on n'y prenait garde, tromperait sur leur nature. Afin de faire connaître les Pouranas, j'ai considéré successivement dans les deux qui étaient à ma disposition les différentes matières qu'ils traitent, les différens aspects philosophiques et poétiques qu'ils présentent. On est bien obligé de faire ainsi, de décomposer ce qu'on étudie; mais, ce travail accompli, il faut se retourner vers l'œuvre patiemment analysée, et l'embrasser dans son ensemble, car jamais tous les élémens de la pensée ne furent à ce point fondus et soudés les uns dans les autres. La poésie des Pouranas a tous les caractères du panthéisme qui l'inspire, une profonde unité de laquelle tout émane, et à laquelle tout revient aboutir, et en même temps une variété infinie de formes toujours changeantes, toujours renouvelées.

Cette poésie, comme le panthéisme indien, est tour à tour et presque en même temps empreinte d'un grossier matérialisme et d'un idéalisme raffiné : l'idée et le symbole, la réflexion et l'imagination, l'abstraction et les images sensibles, sont amalgamés dans cette composition désordonnée. On croit entendre parler tour à tour, ou plutôt tous ensemble, un métaphysicien, un poète et un prêtre, et quelquefois un enfant. Les peintures théologiques sont employées pour exprimer des idées philosophiques; les conceptions les plus hautes interviennent dans des récits fantastiques ou même puérils. Rien ne saurait, je crois, donner du génie indien une idée plus complète que la lecture d'un Pourana.

Si je voulais revenir, en terminant, sur les diverses phases de la littérature sanscrite que j'indiquais au commencement de cet article, je pourrais trouver dans l'Inde elle-même l'image des produits littéraires qu'elle a enfantés. L'austère simplicité et l'immuable durée des Vedas seraient figurées par les rochers de l'Himalaya, qui dominent tout, indestructibles, immobiles, et ne portant sur leur tête nue que le ciel étoilé. Les deux grands fleuves qui roulent parallèlement leurs eaux à travers la terre indienne offriraient une image assez ressemblante des deux vastes épopées, le Ramayana et le Ma-

habarata, fleuves aussi, au large sein, à la source mystérieuse comme celle du Gange, au cours majestueux et parfois embarrassé, aux affluens nombreux, aux sinuosités infinies. La poésie de Calidasa, par les parfums dont elle semble imprégnée, par l'éclat éblouissant dont elle rayonne, rappelle les forêts embaumées de Ceylan et les mines de Golconde. Enfin les Pouranas offrent l'image de l'Inde tout entière. A l'horizon l'Océan sans bornes et des sommets qui touchent le ciel, au centre ces impénétrables *jungles* où le voyageur s'égare à chaque pas, mais où la vie, sous toutes les formes, bruit et scintille sur sa tête et à ses pieds; où le cri de mille oiseaux, le murmure de mille insectes, le craquement des vieux troncs et le frôlement des herbes sous les pas des éléphans, remplissent l'oreille de bruits confus, tandis que l'œil contemple le plumage des perroquets et l'éclat des fleurs, s'amuse au balancement des lianes, s'éblouit enfin et se fatigue aux innombrables reflets de cette lumière qui ne se voile et ne se tempère jamais.

J.-J. AMPÈRE.

RAYMOND LULLE.

Ce qui arriva à Christophe Colomb, de se croire au Japon quand il n'était qu'à la Havane, est l'histoire de bon nombre d'hommes qui s'aventurent dans des entreprises gigantesques. Leur mérite, leur gloire est rarement d'atteindre le but précis qu'ils s'étaient proposé, mais seulement d'avoir fait en route une découverte importante à laquelle ils n'avaient nullement songé. Raymond Lulle en offre une preuve frappante. Pendant soixante ans, cet homme a étudié toutes les sciences; il a exposé continuellement sa vie pour détruire la religion de Mahomet et gagner la palme du martyre, et cependant il n'est connu de nos jours que comme un des plus grands chimistes du XIIIe siècle.

Personne n'ignore aujourd'hui que les recherches souvent extravagantes des hommes qui, depuis un temps immémorial, se sont appliqués à la science hermétique, à la transmutation des métaux, en un mot *à faire de l'or*, ont préparé effectivement les voies aux savans qui, plus tard, fondèrent la chimie, cette science destinée à servir de point de départ, de centre et de lien à toutes les autres. Mais on se fait en général une idée fausse de ces chimistes, de ces *artistes*, comme ils s'intitulaient au moyen-âge. Les savans eux-mêmes les connaissent à peine aujourd'hui, et quand Roger Bacon, Albert-le-Grand, Arnaud de Villeneuve ou Raymond Lulle figurent par hasard dans les traditions populaires ou dans les prédictions d'al-

manachs, ce n'est ordinairement que comme inventeurs de secrets, faiseurs de prodiges et sorciers célèbres. L'erreur dans laquelle presque tout le monde est à l'égard de ces savans résulte, d'une part, de ce que leurs ouvrages ne sont plus étudiés depuis deux siècles, et de l'autre, de ce qu'on les confond avec les alchimistes. Or, les alchimistes sont aux chimistes ce que les rhéteurs étaient aux philosophes, ce qu'un charlatan est à un médecin.

Raymond Lulle fut le dernier des grands chimistes du XIIIe siècle qui étudia la science avec bonne foi et désintéressement. A compter de 1330 à peu près, les dupes et les fripons commencèrent à se mêler de la transmutation des métaux, les uns dans l'espérance de produire de l'or, les autres pour faire accroire qu'ils possédaient le secret du grand œuvre, et bientôt l'alchimie devint à la mode dans toutes les classes de la société. Non-seulement les traités sur cette science se multiplièrent à l'infini, mais les poètes s'en emparèrent avec avidité (1). Cependant l'engouement général cessa peu à peu; les savans qui se respectaient ne voulurent plus s'occuper ostensiblement de la transmutation des métaux; l'art tomba entre des mains inhabiles ou impures, et la chimie, qu'Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle avaient lancée dans une si bonne voie, ne fit plus de progrès jusqu'au commencement du XVIIe siècle. Entre Raymond Lulle et Bernard Palissy, cette science resta à peu près stationnaire.

Laissant donc de côté les imposteurs et les fous *faiseurs d'or* dont la race n'est pas encore entièrement éteinte aujourd'hui, je vais tâcher de faire comprendre ce qu'était un chimiste au XIIe et XIIIe siècle, quelle était la grandeur et l'importance de la mission qu'il se croyait appelé à remplir, et à quel point les expériences savantes d'un *artiste* de ce temps, si incertaines et si confuses qu'elles fussent, étaient cependant dirigées dans des intentions pures, grandes et mêmes religieuses. L'homme de cette époque qui réunit au plus haut degré le double caractère de véritable savant et de chimiste religieux, est Raymond Lulle, que je vais essayer de faire connaître.

Raymond Lulle naquit à Palma, capitale de l'île Maïorque. Lorsqu'en 1231 le roi d'Aragon Jean ou Jayme Ier assembla les cortès et fit connaître à ses vassaux le dessein qu'il avait de chasser les Maures de l'île de Maïorque, un certain Raymond Lulle, père du chimiste, du *docteur illuminé* qui nous occupe, se présenta pour faire partie de cette expédition, pendant laquelle il se distingua en

(1) Voyez le *Roman de la Rose*.

effet par sa bravoure. Après la conquête et l'expulsion des Maures, Jean d'Aragon fit la vente des terres. Raymond Lulle en acheta une assez grande quantité et s'y établit. Revêtu d'emplois honorables et lucratifs, il ne tarda pas à se créer des revenus considérables, ce qui l'engagea à faire venir d'Espagne sa femme, dont la couche avait été jusque-là stérile, et dont il eut un fils en 1235.

L'éducation de cet enfant se ressentit de la position où se trouvaient son père et toute sa famille. Quoique spirituel et fort intelligent, il apprit peu de choses, et céda de bonne heure à toutes les fantaisies et aux désordres que pouvait se permettre impunément le fils d'un des conquérans de l'île, à qui des dépenses folles ne coûtaient rien. Cependant cette vie oisive et désordonnée inspira des inquiétudes à son père, qui lui fit contracter un mariage brillant dans l'espoir de l'amener à une conduite plus régulière. Le jeune Raymond, qui, en raison des services rendus à Jean d'Aragon par son père, avait été fait sénéchal de l'île et majordome du roi, épousa une noble et riche héritière, nommée Catherine Labots, dont il eut trois enfans, deux fils et une fille. Malheureusement les soins de la famille n'apportèrent aucun changement dans la conduite de Raymond Lulle, et il n'en passait pas moins son temps à donner des sérénades aux belles de la ville, à leur adresser des vers, et à dissiper une partie de sa fortune en bals, en fêtes et en banquets.

En vivant de la sorte, il avait atteint l'âge de trente ans, lorsqu'il conçut une passion plus effrénée que toutes celles qu'il avait ressenties jusqu'alors. L'objet de cet amour était une dame génoise, Ambrosia di Castello, d'une beauté merveilleuse, et qui était établie à Maïorque avec son mari qu'elle aimait tendrement. C'était alors l'usage parmi les poètes catalans de célébrer dans leurs vers une des beautés particulières que possédait ou qu'était censé posséder l'objet de leur culte. Dans un sonnet que Raymond Lulle adressa à Ambrosia, il fit l'éloge du sein de sa maîtresse, en lui peignant l'admiration excessive et la passion brûlante qu'elle lui inspirait. Le sonnet ne nous est pas parvenu, mais la lettre que la dame lui adressa en réponse a été conservée, et on la lira peut-être avec intérêt.

« Monsieur, lui écrit-elle, le sonnet que vous m'avez envoyé fait voir l'excellence de votre esprit, mais en même temps la faiblesse ou plutôt l'erreur de votre jugement. Comment ne peindriez-vous pas agréablement la beauté, vous qui, par vos vers, embellissez la laideur même? Mais comment pouvez-vous vous servir d'un génie aussi divin que le vôtre pour louer un peu d'argile détrempée avec du ver-

millon? Toute votre industrie devrait être employée à étouffer votre amour et non à le déclarer. Ce n'est pas que vous ne soyez digne de l'affection des plus grandes dames; mais vous vous en rendez indigne en servant la moindre de toutes. Et puis, faut-il qu'un esprit éclairé comme est le vôtre, et qui n'est fait que pour Dieu, se rende aveugle à ce point d'adorer une créature?

« Quittez donc, monsieur, une passion qui vous dégrade de votre noblesse, et n'exposez pas votre réputation pour quelque chose que vous ne sauriez acquérir. Que si vous continuez à vous abuser à plaisir, j'espère vous détromper bientôt en vous faisant voir que ce qui fait l'objet de votre ravissement doit l'être de votre aversion. *Mon sein vous a blessé le cœur,* dites-vous dans vos vers? eh bien! je guérirai votre cœur en vous découvrant mon sein. Cependant tenez pour assuré que je vous aime d'autant plus véritablement, que je fais semblant de ne pas avoir d'amour pour vous. »

Raymond Lulle, selon l'usage des amans, interpréta cette lettre énigmatique tout en faveur de sa passion, et devint plus follement épris que jamais d'Ambrosia. Il était toujours sur ses traces, et l'empressement qu'il mettait à la voir était tel, qu'un jour, en passant à cheval sur la grande place de Palma au moment où Ambrosia se rendait à la cathédrale pour entendre la messe, emporté par sa folle passion, il piqua son cheval et la suivit ainsi tout monté jusqu'au milieu de l'église.

Quoique cette extravagance eût excité la risée de toute la ville et qu'elle fît tenir mille propos, Raymond Lulle n'en devint que plus indiscret, au point que la dame, qui ne pensait guère à l'amour, comme on le saura bientôt, et qui redoutait les effets de la médisance, résolut de mettre fin à des assiduités dont le résultat ne pouvait être que funeste. Depuis la lettre qu'elle avait envoyée à Raymond Lulle, de nouvelles remontrances, des refus et des dédains même, tout avait été mis en usage par la belle Génoise pour décourager son persécuteur. Enfin, lasse de faire une résistance inutile, elle se décida, de concert avec son mari, à employer la seule ressource qui lui restait. Elle écrivit à Raymond Lulle pour lui donner rendez-vous chez elle. Arrivé chez Ambrosia, le jeune amant ne put se défendre d'une émotion très vive, causée non-seulement par la présence de la personne qu'il adorait, mais surtout par le calme, la gravité et un certain air de tristesse même qui régnaient sur son visage. Ce fut la dame qui rompit le silence, en lui demandant quelle pouvait être la cause de l'acharnement avec lequel il la poursuivait. A ces mots,

Raymond Lulle, plus insensé que jamais, répondit qu'il lui était impossible de ne pas rechercher la plus belle personne du monde. Une fois sur le chapitre de la beauté de son idole, il ne craignit même pas de vanter encore ceux de ses charmes dont il avait fait le sujet de ses vers. C'est alors que la malheureuse Ambrosia se décida à guérir enfin Raymond Lulle de son fol amour. « Vous me croyez la plus belle des femmes, lui dit-elle; vous vous trompez, monsieur. Tenez, ajouta-t-elle en découvrant son sein qu'un mal affreux avait presque entièrement dévoré, voilà ce que vous estimez tant, regardez ce que vous aimez avec tant de fureur. Considérez la pourriture de ce pauvre corps dont votre passion nourrit ses espérances et fait ses délices. Ah! monsieur, dit encore Ambrosia en ne pouvant plus retenir ses pleurs, changez, changez d'amour, et au lieu d'une créature imparfaite, tombée en dissolution, aimez, aimez Dieu, qui est complètement beau et incorruptible. » A peine ces terribles paroles furent-elles prononcées, qu'Ambrosia se dirigea vers l'intérieur de ses appartemens, laissant Raymond Lulle seul en proie à ses réflexions.

Rentré chez lui, Raymond resta long-temps immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre. On dit que, dans la nuit qui suivit cette journée, Jésus-Christ lui apparut pendant son sommeil, ce qui lui fit prendre la résolution de se convertir. En effet, il se sépara de sa femme et de ses enfans, et après avoir disposé d'une partie de ses biens pour l'entretien de sa famille, il en distribua le reste aux pauvres, et prit le parti de renoncer au monde. Ce grand évènement dans la vie de Raymond Lulle eut lieu en 1267, lorsqu'il avait atteint sa trente-deuxième année.

Près des maisons élégantes dans lesquelles il avait mené jusque-là sa vie dissipée, était la montagne de Randa, dont il avait conservé la propriété, et au sommet de laquelle il se proposait de se retirer; mais, avant de se livrer à la retraite et à la pénitence, il fit d'abord un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle en Galice. A son retour, et lorsqu'il se retira effectivement sur le mont Randa, vêtu de l'habit des frères mineurs, et abrité seulement par une cabane qu'il avait construite lui-même, toute la ville de Maïorque, sans en excepter les personnes de sa famille, jugea qu'il était devenu fou, et l'on ne fit bientôt plus guère attention à son nouveau genre de vie, auquel il se conforma rigoureusement pendant neuf ans.

Quoique dans cette retraite il eût de fréquentes visions et qu'une bonne partie de son temps fût consacrée à des devoirs religieux et à des actes de pénitence, cependant c'est du fond de cette cellule de

Randa que Raymond forma le projet de travailler activement à la conversion des infidèles, et surtout des sectateurs de Mahomet; c'est alors qu'il commença à se livrer aux études grammaticales et scientifiques qu'il regardait comme indispensables à l'accomplissement de son vaste et hardi projet. Il s'appliqua donc à la connaissance des langues anciennes; mais il poursuivit avec une ardeur toute particulière celle des Arabes, qu'il voulait savoir écrire et parler, de manière à pouvoir attaquer avec toute la puissance du raisonnement et de la parole les doctrines religieuses des musulmans. En lisant les livres des Arabes, les seuls où l'on puisât alors la plupart des connaissances scientifiques sur tous les sujets, Raymond Lulle se familiarisa avec leur idiome, et acquit une érudition immense qui prépara son esprit à s'occuper de toutes les matières, et le disposa à embrasser l'ensemble des connaissances que l'homme peut acquérir.

Après neuf ans de retraite et d'études, Raymond Lulle, sentant sa foi religieuse et ses connaissances scientifiques solidement affermies, crut qu'il était temps de se rendre agréable à Dieu et utile au monde en cherchant à mettre en pratique tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait conçu. Son idée dominante, comme celle de tous les hommes distingués de cette époque, était de convertir les infidèles, de réfuter et de détruire les principes de l'Alcoran, et de répandre la foi chrétienne en opposant les vérités théologiques, soutenues par la démonstration scientifique, aux erreurs des enfans de Mahomet.

Il est vraisemblable que, pendant les neuf années qu'il passa sur la montagne de Randa, il s'était déjà livré à la composition de plusieurs ouvrages importans, puisqu'après avoir fait un court séjour à Montpellier, il vint, à l'âge de trente-neuf ans, à Paris, où il publia différens traités de philosophie, de médecine, d'astronomie et d'autres sciences.

Il était donc entré dans la carrière qu'il désirait si ardemment de parcourir, et où il devait donner tant de preuves de persévérance et de courage. Avant même d'avoir touché à la terre d'Afrique, il se vit exposé à la vengeance d'un Maure. Pour se familiariser avec la langue arabe, Raymond Lulle, depuis sa sortie de Randa, avait pris à son service un Africain, qui ne connaissait que la langue de son pays. En servant son maître, cet homme ne tarda pas à s'apercevoir que toutes ses pensées, toutes ses études, ainsi que ses constans désirs, tendaient à détruire la loi de Mahomet par la prédication. Poussé par un zèle religieux non moins vif que celui qui animait son maître, l'Africain porta à Raymond Lulle un coup de poignard dans la poitrine.

Le coup glissa au lieu de pénétrer, et quoique couvert de sang, Raymond Lulle eut le courage et la force d'arracher l'arme des mains de son meurtrier; mais loin de le frapper à son tour, comme il eût pu le faire, il intercéda en sa faveur, lorsque quelques personnes voisines, attirées par le bruit, s'apprêtaient à lui donner la mort. La fin de cette anecdote est curieuse, en ce qu'elle donne une idée du courage et de l'opiniâtreté avec lesquels les mahométans, comme les chrétiens, restaient attachés à leur foi. Malgré les prières de Raymond Lulle, qui ne voulait pas que l'on punît l'Arabe, le meurtrier fut mis en prison, où il s'étrangla de dépit de n'avoir pu ôter la vie à un homme qui travaillait à la ruine de la religion de Mahomet.

La fondation d'écoles dans les monastères pour l'étude des langues orientales, et où l'on pût former des hommes destinés à aller prêcher l'Évangile dans tous les pays infidèles, fut un des projets que Raymond Lulle poursuivit avec le plus d'ardeur pendant sa vie apostolique. Ce fut dans l'espoir de faire adopter ses vues au pape qu'il se rendit à Rome en 1286; mais, comme il arrivait dans la capitale du monde chrétien, il fut obligé de renoncer momentanément à son projet. Le pape Honorius IV, homme pieux et lettré, sur lequel il avait fondé toutes ses espérances, venait de mourir, et tout faisait présager que l'interrègne serait long. Loin de se décourager et de perdre son temps à Rome en attendant la nomination d'un nouveau pontife, Raymond Lulle, sur une invitation qui lui est faite par le chancelier de l'Université de Paris, retourne dans cette ville et y professe dans un collége son *grand art, ars magna*, première forme qu'il donna à la méthode nouvelle qu'il venait d'inventer pour coordonner, affermir et faciliter les diverses opérations de l'intelligence, et fournir à tous les hommes le moyen de penser et de discourir sur tous les sujets donnés.

Le succès de ses leçons à Paris eut du retentissement dans toute l'Europe, et bientôt Raymond se rendit à Montpellier, où il savait que le roi d'Aragon et de Maïorque devait se trouver. Encouragé par la présence de son souverain, et impatient de faire connaître sa nouvelle méthode dans une ville qui était déjà l'un des foyers intellectuels les plus actifs de la France, Raymond professa publiquement son *art inventif*, qui n'est rien autre chose que le *grand art* sous une autre forme.

De Montpellier, il alla à Gênes, où, tout en répandant ses nouvelles doctrines, il acheva une traduction de son *art inventif* en langue arabe, afin de se tenir prêt à répandre sa méthode au milieu des infi-

dèles, après l'avoir établie en Europe, car déjà il méditait la pensée d'aller en Afrique. Cependant il ne voulut pas quitter l'Italie avant de tenter de nouvelles démarches afin d'obtenir l'établissement d'écoles pour les langues orientales. Il se dirigea vers Rome, où le pape Nicolas IV régnait alors; mais l'ardeur du zèle de Raymond Lulle ne lui laissait pas toujours dans l'esprit le calme et la lucidité nécessaires pour qu'il saisît le moment opportun de présenter ses requêtes. Lorsqu'il vint entretenir le pape et le sacré collége de ces écoles, c'était précisément en l'année 1291, au moment où l'on venait de recevoir la nouvelle de l'évacuation de la Palestine par les chrétiens, après la perte de la ville de Saint-Jean-d'Acre. En cette terrible circonstance, le pape et le sacré collége, préoccupés de former en Europe une nouvelle croisade contre les Sarrasins, prêtèrent une oreille peu attentive aux projets littéraires du savant, qui n'obtint aucune réponse et auquel on tourna même le dos comme à un fou.

Certain que personne, pas même les premiers dignitaires de l'église, n'était disposé à entrer dans ses vues et à l'aider dans l'exécution de ses projets, Raymond Lulle retourna à Gênes avec l'intention de s'embarquer pour l'Afrique, et bien décidé à tenter seul ce qu'il avait espéré vainement d'accomplir avec l'aide des autres. Plein de zèle, il fait prix avec le patron d'un navire, embarque ses livres et tout ce qui pouvait lui être nécessaire pendant son voyage; mais quand il fut sur le point de monter dans le vaisseau, tout à coup l'image des dangers qu'il allait courir frappa tellement son esprit, qu'il ne trouva plus la force de faire un pas, et qu'il fut forcé de renoncer à son projet. On lui rendit ses livres et ses effets, avec lesquels il rentra dans Gênes au milieu d'une haie de curieux malins qui riaient de sa faiblesse. Quant à lui, soit que ce fût l'effet des plaisanteries que lui attira sa pusillanimité, soit qu'il sentît vivement sa honte, il rougit en lui-même de sa lâcheté; l'impression que produisit sur lui cet étrange évènement le rendit dangereusement malade. Le soir de la Pentecôte 1291, on le transporta au couvent des pères prêcheurs, où il reçut les soins que son état réclamait. Dans les accès de son délire, il croyait revêtir tour à tour l'habit de saint Dominique et celui de saint François. Enfin le mal empira tellement, qu'après avoir fait toutes ses dévotions et reçu le saint-sacrement, il dicta ses dernières volontés.

Le reste de la vie de Raymond Lulle apprendra sans doute ce que l'on doit penser de cet acte de faiblesse passagère; mais je crois devoir faire observer qu'il n'est pas rare que les ames très fortes et suscep-

tibles de concevoir de grandes et puissantes entreprises éprouvent parfois, au moment de les exécuter, de l'indécision et même une sorte d'abattement. C'est comme une espèce de tribut qu'elles paient d'avance à la faiblesse humaine, pour être quittes envers elle une bonne fois et ne plus broncher par la suite à la vue du danger.

Raymond Lulle guérit, et à peine eut-il recouvré l'usage de ses forces, qu'il monta sur le premier vaisseau dont la direction s'accordait avec ses desseins et débarqua à Tunis avec tous les livres qu'il avait composés dans l'intention de combattre et de ruiner les doctrines de l'islamisme. Son premier soin dans cette ville fut de chercher les hommes les plus savans dans la loi de Mahomet pour discuter avec eux, les convaincre de la vérité de la religion chrétienne, et former par ce moyen un noyau de disciples qui pussent l'aider à répandre les vérités qu'il apportait. Les auteurs du temps affirment qu'il réussit d'abord merveilleusement dans cette entreprise. Ce qui est hors de doute, c'est qu'indépendamment de la liberté qu'on lui accorda de faire ses prédications, il trouva encore assez de loisir et de tranquillité pour composer à Tunis sa *Table générale des Sciences*. Mais ce calme ne dura pas très long-temps, et sa mission fut tout à coup interrompue par les accusations que l'on porta au roi de Tunis contre lui. Sitôt que ce souverain sut que Raymond Lulle n'avait entrepris rien moins que de détourner le peuple du culte de Mahomet, il fit jeter le prédicateur en prison, puis le condamna à mort. En cette circonstance, Raymond Lulle ne dut son salut qu'à l'estime extraordinaire qu'un prêtre arabe faisait de lui à cause de son grand savoir et de la générosité de son caractère. Par ses intercessions et à force de prières, ce prêtre obtint du roi de Tunis une commutation de peine en faveur du condamné. Raymond Lulle reçut l'ordre de quitter Tunis immédiatement, avec défense d'y reparaître jamais sous peine de la mort. Il sortit de la ville, environné d'une populace qui faillit rendre la clémence du souverain inutile, car les femmes et les enfans furent sur le point de le lapider en le chassant de Tunis.

On était alors en 1292, et Raymond Lulle, dans sa cinquante-septième année, avait atteint un âge où le corps et l'esprit de la plupart des hommes deviennent ordinairement paresseux et stériles. Cependant, grace à l'énergie de son ame, et, il faut bien le supposer, à la force de son tempérament, ce ne fut qu'à dater de cette époque qu'il entra réellement dans la double carrière de missionnaire et de savant qu'il parcourut toujours avec tant de courage, et souvent avec supériorité.

Gênes paraît avoir été pour lui le point central de ses opérations et de ses voyages. En quittant Tunis, il revint dans cette ville, d'où, après quelques mois de repos employés à perfectionner sa méthode, il partit pour Naples et y enseigna publiquement sa *nouvelle introduction aux sciences*, autre forme de son *grand art*.

Cette époque (1293) fut marquée par un évènement très important dans la vie scientifique de Raymond Lulle. A Naples, où il n'était venu que dans l'intention de répandre ses doctrines, il retrouva un homme fort célèbre, avec lequel il avait eu déjà des relations à Montpellier et à Paris, Arnaud de Villeneuve, le plus savant chimiste de ce temps. Il s'en fallait bien que Raymond Lulle fût précisément étranger à l'art de la transmutation des métaux : en lisant les auteurs arabes dans sa solitude de Randa, il avait nécessairement acquis des connaissances théoriques sur cette matière; mais il lui manquait la pratique, il n'était pas encore *artiste*, lorsqu'en se trouvant avec Arnaud de Villeneuve à Naples, il prit goût à cette science, se lia d'amitié avec le savant chimiste, reçut de lui des conseils, et même, à ce que l'on dit, le secret de la transmutation des métaux et l'art de *faire de l'or*. Quelles que soient l'importance et la réalité de ces prodigieuses confidences, le résultat des entretiens scientifiques d'Arnaud de Villeneuve avec Raymond Lulle à Naples fut que le missionnaire devint aussi habile chimiste que son maître.

On n'a sans doute pas oublié la distinction que j'ai établie en commençant entre les alchimistes et les chimistes. Raymond Lulle était de ces derniers, et sans m'engager ici dans une histoire de la science hermétique, je dois cependant, pour faire connaître le rang que notre missionnaire y occupe, indiquer les noms et les travaux des hommes les plus distingués qui l'ont précédé dans les études chimiques depuis le VIIIe siècle.

Cette science, déjà connue dans l'antiquité, fut transmise aux Européens par les Arabes. Le plus ancien chimiste de cette nation, parmi les véritables savans, est Geber, qui vivait vers l'an 730 de notre ère. Il reste de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus importans sont : 1° Somme de la perfection du grand œuvre, *Summa perfectionis magisterii;* 2° Livres de la recherche du grand œuvre, *Libri investigationis magisterii;* 3° enfin le Testament de Geber, philosophe et roi de l'Inde, *Testamentum Gebri philosophi et Indiæ regis*. Le premier ouvrage traite de l'essence, des espèces diverses, de la sublimation et calcination des minéraux, des préparations qu'on peut leur faire subir et de l'emploi de ces corps dans les opérations

chimiques. Le second donne une suite de recettes pour obtenir les sels de toutes les substances minérales qui en contiennent ou en produisent. Le troisième traite encore des sels, mais plus particulièrement de la calcination des métaux (1).

Rhazès, médecin, chirurgien et anatomiste, Arabe de nation, mort en 922 de notre ère, tient encore une place éminente parmi les chimistes de son pays et de son temps. Il passe pour être le premier qui ait fait mention de l'eau-de-vie, *arak*. Son livre intitulé : *Préparation du Sel ammoniac*, est cité par les savans comme une œuvre très remarquable, et dans le cours de ses traités sur la médecine, on peut acquérir la conviction que ce célèbre praticien avait fait de fréquentes applications de ses connaissances chimiques à la pharmacologie. La nature de ses études l'avait également conduit à s'occuper de la transmutation des métaux.

Vient ensuite, mais près de deux siècles plus tard, Albert-le-Grand, issu d'une très noble famille, et né à Lawingen, dans le duché de Neubourg, en Souabe, l'an 1193. Dès l'âge de vingt-deux ans, il était entré dans l'ordre des dominicains; sa piété et sa vertu le firent nommer évêque de Ratisbonne en 1260. Cet homme, dont les traditions populaires ont fait jusqu'à nos jours une espèce de thaumaturge et de sorcier, fut remarquable au contraire par la profondeur de sa science et le calme de sa raison. Conformément à la disposition de tous les esprits élevés de son temps, il s'appliqua aux études encyclopédiques, et ne négligea pas la transmutation des métaux. Cependant son principal ouvrage : *Des Minéraux et des Substances minérales* (*De Mineralibus et rebus metallicis*), forme un traité dans lequel le savant expose et discute les opinions des chimistes de l'antiquité et de l'école arabe avec une précision de critique et un calme scientifique qui ne justifient guère les légendes absurdes recueillies par ses biographes. Loin de se donner comme ayant des ressources surnaturelles et pour un inventeur de *secrets*, Albert-le-Grand, guidé par l'observation et esclave des expériences qu'il avait eu souvent l'occasion de faire dans son pays si riche en mines, fut au contraire un savant plein de discrétion et de prudence, un philosophe vraiment sage. Sa piété, d'ailleurs, comme celle qui anima Roger Bacon et Raymond Lulle, lui faisait voir dans l'étude des sciences physiques un moyen d'affermir les bases sur lesquelles devait reposer la théologie, et une

(1) Ces trois ouvrages se trouvent dans la *Bibliotheca chimica curiosa*, de Mauget, tom. Ier, pag. 519-564.

occasion d'augmenter et de perfectionner les armes intellectuelles destinées à combattre et à détruire les erreurs de Mahomet.

C'est donc sans étonnement que l'on doit voir le nom de saint Thomas d'Aquin adjoint à celui du chimiste Albert-le-Grand, dont il devint l'élève favori, lorsqu'il lui fut confié à Cologne par Jean-le-Teutonique, quatrième général de l'ordre des dominicains. Sous ce maître, Thomas apprit non-seulement la théologie, mais parcourut le cercle des sciences, et se garda bien d'omettre la chimie.

Roger Bacon, le moine anglais, contemporain d'Albert, de Thomas et de Raymond Lulle, suivit la même direction qu'eux, et au nombre de ses écrits, tous destinés à consolider la théologie et à combattre les doctrines mahométanes, se trouve un traité de chimie, *Speculum alchemiæ* (1).

Alain, natif de l'Isle, dans les Pays-Bas, moine de Clairvaux et évêque d'Auxerre en 1151, surnommé *le docteur universel*, à cause de la variété de ses connaissances, cultiva également la chimie et s'occupa de la transmutation des métaux dans des intentions pieuses.

Un seul homme en ce temps semble s'être écarté du principe exclusivement religieux qui servit de règle à tous les autres savans. Arnaud de Villeneuve, né en Provence, mérita plus d'une fois les censures de l'église, et risqua même d'être frappé de ses foudres, en répétant que « les œuvres de charité et de médecine sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel. » Sceptique, pour ne rien dire de plus, on dirait que dans son temps, où la foi religieuse était si ardente, Arnaud de Villeneuve n'eut que la religion de la science; mais il l'honora par la multiplicité et l'éclat de ses travaux en chimie (2). On lui attribue, sinon l'invention de l'art de distiller, indiqué par Dioscoride, du moins des expériences nouvelles pour faire connaître l'importance de la distillation et les résultats utiles qu'on en peut obtenir. On a cru qu'il avait trouvé *l'eau-de-vie;* cependant il n'en parle que comme d'une chose déjà connue, puisqu'en effet Rhazès en avait fait mention trois siècles avant; c'est avec plus de raison qu'il passe pour avoir découvert *l'essence de térébenthine*, qu'il désigne sous le nom d'*oleum mirabile*. Quoi qu'il en soit, ces diverses opérations, qui le

(1) Il se trouve dans la *Bibliothèque* de Mauget, tom. Ier, pag. 613.

(2) Les curieux pourront consulter ses principaux traités : *Thesaurus thesaurorum*, — *Novum lumen*, — *Perfectum magisterium*, — *Speculum Alchemiæ*, — *Questiones essentiales et accidentales*, — *Semita Semitæ*, — *Testamentum*, qui se trouvent dans le premier volume de la *Bibliothèque* de Mauget, pag. 662-704.

font regarder aujourd'hui comme l'un des fondateurs de la chimie, ne furent pas ce qui lui donna tant de célébrité de son temps. Arnaud de Villeneuve avait, ainsi que tous ses contemporains *artistes*, le secret de faire de l'or; on en tirait la conséquence qu'il pouvait guérir tous les maux, prolonger la jeunesse et même la vie. C'est là l'objet de ses livres, et ce qui les rendait si précieux. Malheureusement le style obscur et énigmatique, employé volontairement par les chimistes du XIIIe siècle, n'est plus intelligible pour personne, en sorte que leurs immenses travaux, dans lesquels il est difficile de croire qu'il ne se trouve rien de précieux, sont devenus inutiles à la science.

Arnaud de Villeneuve était occupé de ses combinaisons scientifiques à Naples au mois de juin 1293, lorsque Raymond Lulle arriva dans cette ville pour professer ses doctrines philosophiques et y expliquer son *grand art* et son *arbre des sciences*. Les relations que les deux savans avaient eues déjà en France, se renouvelèrent aussitôt et ne tardèrent même pas à se changer en une amitié fondée particulièrement, sans doute, sur leur goût commun pour la science, car, entre deux hommes dont les sentimens religieux étaient si contraires, on ne voit pas quel autre lien aurait pu les unir. Mais la science, prise en elle-même, était devenue, au XIIIe siècle, une chose sainte, par cela seul qu'on l'estimait indispensable pour perfectionner et affermir la théologie; aussi voit-on que, pendant toute l'époque de la renaissance, les païens de l'antiquité, les Arabes musulmans et les incrédules, tels qu'Arnaud de Villeneuve, devenaient des autorités infaillibles, du moment que l'on croyait être certain de tirer d'eux quelques connaissances positives.

Le peu de détails que l'on ait sur les relations scientifiques qui s'établirent entre ces deux hommes, se trouvent épars dans les écrits de Raymond Lulle. Il dit, par exemple, dans celui de ses livres intitulé : *mon Codicille :* « Je crus témérairement qu'il me serait possible de pénétrer cette science (la chimie), sans le secours de personne, jusqu'au jour où Arnaud de Villeneuve, mon maître, me la fit connaître en me prodiguant tous les trésors de son esprit. » Dans le livre des *Expériences*, on trouve encore ce passage : « Je n'ai pu fixer ces huiles, jusqu'à ce que mon ami Villeneuve m'eût enseigné à faire cette expérience. » Mais le document de ce genre le plus curieux est la treizième expérience du livre intitulé : *Experimenta*. On lit en tête du chapitre : *Expérience treizième d'Arnaud de Villeneuve, qu'il me fit connaître à Naples*, et le chapitre contient toutes les opérations

chimiques au moyen desquelles on obtient d'abord *la pierre philosophale*, puis *de l'or* (1).

Cependant, tout en se livrant à de nouvelles études scientifiques auxquelles il n'attachait qu'une importance secondaire, bien que ce soient ses meilleurs titres contre l'oubli, il ne laissait pas de poursuivre toujours avec la même ardeur ses projets favoris, la publication de sa méthode philosophique et l'établissement des écoles pour les langues de l'Orient. Pendant son séjour à Naples, et tout en apprenant la transmutation des métaux, il répandit, autant qu'il lui fut possible, son *Grand Art*, qu'il retoucha et refit de mille manières, jusqu'à ce qu'il l'eût réduit à un abrégé plus facile à saisir, sous le titre d'*Art bref*. En outre, il sollicita continuellement les princes et les ecclésiastiques de Naples pour qu'ils fondassent des écoles.

Cependant il tardait à Raymond Lulle de s'adresser à des hommes qu'il croyait trouver plus favorables à ses idées, et ce fut dans cet espoir qu'il se rendit de Naples à Rome, en décembre 1294, pour décider le pape Célestin V, puis son successeur, Boniface VIII, à créer des missionnaires. Le zèle de Raymond Lulle pour la propagation du christianisme est sans doute une qualité singulièrement remarquable en lui; mais peut-être est-on en droit de lui reprocher d'avoir manqué de prudence et surtout de tact dans les démarches qu'il aventurait pour servir la cause de la religion. Inattentif à tous les évènemens, ne prenant de conseil ni d'appui de personne, et n'admettant dans son esprit d'autre idée que celle qui y était clouée, il allait à l'étourdie comme s'il n'eût jamais dû rencontrer d'obstacles. Déjà il avait échoué, en 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, lorsqu'il vint lui parler de l'établissement des écoles. Il ne fut pas plus heureux cette fois, en 1294, auprès de Célestin V, que sa piété peu éclairée rendit si inhabile aux affaires, qu'il fut forcé d'abdiquer après cinq mois de règne. Ce qui démontre encore mieux que Raymond Lulle n'avait aucune connaissance des hommes et des choses, c'est qu'il renouvela sa requête auprès du successeur de Célestin V, Boniface VIII, *le Prince des nouveaux Pharisiens*, comme le désigne Dante, pontife qui mettait trop d'importance à établir sa puissance temporelle en Italie pour s'occuper sérieusement d'un traité de rhétorique inventé pour réfuter l'Alcoran.

On imagine avec quel dédain Raymond Lulle fut reçu. Étant donc certain qu'il n'obtiendrait rien à Rome, il se rendit à Milan, ville

(1) Voyez *Bibliotheca chimica* de Mauget, tom. Ier, pag. 332 et suiv.

alors plus tranquille pour un philosophe, et se livra tout entier à la chimie, comme il nous l'apprend dans son livre : *De Mercuriis*. Ces repos scientifiques n'étaient, pour Raymond Lulle, qu'un moyen de rassembler ses forces, afin de se livrer avec une nouvelle ardeur à son infatigable activité de corps et d'esprit. De Milan, il alla bientôt à Montpellier, où il professa ses doctrines philosophiques. Jusqu'à cette époque, il n'avait eu d'autres liens avec les sociétés religieuses que la vivacité de sa foi et l'ardeur de son zèle pour la propagation de la religion catholique. Pendant ce séjour à Montpellier (1297), il reçut, à l'âge de soixante-deux ans, du général des franciscains, Raymond Gauffredy, des lettres d'association comme bienfaiteur de l'ordre, intimant à tous les supérieurs soumis à sa juridiction de permettre au docteur illuminé d'enseigner dans leurs maisons selon sa méthode. Cette faveur donna une grande autorité à ses doctrines et contribua puissamment à les répandre.

Mais il faut rendre cette justice à Raymond Lulle, qu'il ne s'endormait jamais sur sa gloire, et qu'à peine voyait-il ses espérances se réaliser sur un point, qu'il reportait aussitôt toute son activité sur un autre. Les refus qu'il avait essuyés à la cour de Rome se représentèrent à son esprit, et lui firent reprendre avec d'autant plus de vigueur son projet d'établir des écoles. Ce n'était plus au pape qu'il voulait s'adresser cette fois, et sans balancer un seul instant à l'idée des voyages qu'il projetait, de Gênes où il était retourné, il alla successivement en France, en Sicile, à Maïorque, et enfin jusqu'à l'île de Chypre, pour exhorter les souverains de ces pays à établir dans les monastères de leurs états des écoles pour les langues orientales. Partout encore il n'éprouva qu'indifférence et refus.

Il était à Chypre vers 1300, désabusé de toutes les espérances qu'il avait fondées sur les autres, et ne comptant plus absolument que sur lui-même. Pour que son voyage ne devînt pas entièrement stérile, il passa en Arménie, parcourut cette contrée, redescendit vers la Palestine, professant partout ses doctrines, exhortant les chrétiens à combattre les Turcs, prêchant le christianisme aux mahométans, et s'efforçant de ramener à l'unité catholique les jacobites, les nestoriens et tous les hérétiques qu'il rencontrait sur son passage.

Après cette longue et pénible course, il revint à Gênes, point central d'où il semblait préparer les entreprises nouvelles qu'il méditait, puis à Montpellier. Il composa, dans ces deux dernières villes, un grand nombre d'ouvrages sur diverses matières, et entre autres *Brevis*

practica artis generalis, modification nouvelle de sa méthode de penser et de raisonner. Dans les années suivantes jusqu'à 1304, il faut le suivre encore à Paris, où il dispute victorieusement avec Jean Scot, dit *le docteur subtil*, puis à Lyon et à Montpellier, lieux où, tout en professant publiquement ses doctrines, il refondit de nouveau presque en entier son *art général*.

Cependant le saint siége allait être transporté de Rome à Avignon. Un pape français, Bertrand de Goth, Clément V, élevé à cette dignité par l'influence de Philippe-le-Bel, gouvernait l'église et se trouvait à Lyon lorsque notre aventureux philosophe s'y rendit. Raymond Lulle, dont les espérances se ranimaient toujours à la nomination d'un nouveau pape, s'empressa d'aller saluer Clément V, à qui il soumit de nouveau, mais inutilement encore cette fois, son projet d'écoles pour les langues orientales. Le malheur voulut qu'il entretînt le pontife de cette affaire au moment où le successeur de saint Pierre, qui venait d'acheter sa dignité du roi de France par toute sorte de promesses, n'avait dans l'esprit qu'une seule préoccupation, celle de les éluder.

Ce nouvel échec ne ralentit pas plus le zèle de Raymond que ceux qu'il avait déjà essuyés en tant d'occasions. A l'instant même il s'engage dans une entreprise plus vaste, plus dangereuse, que toutes celles qu'il eût encore tentées. Après avoir pris civilement congé de Clément V, il quitte Lyon, va à Maïorque, met ordre à ses affaires et à celles de sa famille, et passe en Afrique dans l'intention de donner un témoignage éclatant de son zèle, en essayant seul, et selon ses forces, la conversion des musulmans. En effet, il se rendit à Bougie, où l'on assure qu'après avoir souffert tous les genres d'opprobres de la part du peuple, il parvint cependant, à force de courage et de patience, à convertir dans cette ville soixante-dix philosophes attachés aux doctrines d'Averroës. Après ce succès, ajoutent les auteurs de sa vie, il se dirigea vers Alger, où il convertit encore plusieurs infidèles à la foi catholique. Mais ces succès ne tardèrent pas à le rendre suspect, et les imans le firent jeter en prison. Dans son cachot même, il donna des preuves de son opiniâtreté courageuse; il chercha à parler et à instruire ceux à la garde de qui il était confié, et son éloquence inspira encore assez d'ombrage pour qu'on lui mît un âillon afin de lui ôter l'usage de la parole, et qu'on le privât de nourriture pendant plusieurs jours pour diminuer l'activité de son esprit et de son courage. Toutefois, ces traitemens cruels ne produisant pas sur

Raymond Lulle l'effet qu'en attendaient les musulmans, on le promena ignominieusement par toute la ville en l'accablant de coups, et on le bannit sous peine de la vie.

Raymond Lulle était, comme on sait, sous le poids d'une première condamnation de cette espèce à Tunis, ce qui ne l'empêcha pas d'y rentrer. A son premier voyage dans cette ville, il avait cinquante-trois ans; cette fois, il en avait soixante-onze. On peut donc supposer que l'altération de ses traits l'aida à se soustraire à la vengeance des habitans. En tout cas, il ne fit que passer par cette ville pour aller s'établir à Bougie. Là, il prêcha publiquement l'Évangile, et employa toutes les ressources que lui offraient sa méthode et son éloquence pour combattre les croyances des mahométans. On rapporte que, parmi les docteurs musulmans avec lesquels il eut des conférences sur la religion, il se trouva un philosophe arabe nommé Homère, qui, se sentant confondu par la force des raisonnemens de Raymond Lulle, prit la résolution de faire jeter ce dangereux catéchiseur dans un cachot. On ajoute que Raymond Lulle y serait infailliblement mort sans l'assistance de marchands génois qui intercédèrent en sa faveur, et le firent placer dans une prison moins affreuse et moins malsaine, où il demeura encore plus de six mois.

Soumis dans ce lieu à un régime et à une solitude moins austères, il reçut la visite des savans du pays, attirés par son inépuisable faconde que favorisait la facilité avec laquelle il s'exprimait en arabe. Tous les docteurs de la loi de Mahomet, disposés envers lui comme il l'était à leur égard, c'est-à-dire à lui prouver la vérité de leur religion et à la lui faire confesser, ne négligèrent aucun des moyens qui pouvaient leur faire obtenir cette importante victoire sur le vieillard chrétien. Raisonnemens, prières, menaces, espérances flatteuses, tout fut mis en usage pour convaincre, intimider ou séduire Raymond Lulle; mais le docteur illuminé resta ferme et inébranlable dans sa foi.

Il paraîtrait que les docteurs musulmans n'étaient pas plus ennemis de la controverse et de la dialectique que les théologiens d'Europe, car, les raisons en faveur des deux croyances s'étant multipliées au point que l'ordre scholastique ne pouvait plus régner dans les discussions, les disciples de Mahomet et le docteur chrétien convinrent entre eux que chaque partie développerait méthodiquement ses argumens par écrit. Alors l'infatigable Raymond Lulle, à qui un volume de théologie ne coûtait pas plus qu'un voyage d'Europe en Afrique, se mit à composer un livre. Son ouvrage était presque entièrement terminé, lorsque le souverain du pays, craignant les effets d'une

discussion de ce genre, engagée avec un homme d'un esprit si délié et si tenace, lui fit ouvrir les portes de sa prison et le chassa de Bougie comme un perturbateur du repos public.

Ce ne fut pas sans de vifs regrets qu'il quitta ce pays au moment où il se flattait de commencer cette guerre intellectuelle qu'il désirait depuis si long-temps faire aux Sarrasins. Forcé d'abandonner son entreprise, il s'embarqua avec tous ses livres sur un vaisseau génois. On dirait que, pour lui faire mériter le titre de saint martyr qui lui est encore accordé en Espagne et surtout à Maïorque, sa patrie, Dieu se soit plu à multiplier sur sa route les épreuves les plus terribles. Le vaisseau qu'il montait n'était plus qu'à dix ou douze milles du port de Pise, lorsqu'il fut assailli par une tempête et fit naufrage. Presque tout l'équipage périt à l'exception de quelques matelots et de Raymond, qui se sauva à l'aide d'une table sur laquelle il trouva encore moyen de placer ses livres.

A Pise, il fut accueilli et soigné par les religieux du couvent de Saint-Dominique. Mais à peine avait-il pris le temps de faire sécher son habit, qu'il se mit à parcourir la ville, enseignant le peuple et exhortant les personnes considérables de la république à unir leurs efforts et leurs dons pour tenter par tous les moyens imaginables de convertir les infidèles et de reconquérir la Terre-Sainte. Il s'adressa en particulier aux familles nobles du pays pour les engager à instituer une milice chrétienne, à créer des chevaliers qui se dévouassent à délivrer les saints lieux de la domination du Turc. La prédication de cette croisade produisit un assez grand effet. Les Pisans rédigèrent une espèce de pétition à ce sujet, adressée au pape, et chargèrent Raymond Lulle de la lui présenter. En se dirigeant vers Avignon, il passa par Gênes avec l'intention de s'y embarquer pour la France. Dans cette dernière ville, ses exhortations ne produisirent pas moins d'effet qu'à Pise, et en réveillant l'horreur des Génois pour les musulmans, il la fit partager aux dames de la ville, qui s'engagèrent à vendre leurs bijoux et à en offrir le prix pour contribuer à une nouvelle croisade dans la Terre-Sainte.

Le zèle et la fermeté que Raymond Lulle persistait à mettre dans l'exécution de ses idées sont certainement de belles et nobles qualités chez lui. Cependant, on ne peut s'empêcher de le reconnaître, les déterminations et les moyens qu'il choisissait pour faire réussir ses projets manquaient presque toujours de réflexion et d'opportunité. Il est évident que cet homme, étranger à toute congrégation religieuse ou civile, qui ne vivait que sur les idées de son propre

fonds, et ne s'occupait en dernière analyse que de combinaisons scientifiques, n'était nullement instruit des grands évènemens politiques de son temps. Tout fait croire qu'il ignorait que, depuis la fâcheuse croisade qui se termina par la mort de saint Louis, en 1270, l'Europe était bien moins préoccupée de reconquérir le saint-sépulcre que de se garantir de l'invasion si menaçante des Tartares, dont Raymond Lulle ne dit pas même un mot dans le cours de ses ouvrages. Duplan Carpin et Roger Bacon, avec ce courage calme et prévoyant qui distingue les hommes vraiment forts, voyaient un peu plus loin et beaucoup plus juste que le docteur illuminé de Maïorque.

Tout émerveillé de l'enthousiasme qu'il avait excité dans deux petites villes d'Italie, il arrive triomphant à Avignon et s'empresse d'offrir au pape les témoignages du zèle religieux qu'il avait recueillis à Pise et à Gênes; mais Clément V et le sacré collége, qui envisageaient ces affaires d'un point de vue bien autrement élevé, ne purent s'empêcher de rire à la réception des offres que Raymond était chargé de faire, et on l'éconduisit comme un fou, sans daigner lui répondre.

Les auteurs espagnols, qui tiennent à ce que Raymond Lulle soit considéré avant tout comme un saint martyr, s'élèvent tous contre l'irrévérence avec laquelle Clément V et ses cardinaux le reçurent en cette circonstance. Ces écrivains ignoraient vraisemblablement, ainsi que Raymond Lulle, qu'en ce moment (1305 ou 1306) le système d'attaque contre les Sarrasins était complètement changé, et que, depuis les négociations entamées par saint Louis avec les princes tartares, ceux-ci, qui avaient débuté par des menaces contre les nations de l'Europe, s'étaient peu à peu accoutumés à l'idée de se joindre à elles pour faire la guerre aux musulmans de la Palestine. Si Clément V se disposait en effet à prêcher une grande croisade qui devait mettre la terre sainte au pouvoir des Francs, c'est que le pape avait vu à Poitiers des envoyés mongols qui lui avaient appris qu'une paix générale venait d'être conclue entre tous les princes de la Tartarie, ce qui permettait au roi de Perse de mettre à la disposition de Philippe-le-Bel, pour une expédition en Syrie, plus de cent mille cavaliers tartares, à la tête desquels le prince marcherait en personne (1). Cette circonstance explique le dédain avec lequel on accueillit les offres de Raymond Lulle.

Le pieux et simple savant ne supporta pas cette injure avec autant de courage que les avanies du Turc et les dangers du naufrage.

(1) Voyez *Mélanges asiatiques*, par Abel Rémusat, tom. Ier, pag. 404.

Blessé, il se dirigea vers Paris, où, après avoir combattu avec le plus grand succès ceux d'entre les philosophes qui défendaient les doctrines d'Averroës, il eut la satisfaction de voir l'Université de cette ville approuver son *Art*, celui de ses ouvrages qui résumait les études de toute sa vie, et qu'il regardait comme le plus propre à faire triompher la vérité (1). Ce succès, grace auquel il vit sa doctrine se répandre par toute l'Europe, lui fit oublier sa triste aventure à la cour papale. N'étant sujet d'ailleurs ni au découragement ni à la rancune, lorsqu'en 1311 Clément V tint le concile de Vienne en Dauphiné, où l'on prononça l'abolition de l'ordre des templiers, Raymond Lulle s'y rendit et y demanda trois choses :

1° Ce qu'il avait proposé tant de fois déjà : l'établissement dans toute la chrétienté de monastères où des hommes pieux et savans pussent apprendre les langues orientales et se préparer à toute espèce de souffrances et de dangers pour la cause de Jésus-Christ;

2° De réduire tous les ordres religieux militaires existans à un seul, afin d'éviter les querelles de préséance qui s'élevaient journellement entre ces ordres, et, par cette mesure, de les rendre plus utiles à la cause de Dieu;

3° Enfin, de supprimer dans les écoles, par un ordre du pontife, les œuvres d'Averroës, en en défendant la lecture à tous les chrétiens (2).

La demande que fit Raymond au sujet des ordres religieux militaires ne paraît avoir aucun rapport avec l'acte de sévérité que l'on exerça contre les templiers à ce concile, et l'on ne donna pas au docteur illuminé la satisfaction qu'il espérait à l'occasion des œuvres d'Averroës; mais de ses trois requêtes il y en eut une d'accueillie. Clément V, quoique éloigné de Rome, y fonda cependant, vers cette époque, des chaires pour les langues grecque, hébraïque, arabe et syriaque; il paraît même que Philippe-le-Bel, entraîné par cet exemple, fit quelques tentatives pour former des écoles semblables à Paris. Le roi de Maïorque en établit à Palma, en sorte que l'un des projets

(1) L'acte qui constate cette approbation, daté de 1309, se trouve imprimé au nombre des pièces justificatives annexées à l'*Apologie de la vie et des œuvres du bienheureux Raymond Lulle*, par A. Perroquet, prêtre; Vendôme, 1667.

(2) Averroës avait adopté et commenté les opinions d'Aristote. Quoique sa religion extérieure fût l'islamisme, ce philosophe professait une égale indifférence pour tous les cultes. C'est cette indifférence que Raymond Lulle jugeait si pernicieuse à la jeunesse des écoles. Cependant ce ne fut que beaucoup plus tard, sous le pontificat de Léon X, que la censure contre les ouvrages d'Averroës fut prononcée.

favoris de Raymond Lulle fut au moins réalisé en partie de son vivant. Il atteignait alors à sa soixante-dix-septième année.

Il me reste encore à raconter plus d'une aventure de la vie presque fabuleuse de Raymond; mais, avant d'en achever le récit, je m'arrêterai au point où nous nous trouvons de son histoire, pour jeter un coup d'œil sur les travaux intellectuels et sur les écrits que cet homme extraordinaire a laissés.

Quoique depuis sa retraite dans la cellule de Randa, pendant ses voyages, dans les villes où il s'arrêtait, à bord des vaisseaux, en plein air, et jusqu'en prison, il travaillât toujours à la composition de ses livres, le nombre en paraît merveilleux, lorsque l'on réfléchit à l'infatigable activité de corps qu'a employée ce pieux savant à croiser les mers et parcourir le monde dans tous les sens pendant cinquante ans de sa vie. Pour donner rapidement l'idée la plus juste de l'ordre, de l'esprit et du but de ses travaux, je présenterai par groupes, disposés systématiquement, les divers traités qu'il a composés pendant le long cours de sa vie. En voici la liste :

TITRES DES MATIÈRES.	NOMBRE DES TRAITÉS.
Sur l'Art démonstratif de la Vérité. . .	60
Grammaire et Rhétorique.	7
Logique.	22
Sur l'Entendement.	7
Sur la Mémoire.	4
Sur la Volonté.	8
De la Morale et de la Politique. . . .	12
Sur le Droit.	8
Philosophie et Physique.	32
Métaphysique.	26
Mathématique.	19
Médecine, anatomie.	20
Chimie.	49
Théologie.	212
Total des traités. . .	486 (1)

L'ordre de ce tableau synoptique, tout en suffisant pour faire ressortir la marche et l'enchaînement des idées de Raymond Lulle, caractérise encore l'esprit encyclopédique qui anima et régla les travaux intellectuels des hommes distingués du XIIIe siècle. Aucune des sciences physique, métaphysique et mathématique, n'était cultivée

(1) La table générale et détaillée des livres composés par Raymond Lulle, donnée par Alfonso de Proaza, en 1515, est reproduite à la page 364 de l'ouvrage déjà cité de A. Perroquet.

isolément et pour elle-même. L'une était la conséquence de l'autre, et c'était au moyen des degrés plus ou moins bien établis qu'elles offraient, que l'intelligence s'élevait successivement jusqu'à la théologie. Cette idée de la vérité absolue, on la voit également poursuivie avec la même constance et la même opiniâtreté pieuse dans les poèmes de Dante, dans les écrits de Roger Bacon, dans les nombreux traités de Raymond Lulle.

Néanmoins les ouvrages qui donnèrent une célébrité si grande au docteur illuminé, non-seulement vers la fin de sa vie, mais durant quatre siècles après sa mort, et firent naître une foule d'adeptes connus sous le nom de *lullistes*, ce sont particulièrement les livres destinés à enseigner les moyens de séparer le faux du vrai, de trouver la vérité, de donner des définitions précises, d'établir, d'enchaîner, de présenter clairement des raisonnemens justes, et de ne point se tromper sur la nature des choses divines, intellectuelles et physiques. Cette science du raisonnement, cet ART, car c'est ainsi qu'il le désignait, fut l'objet constant des recherches de toute sa vie, et les soixante traités différens qu'il a écrits *sur l'art démonstratif de la vérité*, ne sont, ainsi que l'on peut s'en convaincre en les comparant, que des variantes du même ouvrage. Entre le GRAND ART et l'ART BREF, dans lesquels sa méthode pour développer l'intelligence et diriger le raisonnement est comprise, il a fait une foule de livres qui s'y rapportent et ne sont que le développement de quelques questions particulières (1). Mais, en résumé, l'*Art bref* est, de tous les ouvrages de cette espèce, celui où Raymond Lulle a déposé, sinon avec clarté, du moins de la manière la plus succincte, sa méthode de développer l'entendement humain. C'est ce livre qui lui fit donner le titre de *docteur illuminé*, et dont l'Université de Paris reconnut l'excellence et recommanda l'usage en 1309; c'est cet ouvrage enfin qui fit si fortement sentir son influence pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles en Europe, et en faveur duquel des hommes d'un grand mérite écrivaient encore des livres apologétiques, des notes, des commentaires, en Italie, en Allemagne et en France, vers 1668 (2).

(1) Voici les titres de quelques-uns de ces traités : *l'Art de la science générale. — Nouvelle méthode de démontrer. — L'Art inventif. — Livre de la démonstration. — Livre de la montée et de la descente de l'entendement. — L'Arbre des sciences*, etc.

(2) L'édition portant le titre : *Raymondi Lulli opera*, etc., Argentorati, 1617, est accompagnée de notes et commentaires de Jordano Bruno, de Henry Cornelius Agrippa et de Valerio de Valeriis. L'*Apologie de la vie et des œuvres de R. Lulle*, par Perroquet, porte la date de 1668.

Ayant l'intention de donner une idée de la méthode inventée par Raymond Lulle, j'ai pris d'abord la précaution de ne pas laisser ignorer l'admiration qu'elle a excitée en Europe depuis le temps de saint Louis jusqu'au siècle de Descartes et de Pascal, afin que, si l'on s'étonnait de la puérilité de cette méthode, l'immense célébrité dont elle a joui pendant si long-temps me servît au moins d'excuse. Abordons la difficulté sans préambule, et prenons d'abord connaissance du tableau au moyen duquel Raymond Lulle compose ses recettes pour solliciter notre invention et faire manœuvrer les ressorts de notre intelligence :

LES NEUF SUJETS.	LES NEUF PRINCIPES ABSOLUS.	LES NEUF PRINCIPES RELATIFS.	LES NEUF QUESTIONS.
Dieu.	Bonté.	Différence.	Si?
Ange.	Grandeur.	Concordance.	Qu'est-ce?
Ciel.	Durée.	Contrariété.	De quoi?
Homme.	Puissance.	Principe.	Pourquoi?
Imaginatif.	Sagesse.	Milieu.	Combien grand?
Sensitif.	Volonté.	Fin.	Quel?
Végétatif.	Vertu.	Majorité.	Quand?
Élémentatif.	Vérité.	Égalité.	Où?
Instrumentatif.	Gloire.	Minorité.	Comment et avec quoi?

La combinaison, l'ordre et l'usage de ce tableau rappellent ceux de la table de multiplication attribuée à Pythagore. Ce que le philosophe de l'antiquité fit pour régler mathématiquement la supputation des nombres, Raymond Lulle l'a tenté dans le but de fixer la marche du raisonnement et la combinaison logique des idées que l'homme perçoit ou imagine; mais le tableau ci-joint n'est, à proprement parler, qu'une indication mnémonique, revêtue d'une apparence scientifique, au moyen de laquelle les connaissances natu-

relles et acquises que l'on possède sont censées recevoir un ordre qui mène directement à la recherche et à l'invention de la vérité.

La première colonne renferme les *neuf sujets* auxquels se rapporte tout ce qui existe, soit divin, humain, imaginaire, animal, végétal, élémentaire ou artificiel, tout ce dont on se propose de connaître la nature, l'objet et la fin. La seconde et la troisième colonnes servent à éveiller l'attention sur les qualités et les attributs que possèdent ou dont sont privés les sujets. Enfin dans la quatrième sont inscrites les neuf formules possibles de questions. Avec le secours de ces formules, relatives à l'existence, à l'effet, à la cause, à la qualité, etc., tout ce que l'entendement humain comprend est mis en mouvement dans toutes les directions.

Mais revenons au récit de la vie de Raymond Lulle. Raymond avait obtenu, en 1311, deux succès importans. D'abord le pape Clément V, Philippe-le-Bel et Jayme II avaient établi des écoles pour les langues orientales; puis l'Université de Paris, par un acte authentique, adoptait et recommandait l'usage de sa méthode et de ses doctrines. Aussi l'espoir de ruiner les doctrines de Mahomet et d'y substituer celles du christianisme était-il devenu plus vif que jamais dans son cœur.

A partir de cette époque, son existence, déjà si aventureuse, va le devenir encore davantage. Le théologien, le philosophe va nous apparaître pendant dix-huit mois (mars 1312 — octobre 1313), comme un adepte de la science hermétique, exclusivement occupé de chimie et de métallurgie.

L'Université de Paris, arbitre suprême alors par toute l'Europe en matière de science, avait accru singulièrement la célébrité du docteur illuminé, en approuvant ses doctrines. Tous les souverains désiraient le voir et l'entretenir. Comme il était encore à Vienne, où se tenait le concile, il reçut des lettres d'Édouard II ou V (1), roi d'Angleterre, et de Robert Bruce, roi d'Écosse, par lesquelles chacun de ces souverains l'invitait à se rendre près de lui. Raymond Lulle, dont l'idée fixe était la conquête de la Terre-Sainte et la ruine de la loi de Mahomet, se persuada, en recevant les lettres flatteuses de ces deux princes, qu'ils voulaient se servir de lui pour combiner et entreprendre quelque nouveau projet contre les infidèles de la Palestine. Malgré ses soixante-dix-sept ans, il passa donc en Angleterre et se mit à la discrétion d'Édouard.

(1) Voyez, dans *l'Art de vérifier les dates*, la double manière de compter les Édouard d'Angleterre.

La réalité de ce voyage a été contestée par les auteurs espagnols, qui, en écrivant la vie de Raymond, bienheureux martyr, se sont efforcés de faire croire qu'il ne s'est jamais occupé de chimie; on ne peut cependant à ce sujet concevoir aucun doute (1). Outre les lettres du savant sur les opérations du grand œuvre, adressées au roi Édouard en 1312 (2), il y a un passage d'un de ses livres intitulé : *Compendium transmutationis animæ*, où, en parlant de certaines coquilles qu'il eut l'occasion d'observer, il dit : *Vidimus ista omnia dum ad Angliam transiimus propter intercessionem domini regis Edoardi illustrissimi.* — J'ai vu ces choses lorsque je passais en Angleterre, d'après la prière que m'en avait faite le très illustre roi Edouard.

Si le fait du voyage est avéré, il faut convenir que le peu que l'on sait sur son séjour à Londres est enveloppé d'un assez grand mystère. D'après le témoignage de quelques écrivains anglais, il paraîtrait que Raymond Lulle fut employé à faire de l'or et à surveiller la fabrication de la monnaie en Angleterre. On dit que, toujours préoccupé de l'idée de reconquérir la Terre-Sainte, Raymond se fit illusion sur les véritables motifs qui donnaient à Édouard le désir de posséder de grandes richesses. Il s'imagina que ce prince ne voulait en faire usage que pour la cause sainte, tandis qu'au contraire Édouard, gouverné par des favoris, et passant ses jours dans l'oisiveté et les délices, ne prétendait user de la science du chimiste que pour faire face à ses profusions. Dans ce conflit de passions si contraires, le zèle du missionnaire et la cupidité du roi, il est difficile de déterminer lequel des deux a été le plus dupe; mais ce que l'histoire rapporte, et ce que Raymond affirme dans son *Dernier Testament*, c'est le succès d'une expérience qui tendait à convertir en une seule fois en or cinquante mille pesant de mercure, de plomb et d'étain : *Converti in unâ vice, in aurum, ad L millia pondo argenti vivi plumbi et stanni.*

Édouard, beaucoup plus curieux de voir le résultat des opérations du chimiste que préoccupé de l'emploi sacré que le missionnaire prétendait que l'on en fît, reçut Raymond Lulle en le comblant de caresses et d'honneurs. Jean Cremer, abbé de Westminster, contemporain de Lulle, et qui, comme lui, s'adonnait à l'étude de la chimie, a laissé dans son *Testament* des détails sur cette réception (3). « J'in-

(1) *Vida y hechos del admirable dotor y martyr Ramon Lull de Mallorca*, por el dotor Juan Seguy, canonigo de Mallorca; en Mallorca, año 1606.

(2) Voyez tome Ier, page 863, de la *Bibliothèque chimique* de Mauget.

(3) Cet ouvrage, *Cremeri abbatis Westmonasteriensis testamentum*, se trouve

troduisis, dit-il, cet homme unique en présence du roi Édouard, qui le reçut d'une manière aussi honorable que polie. Après être convenus ensemble de ce qui devait être fait, Raymond Lulle se montra extrêmement satisfait de ce que la divine Providence l'avait rendu savant dans un art qui lui permettait d'enrichir le roi. Il promit donc au prince de lui donner toutes les richesses qu'il désirait, sous la condition seulement que le roi irait en personne faire la guerre aux Turcs, que les trésors ne seraient employés qu'aux frais qu'occasionnerait cette entreprise, et que sans égard pour aucun orgueil humain, cet argent ne servirait jamais à intenter de querelles aux princes chrétiens. Mais, ô douleur! ajoute le pieux abbé, qui ne fut pas moins dupe que son ami Lulle en cette occasion, toutes ces promesses furent indignement violées. »

Jean Cremer donna d'abord une cellule à Raymond, dans le cloître de l'abbaye de Westminster, d'où, dit-on, il ne se retira pas en hôte ingrat, car long-temps après sa mort, en faisant des réparations à la cellule qu'il avait habitée, l'architecte chargé de ce travail y trouva beaucoup de poudre d'or, dont il tira un grand profit.

Mais son royal patron, impatient de voir les résultats de la science de Raymond, lui donna un logement dans la Tour de Londres. La simplicité d'ame du missionnaire ne lui permit pas d'abord de s'apercevoir de la précaution maligne que couvrait cette politesse royale, et il se mit à faire de l'or, dont on battit monnaie. Jean Cremer affirme le fait, et Camden, dans ses *Antiquités ecclésiastiques*, dit précisément que les pièces d'or nommées *nobles à la rose*, et fabriquées au temps d'Édouard, sont le produit des opérations chimiques que Raymond Lulle fit dans la Tour de Londres.

Lorsque cet important travail fut terminé, et que Raymond put reprendre le cours de ses études habituelles, il ne tarda pas à s'apercevoir que son logement à la Tour était une prison, et que le roi le retenait pour satisfaire sa cupidité. Malgré ses soixante-dix-huit ans, il rassembla tout son courage, et au moyen d'une barque s'étant échappé par la Tamise, il parvint à s'embarquer sur un bâtiment qui le conduisit à Messine. C'est en cette ville qu'il composa son livre des Expériences (*Experimenta*), où se trouve ce passage, faisant allusion à sa captivité et à la mauvaise foi du prince anglais : « Nous avons opéré

dans le *Museum hermeticum*, in-4°, Francfort, 1677-78. — Camden, dans ses *Monumens ecclésiastiques*, donne aussi des détails sur le séjour de Raymond Lulle en Angleterre.

cela pour le roi d'Angleterre, qui feignit de vouloir combattre contre les Turcs, et qui combattit ensuite contre le roi de France. Il me mit en prison; cependant je m'évadai. Gardez-vous d'eux, mon fils! »

Il ne restait plus à cet homme extraordinaire qu'une année à vivre; voici comment il l'employa : de Messine il revint à Maïorque sa patrie, où, ayant pris le seul genre de repos qui lui convînt, c'est-à-dire ayant composé plusieurs ouvrages, il forma la résolution d'entreprendre encore un grand voyage en Afrique, pour prêcher les doctrines chrétiennes, visiter ceux de ses disciples qu'il avait laissés en Palestine et sur le littoral de l'Afrique, et enfin pour travailler de nouveau à la conversion des Turcs. Ce fut un spectacle bizarre et attendrissant tout à la fois que de voir ce vieillard de soixante-dix-neuf ans résistant aux prières et aux larmes de ses amis, de ses parens et de ses compatriotes, qui tous, en le voyant partir sans espérance de retour, se réunissaient pour le conjurer de mourir au milieu d'eux. Rien ne put ébranler sa volonté ni son courage, et il partit.

Il ne faut rien moins que l'attestation de plusieurs écrivains recommandables pour ajouter foi à ce que l'on dit de sa dernière mission apostolique. Il débarqua en Égypte, alla jusqu'à Jérusalem, puis revint à Tunis. Là, toujours sous le poids d'une condamnation à mort, il visita les amis, les disciples qu'il avait précédemment instruits dans la religion chrétienne, les exhortant à persévérer dans leur croyance, et leur enseignant par son exemple à braver les fatigues et la mort même, pour la gloire de Dieu et le triomphe de la foi chrétienne. Dès qu'il crut être certain d'avoir affermi le courage des nouveaux chrétiens de Tunis, il se dirigea vers Bougie pour prendre les mêmes soins auprès des disciples qu'il avait formés. Dans cette ville ainsi que dans l'autre, sa tête était mise à prix. Cependant, après s'être conformé pendant quelques jours aux précautions d'une pieuse prudence, afin de s'assurer que les chrétiens de Bougie étaient demeurés fermes dans leur foi, purs dans leur instruction, il sortit tout à coup des retraites qu'on lui ménageait, et se mit à prêcher publiquement l'Évangile.

Par cet acte de témérité qui demeura stérile pour la cause chrétienne, Raymond Lulle espéra-t-il entraîner la population de Bougie à lui, ou son but en cette occasion ne fut-il, comme le disent ses panégyristes, que de terminer sa carrière apostolique en méritant la palme du martyre? C'est ce que Dieu seul peut savoir. Quoi qu'il en soit, aussitôt que la populace le vit et l'entendit prêcher à haute voix la foi chrétienne, elle le chargea d'injures et bientôt de coups.

Environné par une multitude dont le cercle, en s'avançant sur lui, se rétrécissait de plus en plus, Raymond Lulle recula pas à pas jusqu'au rivage, contenant encore la fureur des musulmans par son aspect vénérable, par la fermeté de sa parole et surtout par l'insouciance qu'il montrait pour le danger. Mais le souverain du pays n'apprit pas sans inquiétude avec quel calme héroïque Raymond parlait à la populace furieuse. Il anima ceux des habitans qui étaient restés étrangers à cette scène, en leur représentant l'injure que l'on faisait à la loi de Mahomet, et bientôt tout ce qu'il y avait de pieux musulmans à Bougie se porta sur la plage vers laquelle le missionnaire était toujours repoussé. Enfin plusieurs pierres jetées à Raymond Lulle au même moment le forcèrent de fléchir, et il tomba sur la grève, où cependant il fit un dernier effort pour se relever et dire quelques mots. Alors la populace furieuse se jeta sur lui, l'accabla de coups et le laissa pour mort.

La nuit tombait, et son corps resta sur le rivage. Pendant toute la durée de cette scène terrible, aucun des convertis, et encore moins les chrétiens d'Europe qui se trouvaient à Bougie, n'avaient osé défendre Raymond Lulle ou même intercéder en sa faveur. Les témérités apostoliques du missionnaire étaient peu favorables aux relations commerciales que les Européens entretenaient à Bougie, et leur prudence en cette occasion fut d'autant plus grande, que le zèle de Raymond leur avait semblé moins réfléchi. Cependant ils ne restèrent pas insensibles au sort de cet homme courageux. Quelques marchands génois, désirant donner à son corps les honneurs de la sépulture, vinrent dans une barque, pendant la nuit, pour l'enlever du rivage. Comme ils se disposaient à remplir ce pieux devoir, ils s'aperçurent que Raymond Lulle respirait encore. Au lieu d'aller prendre terre pour faire l'inhumation, ils se dirigèrent aussitôt vers leur navire, et mirent à la voile pour Maïorque, dans l'intention de reconduire le saint martyr dans sa patrie. Mais le reste de vie que conservait Raymond dura peu, et, comme le vaisseau était en vue de l'île, le saint et savant homme rendit l'esprit, le 29 juin 1315, à l'âge de quatre-vingts ans.

La mort ne put mettre fin tout à coup aux vicissitudes qu'il avait éprouvées pendant sa vie. On se disputa son corps, et sa mémoire fut attaquée. En effet, peu s'en fallut que ses restes ne fussent pas rendus à son pays natal. Comme tout ce que font les hommes, le soin que les Génois prirent de recueillir le corps du martyr sur la plage africaine offrait prise au blâme ainsi qu'à l'éloge. C'était alors une

richesse inestimable que la possession d'un corps saint dans une ville. Or, ces Génois, qui étaient chrétiens et marchands tout à la fois, qui avaient vu mourir Raymond et pouvaient rendre témoignage de sa courageuse piété et de son martyre, savaient bien le trésor qu'ils déposeraient en terre en y mettant le corps de l'apôtre. Mais il se trouva que le saint vivait encore; alors les marchands chrétiens eurent l'idée de le ramener dans son pays, certains de recevoir, outre les félicitations de ses compatriotes, quelques dédommagemens pour les frais de voyage et de transport. Cependant Raymond mourut en route, et voilà nos marchands chrétiens de nouveau possesseurs d'un précieux corps saint, dont il s'agissait de tirer tout le parti possible. On enveloppa, on cacha la sainte relique dans le vaisseau, et l'on aborda à Maïorque avec l'intention de *voir venir*, comme on dit dans la langue du commerce. Le projet des Génois était de sonder les dispositions généreuses des Maïorquains, afin de transporter les reliques de Lulle dans un autre pays, au cas où ils espéreraient en trouver un meilleur prix. Soit indiscrétion ou trahison de la part de quelqu'un de l'équipage, la nouvelle de la mort de Raymond non-seulement s'ébruita, mais on sut que son corps était dans le port de Palma. Sitôt que les habitans de la ville eurent connaissance de cette nouvelle et du projet qu'avaient les Génois de leur ravir un si précieux trésor, ils s'opposèrent à ce rapt. Une députation, choisie parmi la plus haute noblesse de Maïorque, fut chargée de se rendre à bord du vaisseau génois, et de redemander les restes de leur saint compatriote. Le corps fut porté par les nobles, accompagnés du clergé, jusque dans l'église de Sainte-Eulalie, et déposé dans la chapelle appartenant à la famille de Raymond Lulle. Ces reliques n'y demeurèrent pas long-temps, elles furent réclamées par les religieux de l'ordre de Saint-François, dont Raymond Lulle avait toujours porté l'habit depuis sa conversion. Ces religieux donnèrent la sépulture aux restes de Raymond, qui opérèrent, disent les auteurs maïorquains, une foule de miracles. Voici la mauvaise épitaphe qui se lit sur son tombeau :

RAYMONDUS LULLY, CUJUS PIA DOGMATA NULLI
SUNT ODIOSA VIRO, JACET HIC IN MARMORE MIRO;
HIC M. ET CCC. CUM P. COEPIT SINE SENSIBUS ESSE (1).

Si le corps de Raymond Lulle avait failli courir de nouveau les mers et ne pas reposer tranquillement dans sa terre natale, la mémoire du

(1) P, quinzième lettre de l'alphabet, représente le nombre XV.

saint fut encore moins respectée. Il fut mis au nombre des hérétiques par plusieurs théologiens, entre autres par un moine dominicain, nommé Aymeric, qui l'attaqua dans un livre intitulé : *Directoire des Inquisiteurs* (vers 1393). Cette inculpation était particulièrement fondée sur ce que Raymond Lulle a continuellement soutenu dans ses ouvrages que les articles de foi peuvent être prouvés par la raison et rigoureusement démontrés. Enfin, malgré tous les efforts que firent pendant plusieurs siècles les admirateurs de son zèle religieux, de sa vie apostolique et de sa mort, qui fut sans contredit celle d'un véritable martyr, on ne put jamais obtenir sa canonisation de la cour de Rome.

Ainsi, cet homme qui a employé soixante ans de sa vie à courir l'Europe, l'Afrique et les confins de l'Asie, dans l'intention de répandre la foi chrétienne et de convertir les musulmans, qui a écrit deux cent douze traités de théologie pour éclairer, soutenir et animer le zèle de ceux qui voulaient marcher sur ses traces, qui, enfin, s'est fait massacrer par les Arabes en leur prêchant l'Évangile, cet homme n'est classé dans les histoires de l'église qu'au nombre des écrivains ecclésiastiques subalternes, et voici ce que dit de lui un auteur peu bienveillant sans doute, mais qui cependant parle sans aucune aigreur : « On a beaucoup sollicité, dit-il, sa canonisation au commencement du XVIIe siècle, mais inutilement. Raymond Lulle a laissé un nombre prodigieux d'écrits. Sa doctrine a causé de vives disputes entre les deux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique. Le *jargon qu'il avait inventé* consistait à ranger certains termes généraux sous différentes classes, de sorte que, par ce moyen, un homme pouvait parler de toutes choses sans rien apprendre aux autres, et peut-être sans s'entendre lui-même. Une pareille méthode ne mérite assurément que le mépris. Le style de Raymond Lulle est d'ailleurs du latin le plus barbare, et aucun des scholastiques n'a été aussi hardi que lui à forger de nouveaux mots (1). »

Il y a quelque chose de triste à lire ce jugement, auquel on ne peut reprocher que d'être rigoureusement juste, quand on a encore la mémoire toute remplie de la vie sainte ainsi que des travaux apostoliques et scientifiques de Raymond Lulle. Avec une foi si ardente et si sincère, avec un courage indomptable de corps et d'ame, avec une intelligence d'une étendue et d'une supériorité incontestables, que lui a-t-il donc manqué pour que l'on se montre aussi sévère à son égard sans risquer d'être taxé d'injustice?

(1) *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, tom. VI, pag. 543.

En étudiant avec soin la vie de ceux qui, avec de grandes vertus, de grands talens et un prodigieux courage, n'ont pas atteint cependant le but qu'ils s'étaient proposé, il est rare que l'on ne découvre pas dans leur caractère quelque défaut capital qui a neutralisé une bonne partie de leurs hautes qualités.

Soit par singularité, soit qu'il ait été dupe d'un orgueil dont il n'eut pas la conscience, Raymond Lulle s'est toujours tenu isolé, prétendant mener à bout ses gigantesques entreprises avec ses propres forces, sans secours étranger, de lui seul enfin. Lorsqu'il se sépare de sa famille, quand il quitte le monde au milieu duquel il avait toujours vécu en bravant ses lois, on le voit transporter ses habitudes exagérées d'indépendance dans la vie religieuse à laquelle il se voue. Il se fait ermite sur le mont Randa; il y mène une vie sainte et rigoureuse sans doute, mais de son choix, réglée d'après sa volonté, et depuis cette époque jusqu'à sa mort il évite de s'associer régulièrement à aucun ordre religieux, bien qu'il portât l'habit monastique. La foi de Raymond Lulle fut grande, mais il lui manqua, pour la rendre utile à la cause chrétienne, de connaître l'importance de la hiérarchie des corporations sans l'appui desquelles les hommes les plus forts disséminent et perdent presque toujours leurs plus belles qualités. La soudaineté de ses résolutions, la variété de ses pieuses entreprises et de ses écrits, la multiplicité des combinaisons scientifiques dont il s'est occupé, tout démontre que sa volonté et son imagination si puissantes sont devenues d'autant plus mobiles et fantasques, que leur force n'était tempérée par aucune règle fixe et constante. Raymond Lulle était de ceux qui ne redoutent ni la longueur ni les dangers d'une entreprise, pourvu toutefois que l'idée soit émanée de leur propre cerveau; il était de ces gens qu'une règle établie, un point de départ et un but fixes, qu'un ordre enfin, rendent inhabiles à tout. Ces hommes, pour peu qu'ils soient pourvus de force d'ame et de grands talens, arrivent parfois à étonner le monde par des actions extraordinaires, mais ces actions ne répondent et n'aboutissent à rien de sérieux ni d'utile. Leur vie ressemble à ces feux lancés dans les réjouissances publiques, qui brillent et s'évanouissent au milieu d'une nuit profonde.

En résultat, par ses actes et ses écrits religieux et philosophiques, Raymond Lulle laisse le souvenir d'un homme qui, joignant l'héroïsme à l'étourderie, ne fut qu'un fou sublime de la nature de don Quichotte.

Que lui reste-t-il donc aujourd'hui qui puisse préserver son nom

de l'oubli? Précisément ceux de ses travaux que les admirateurs fanatiques de son *Grand Art* et de son martyre désiraient si ardemment de voir retranchés de ses œuvres. Ce sont ses nombreuses expériences de chimie, ses tentatives pour opérer la transmutation des métaux, efforts qui lui assignent une place éminente parmi les adeptes de la science hermétique depuis Geber jusqu'à Paracelse. Les expériences chimiques de Raymond Lulle sont loin sans doute d'offrir dans leur ensemble et leurs résultats un corps de science lumineux et complet; toutefois, si insuffisans qu'ils paraissent, ces essais doivent être considérés comme ayant donné à la chimie la première impulsion régulière, en imposant à ceux qui s'occuperaient de cette science à l'avenir de ne procéder que par la voie de l'expérience.

Après avoir lu les volumineux traités de Raymond Lulle, il est difficile d'extraire de ces ouvrages, écrits dans un style diffus, de pure convention et peut-être embrouillé à dessein, un simple passage qui renferme un sens net et facile à saisir; mais, quand on parvient enfin à saisir par intervalle quelques lueurs, et qu'au lieu de s'attacher à la lettre de ses ouvrages, on cherche l'esprit qui y domine, on est surpris d'y trouver quelques idées générales pleines de grandeur, éparses confusément dans l'ensemble, que l'on retrouve toujours néanmoins, et dont la haute portée semble jeter le défi à la science de nos jours.

Je citerai, entre autres, deux idées générales qui sont frappantes. La tendance de la science à cette époque est de chercher en toute matière la *quintessence*, sorte de principe subtil, dégagé de tout mélange, archétype en quelque sorte du corps qu'il représente, et qui en renferme les propriétés, ou, pour parler le langage du temps, les *vertus*, dans une intensité absolue. Raymond Lulle poursuit cette *quintessence* ontologique dans tous les corps, non-seulement les minéraux, mais les végétaux et les animaux. Il est curieux de voir la science de nos jours, dans les applications thérapeutiques de la chimie végéto-animale, appliquer en petit l'idée féconde, quoique chimérique, que la science du XIIIe siècle, si poétique à son berceau, croyait pouvoir appliquer, du premier jet, à l'ensemble des phénomènes de la nature. Rien ne ressemble mieux aux *quintessences* de Raymond Lulle que ce travail moderne de la chimie pharmaceutique, qui va chercher dans l'opium la morphine, dans le quinquina la quinine, dans les plantes marines l'iode, etc., comme archétypes renfermant, sous le plus petit volume, les propriétés les plus nettes et les actions les plus intenses.

Une autre idée de Raymond Lulle n'est pas moins remarquable. De plusieurs passages trop longs et trop obscurs pour être cités textuellement, on peut inférer clairement que la *forme* est, selon lui, la qualité la plus essentielle de la matière, et qu'elle influe sur la composition chimique (1)

La science de notre temps n'en est pas là; mais chaque jour elle acquiert des résultats qui ne sont pas sans quelque analogie avec l'opinion de Raymond Lulle. Déjà, depuis long-temps, les physiologistes se sont aperçus que, dans l'organisation, l'élément de *forme* a plus d'importance que l'élément de composition, formule facile à saisir pour tout le monde; il suffit, en effet, de considérer combien peu varie, dans chaque espèce, la forme végétale ou animale, quelles que soient les nombreuses modifications auxquelles soit soumis l'être organisé suivant les climats, les saisons, le mode d'alimentation, les milieux ambians, etc., toutes circonstances qui influent pourtant d'une manière si prononcée sur la composition chimique. Enfin, un fait analogue se produit dans la chimie minérale. On sait, en effet, que, le cristal de tel composé chimique, un sel par exemple, ayant une forme déterminée, cette forme néanmoins persiste dans beaucoup de cas, quand on mêle à ce sel d'autres substances analogues, quelquefois même en proportion assez considérable. La nouvelle théorie des substitutions, introduite tout récemment en chimie, donne également ce singulier résultat : que, dans un composé de plusieurs substances, un corps peut, en certaines circonstances, être substitué à son analogue, sans que les propriétés physiques et chimiques du composé subissent la moindre altération.

Quelque étrangers que soient les premiers tâtonnemens de l'alchimie du XIIIe siècle aux résultats précis que la chimie obtient de nos jours, on aimera, je pense, à retrouver les traces du fil délié et souvent rompu qui les unit.

J'aurais bien voulu citer en entier l'une des *expériences* de Raymond Lulle, la treizième en particulier, qui lui a été transmise à Naples par Arnaud de Villeneuve, et qui a pour but la création de l'or; mais, après avoir lu avec la plus grande attention le chapitre qui traite de cette expérience, après l'avoir soumis à l'examen d'un chimiste et d'un autre savant de mes amis, il a fallu renoncer à décrire cette expérience, dont le texte n'a pas moins de six pages in-folio.

(1) Voyez *Raymundi Lulli de Quintâ Essentiâ liber unus in tres distinctiones divisus. Coloniæ,* Anno D. M. LXVII, pag. 104, canon XLV.

Les deux tiers du travail de Raymond Lulle n'aboutissent, à travers des manipulations sans nombre, qu'à extraire du mercure purifié du cinabre d'Espagne, ou sulfure de mercure natif. Un autre ingrédient qu'il qualifie assez singulièrement d'huile, vient figurer dans son opération; cette huile prétendue, pour la composition de laquelle il vous renvoie à l'expérience n° 1 de son ouvrage, se trouve n'être tout simplement que du tartrate acide de potasse, ou crême de tartre, que l'auteur, toujours dans son idée de quintessence, met six longs mois à préparer, en la dissolvant, filtrant, puis évaporant chaque jour, sans en obtenir, bien entendu, autre chose à la fin que ce qu'il y avait mis au commencement. Ces deux substances une fois mises en rapport, on ne comprend pas trop comment tout à coup intervient une poudre brune dont l'auteur ne fait pas connaître la nature; mais telle est son importance, que l'addition de cent parties de mercure a, selon lui, pour résultat la conversion du tout en un or plus pur que l'or minéral.

Pendant son voyage en Angleterre, Raymond Lulle n'a-t-il fait qu'altérer habilement la monnaie d'or, en croyant sincèrement augmenter la quantité de volume de ce métal par des mélanges, ou bien a-t-il réellement fait de l'or, comme l'affirme J. Cremer? C'est ce que je laisse à décider aux savans. Quoi qu'il en soit, la commission qu'Édouard donna à Raymond Lulle de surveiller la fonte des matières employées à la monnaie, prouve évidemment que le *docteur illuminé* passait avec raison pour un très habile métallurgiste.

Les chimistes des XIe, XIIe et XIIIe siècles étaient-ils des fous, et la transmutation des métaux est-elle une opération impossible?

Il ne m'appartient pas de traiter une pareille question, et je me bornerai à rapporter à ce sujet les paroles d'un des chimistes les plus éclairés de nos jours : « S'il ne sort de ces rapprochemens, dit M. Dumas (1), aucune preuve de la possibilité d'opérer des transmutations dans les corps simples, du moins s'opposent-ils à ce qu'on repousse cette idée comme une absurdité qui serait démontrée par l'état actuel de nos connaissances. »

E. J. DELÉCLUZE.

(1) *Leçons sur la Philosophie chimique*, neuvième leçon, pag. 320.

LETTRES INÉDITES

DE

MADAME ROLAND.[1]

Il a été parlé surabondamment, ce semble, de Mme Roland; nous-même en avons écrit une longue fois ailleurs; mais, puisque l'occasion se présente, parlons d'elle encore. Il y a en critique comme dans la vie une fidélité à ses anciennes relations qui est utile et douce autant qu'obligée. On s'épand trop aujourd'hui en écrivant comme en vivant; le cœur ni l'esprit n'y suffisent plus. Tous nous traitons et nous faisons tout. Au dehors, au dedans, chacun devient comme un salon banal. N'oublions pas tout-à-fait les anciens coins préférés.

Il est vrai que tout le monde ne pense pas ainsi; les trop longues habitudes déplaisent au public. Quand d'un auteur, d'un personnage, même excellent, il en a assez, il n'en veut plus. *Connu, connu*, se dit-il, et il faut passer à d'autres. Aussi je ne serais pas étonné que, malgré l'intérêt réel et de fond qui s'attache à la correspondance qu'on publie, certains lecteurs la jugeassent fastidieuse, monotone.

(1) Coquebert, 48, rue Jacob.

Ceux au contraire qui croient qu'une ame est tout un monde, qu'un caractère éminent n'est jamais trop approfondi, ceux qui mêlent à leur jugement sur Mme Roland un culte d'affection et de cœur, trouveront ici mille raisons de plus à leur sympathie et démêleront une foule de détails aussi respectables que charmans.

Mlle Phlipon avait été placée, vers l'âge de onze ans, dans le couvent des Dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, pour y faire sa première communion; elle y connut deux demoiselles d'Amiens, deux sœurs un peu plus âgées qu'elle, Mlles Henriette et Sophie Cannet; elle se lia très-tendrement avec elles, avec Sophie d'abord. Au sortir du couvent, revenue chez son père au quai des Lunettes, elle entretint une correspondance active et suivie avec Sophie, retournée elle-même à Amiens. C'est cette correspondance précieusement conservée dans la famille des dames Cannet que M. Auguste Breuil, avocat, a obtenue des mains de leurs dignes héritiers pour la venir publier aujourd'hui.

Elle comprend et remplit presque sans interruption l'intervalle de janvier 1772 à janvier 1780. En commençant, la jeune fille n'a pas dix-huit ans encore; elle va en avoir vingt-six dans la dernière lettre. Il y en eut d'autres sans doute dans la suite, mais non plus régulières et qui n'ont pas été conservées. La lettre finale annonce le mariage avec M. Roland, dont la connaissance première était due aux amies d'Amiens. On alla y demeurer, et on y resta quatre années. Cela coupa court à la correspondance, au moins sur le même pied que devant. Ces lettres finissent donc comme un roman, par le mariage; et, à les bien prendre, elles sont un roman en effet, celui de la première jeunesse, et de l'amitié de deux jeunes filles, de deux pensionnaires qui font leur entrée dans la vie.

Sophie est plus froide, calme, heureuse; Manon Phlipon est ce qu'on peut augurer, ce qu'elle-même dans ses *Mémoires* nous a si vivement dépeint. Mais ici le développement se montre dans chaque lettre, abondant, naïf, continu; on suit à vue d'œil l'ame, le talent, la raison, qui s'empressent d'éclore et de se former.

Les lettres de Mme Roland à ses jeunes amies me démontrent la vérité de cette idée : l'être moral parfait en nous, s'il doit exister, existe de bonne heure; il existe dès vingt ans dans toute son intégrité et toute sa grace. Alors vraiment nous portons en nous le héros de Plutarque, notre Alexandre, si jamais nous le portons. Plus tard on survit trop souvent à son héros. A mesure qu'il se développe et se déploie davantage aux yeux des autres, il perd en lui-même; quand

tout le monde se met à l'apprécier, il est déjà moins; quelquefois (chose horrible à dire!) il n'est déjà plus. Franchise, dévouement, fidélité, courage, tout cela garde encore le même nom, mais ne le mérite que peu. Toute ame, en avançant, subit toutes les atteintes, tout le déchet dont elle est capable. Tous les hommes, a dit le noble et bienveillant Vauvenargues, naissent sincères et meurent trompeurs; il lui eût suffi de dire, pour exprimer sa pensée amère, qu'ils meurent *détrompés*. Du moins, même chez les meilleurs, ce qu'on appelle le progrès de la vie est bien inférieur à ce premier idéal que réalisa un moment la jeunesse. On est donc heureux quand on retrouve ce premier portrait chez les personnages voués depuis à la célébrité, et quand un hasard imprévu nous vient révéler ce qu'ils furent précisément au moment unique et choisi, en cette fleur, en cette *heure* ornée, comme disait la Grèce : dans tout le reste de notre vue sur eux, il y a plus ou moins anachronisme.

Mme Roland parut plus grande assurément plus tard; mais fut-elle plus sage, plus profonde, plus attachante jamais qu'à ces heures de jeune et intime épanchement? Quand le drame public se déclara pour elle, par combien de scènes dut-elle l'acheter! Le quatrième acte notamment traîna, se gâta, se boursouffla beaucoup. Le cinquième répara tout heureusement, et l'auréole de l'échafaud couvrit les ambitieuses erreurs. Mais nous n'avons affaire ici qu'aux scènes d'humble début, à une exposition simple, émue, irréprochable.

Mme Roland aurait pu vivre jusqu'au bout dans cette donnée première de la destinée et n'y point paraître trop déplacée encore. Ses amis, tout en regrettant pour elle que le cadre fût si étroit, n'auraient jamais songé à la transporter en idée dans la sphère orageuse où elle respira si au large et mourut si triomphante. Et pourtant elle était dès-lors la même; mais sa nature morale, si complète, savait si bien se régler qu'elle ne semblait pas se contraindre. C'est l'intérêt des vies domestiques que d'y deviner, d'y suivre le caractère et le génie qui vont tout à l'heure y éclater, qui auraient pu aussi bien n'en jamais sortir. Combien de Hampden, dit Gray dans son *Cimetière de Village*, dorment inconnus sous le gazon! J'ai essayé quelquefois de me figurer ce que serait un cardinal de Richelieu restreint par la destinée à la vie domestique : quel méchant voisin, ou, pour parler bien vulgairement, quel mauvais *coucheur* cela ferait! Bonaparte, à la veille de 95, peut donner idée de quelque chose d'approchant, lorsqu'il est sans emploi et qu'il va suffoquer de ses bouffées originales Bourienne ou Mme Pernon. Qu'ils sont rares les êtres qui

sembleraient également à leur place, bons et excellens dans la vie privée, grands dans le public, comme Washington ou Mme Roland!

Une précaution est à prendre en abordant ces lettres; pour n'y point avoir de mécompte, il faut se dire une partie de la préoccupation et du dessein de la jeune fille qui les écrit. A quelques égards, et dans une quantité de pages, elles sont comme des exercices de rhétorique et de philosophie auxquels nous assistons. La jeune Phlipon, dans son avidité de savoir, dans son instinct de talent, lit toutes sortes d'auteurs, s'en rend compte, en fait des extraits, et s'en entretient, non sans étude, avec son amie : « Car, dit-elle très judicieusement, on n'apprend jamais rien quand on ne fait que lire; il faut extraire et tourner, pour ainsi dire, en sa propre substance les choses que l'on veut conserver, en se pénétrant de leur essence. » Esprit ferme et rare, chez qui tout venait de nature, même l'éducation qu'elle s'est donnée! Elle a parlé dans ses *Mémoires* de ses extraits à proprement parler, de ses *Œuvres de jeune fille;* ces lettres-ci en sont le complément. Tantôt c'est un traité de métaphysique qu'elle analyse, tantôt c'est Delolme en douze pages (ce qui devient un peu long); tantôt c'est une élégie en prose qu'elle essaie. Elle prélude au style; les périphrases réputées élégantes, les épithètes de dictionnaire (*grelots de la folie, docile écolière de l'indolent Épicure, folâtre enfant des ris*), surabondent par momens : « Tu sais, écrit-elle un jour à son amie, que j'habite les bords de la Seine, vers la pointe de cette île où se voit la statue du *meilleur des rois.* Le fleuve qui vient de la droite laisse couler paisiblement devant *ma demeure* ses *ondes salutaires.....* » Voilà sans doute un harmonieux début pour exprimer le coin du quai des Lunettes; mais nous regrettons que l'éditeur n'ait pas fait de nombreux retranchemens dans toute cette partie élémentaire qui n'avait d'intérêt que comme échantillon. Tant d'autres peintures franches et fraîches à côté y auraient gagné. C'est à deux lettres de distance de la précédente qu'elle parle si joliment de la vie prosaïque qu'elle mène à Vincennes chez son oncle le chanoine, entre toutes ces figures de *lutrin :* « Tandis qu'un bon chanoine en lunettes fait résonner sa vieille basse sous un archet tremblotant, moi je râcle du violon; un second chanoine nous accompagne avec une flûte glapissante, et voilà un concert propre à faire fuir tous les chats. Ce beau chef-d'œuvre terminé, ces messieurs se félicitent et s'applaudissent : je me sauve au jardin, j'y cueille la rose ou le persil; je tourne dans la basse-cour où les couveuses m'intéressent et les poussins m'amusent; je ramasse dans ma tête tout ce qui peut

se dire en nouvelles, en histoires, pour ravigoter les imaginations engourdies, et détourner les conversations de *chapitre* qui m'endorment parfois : voilà ma vie. » Et un peu plus loin : « J'aime cette tranquillité qui n'est interrompue que par le chant des coqs; il me semble que je palpe mon existence; je sens un bien-être analogue à celui d'un arbre tiré de sa caisse et replanté en plein champ. » Dans tout ceci, le style est autre, ou mieux il n'est plus question de style; il n'y a plus d'écolière; elle cause : sa leçon de rhétorique est finie.

Il faut le dire pourtant, ce n'a pas été tout-à-fait trahir l'intention de la jeune fille qui les écrivait, que de publier en totalité ces lettres. En plus d'un passage, il est clair qu'elle songe à l'usage qu'on en peut faire. On aperçoit le bout d'oreille d'auteur. Si une lettre, par malheur, se perd en chemin, ce sont des regrets, des recherches infinies. Quand elle parle de son barbouillage, est-ce bien sérieux? « Et puis qu'importe notre façon d'écrire! en composant mes lettres (*donc elle les compose*), ai-je l'espoir qu'après ma mort elles trouveront un éditeur et prendront rang à côté de celles de Mme de Sévigné? Non, cette folie n'est pas du nombre des miennes; si nous gardons nos barbouillages, c'est pour nous faire rire quand nous n'aurons plus de dents. » Et encore, au moment des confidences les plus tendres et les plus secrètes d'un cœur qui se croit pris : « Décachète la lettre, fais-en lecture, songe à mes tourmens, aux siens... et vois si tu dois l'envoyer. Mais, dans tous les cas, ne brûle rien. Dussent mes lettres être vues un jour de tout le monde, je ne veux point dérober à la lumière les seuls monumens de ma faiblesse, de mes sentimens. » Allons, puisqu'on nous le permet et qu'on nous y invite même, pénétrons dans l'intérieur virginal où il lui plaît de nous guider.

L'unité de cette correspondance, que quelques suppressions eussent mieux fait ressortir, est dans l'amitié de deux jeunes filles, dans cette amitié d'abord passionnée, au moins chez Mlle Phlipon, et qui, partie du couvent, avec ses petits orages, ses incidens journaliers, ses hausses et ses baisses, s'en vint, après quelques années, expirer au mariage : et quand je dis *expirer*, je ne veux parler que de la forme vive et passionnée, car le fond subsista toujours. Même avant cette fin de la passion d'amitié, on la voit subir un échec, une variation assez sensible vers la fin du premier volume, sitôt qu'un premier sentiment d'amour s'est venu loger dans le cœur qui d'abord n'avait pas de partage. Mais il faut serrer de plus près le début et procéder par nuances. Mlle Phlipon a dix-huit ans, elle est depuis long-temps formée, elle est dévote encore. Les lettres de 1772 à Sophie sont

d'un sérieux qui fait sourire : on sent que la jeune prêcheuse vient de lire Nicole, comme plus tard elle aura lu Rousseau. Elle a été *prévenue*, dit-elle, (prévenue par la grace, style de Nicole), un peu après son amie; elle a agi jusqu'à onze ans par cette espèce de raison, encore enveloppée des ténèbres de l'enfance : ce n'est qu'alors que le rayon divin a commencé de luire. Mais l'amour-propre, le grand et détestable ennemi, n'est pas abattu pour cela : « Je l'appelle détestable, écrit-elle, et je le déteste aussi avec beaucoup de raison, car il me joue souvent de vilains tours; c'est un voleur rusé qui m'attrape toujours quelque chose. Unissons-nous, ma bonne amie, pour lui faire la guerre; je lui jure une haine implacable. Parcourons tous les détours, etc., etc... » Suit toute une petite harangue de sainte croisade contre cet *haïssable moi*. Saint François de Sales, qui a l'air de permettre quelques *affiquets* aux filles, en vue d'un honnête mariage, lui paraît trop indulgent. Elle raconte et confesse, en fort bon style didactique, ses propres luttes épineuses à l'article de la vanité : « Voilà, ma bonne amie, une peinture ingénue des *révolutions dont mon cœur fut le théâtre!* » Cette phase demi-janséniste dura peu; on suit, dans la correspondance, le décours de cette dévotion un moment si vive; en mars 1776, elle fait encore ses stations, mais elle ne peut se résigner aux cinq *Pater* et aux cinq *Ave;* en septembre de la même année, les amies d'Amiens en sont à prier pour sa conversion. Elle en est dès long-temps à ce qu'elle nomme ses *fredaines de raisonnement:* « L'universalité m'occupe, la belle chimère de l'utile (s'il faut l'appeler chimère) me plaît et m'enivre. » Elle juge en philosophe sa dévotion d'hier, et se l'explique : « C'est toujours par elle que commence quelqu'un qui à un cœur sensible joint un esprit réfléchi. » Son idéal d'amitié pourtant, avec la pieuse et indulgente Sophie, ne reçut point de ralentissement de ce côté-là.

Sévère, active, diligente, studieuse tour à tour et ménagère, passant de Plutarque à l'abbé Nollet, et de la géométrie aux devoirs de famille, la jeune Phlipon, aux environs de ses dix-neuf ans, n'échappait pas toujours à une vague mélancolie qu'elle ne songeait point à s'interdire et qu'elle se plaisait à confondre avec le regret de l'absente amie. Si un dimanche, au sortir d'une messe de couvent, elle allait, vers la première semaine de mai, se promener avec sa mère au Luxembourg, elle entrait en rêverie; le silence et le calme, ordinaires à ce jardin alors champêtre et solitaire, n'étaient interrompus pour elle que par le doux *frisselis* des feuilles légèrement agitées. Elle regrettait sa Sophie durant la promenade délicieuse, et

les lettres suivantes redoublaient cette teinte du *sentiment*, grand mot d'alors, couleur régnante durant la dernière moitié du XVIIIe siècle. Mais la gaieté naturelle, une joie de force et d'innocence corrigeait bientôt la langueur; le calme et l'équilibre étaient maintenus; tout en redisant quelque ode rustique à la Thompson, ou en moralisant sur les passions à réprimer, elle ajoutait avec une gravité charmante : « Je trouve dans ma religion le vrai chemin de la félicité; soumise à ses préceptes, je vis heureuse : je chante mon Dieu, mon bonheur, mon amie : je les célèbre sur ma guitare; enfin, je jouis de moi-même. » Elle en était encore à la première saison, à la première huitaine de mai du cœur.

Un voyage de Sophie à Paris et la petite vérole font quelque interruption de correspondance. La petite vérole, avant qu'on en eût coupé le cours, venait d'ordinaire aux jeunes filles comme un symptôme à l'entrée de l'âge des émotions. C'était au physique comme un redoutable jugement de la nature qui passait au creuset chaque beauté. Mlle Phlipon s'en tira en beauté qui ne craint pas les épreuves, et elle était remise à peine de la longue convalescence qui s'en suivit, que les prétendans, à qui mieux mieux, et de plus en plus éblouis, se présentèrent. « Du moment où une jeune fille, écrit-elle dans ses *Mémoires*, atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendans s'attache à ses pas comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore. » Mais, à côté d'une si gracieuse image, elle ne laisse pas de se moquer; elle est agréable à entendre avec cette *levée en masse* d'épouseurs qu'elle fait défiler devant nous et qu'elle éconduit d'un air d'enjouement. On dirait d'une héroïne de Jean-Jacques telles qu'il aimait à les placer dans le pays de Vaud, une Claire d'Orbe qui raille avec innocence. Ici, dans les lettres, elle raille un peu moins que dans les *Mémoires;* comme les prétendans se présentent un à un, et que plus d'une de ces demandes peut être sérieuse, elle en semble parfois préoccupée. Elle se fâche tout bas et se pique même contre eux autant que plus tard elle en rira : « Mes sentimens me paraissent bizarres; je ne trouve rien de si étrange que de haïr quelqu'un parce qu'il m'aime, et cela, depuis que j'ai voulu l'aimer; c'est pourtant bien vrai, je te peins au naturel ce qui se passe dans mon ame. » Les lettres à Sophie, dans ces momens de délicate confidence, deviennent plus vives, plus excitées; il s'y fait sentir un contre-coup de mouvement et d'aiguillon. L'amitié seule n'en est que l'occasion, le prétexte, le voile frémissant et agité; je ne sais quelle idée confuse et pudique est en jeu dans le

lointain : « Cependant je ne suis pas toujours capable d'application. Cela m'arriva dernièrement. Je pris la plume et je fis ton portrait pour m'amuser; je le garde précieusement. J'ai mis pour inscription : Portrait de Sophie. Je barbouille du papier à force, quand la tête me fait mal; j'écris tout ce qui me vient en idée : cela me purge le cerveau..... Adieu, j'attends une cousine qui doit nous emmener à la promenade; mon imagination galope, ma plume trotte, mes sens sont agités, les pieds me brûlent. — Mon cœur est tout à toi. »

Si calme, si saine qu'on soit au fond par nature, il semble difficile qu'en ce jeune train d'émotions et de pensées, on reste long-temps à l'entière froideur, avec tant de sollicitations d'être touchée. Aussi Mlle Phlipon eut-elle à un certain moment son étincelle. Quel fut, entre tous, le préféré, le premier mortel qui rencontra, qui traversa, ne fût-ce qu'un instant, l'idéal encore intact d'un si noble cœur?

Parmi ces prétendans, il y en avait de toutes sortes, de toutes professions, depuis le commerçant de diamans jusqu'au médecin et à l'académicien, jusqu'à l'épicier et au limonadier, puisqu'il faut le dire; et la moqueuse jeune fille se disait que, si elle représentait dans un tableau cette suite plus ou moins amoureuse, chacun avec les attributs de sa profession, comme sont les Turcs de théâtre en certaine cérémonie célèbre, cela ferait une singulière bigarrure. Mais enfin elle ne plaisanta pas toujours, et c'est ce moment sérieux, attendri, pas très violent jamais ni très orageux, pourtant assez profond et assez embelli, que la correspondance actuelle vient trahir.

Elle a beaucoup parlé dans ses *Mémoires* de La Blancherie, manière d'écrivain et de philosophe qui tomba assez vite dans la fadaise et même dans le courtage philanthropique; elle le juge de haut, et, après quelque digression avoisinante, elle ajoute lestement en revenant à lui : *Coulons à fond ce personnage.* Mais avant d'être coulé près d'elle, il avait su s'en faire aimer; et rien ne prouverait mieux au besoin qu'il n'y a dans l'amour que ce qu'on y met, et que l'objet de la flamme n'y est presque en réalité pour rien. La jeune fille forte, sensée, de l'imagination la plus droite et la plus sévère qui fut jamais, distingue du premier jour un être qui est l'assemblage de toutes les fadeurs et les niaiseries en vogue, et elle croit saisir en lui le type le plus séduisant de son rêve. C'est que La Blancherie, ce *jeune sage*, cet ami de Greuze, avec ses vers, ses projets, ses conseils de morale aux pères et mères de famille, représentait précisément dans sa fleur le lieu commun du romanesque philosophique et sentimental de ce temps-là; or le romanesque, près d'un cœur

de jeune fille, fût-elle destinée à devenir Mme Roland, a une première fois au moins, et sous une certaine forme, bien des chances de réussir. Les lettres à Sophie se ressentent aussitôt de ce grave évènement intérieur; les postscriptum à l'insu de la mère s'allongent et se multiplient; le petit cabinet à jour où l'on écrit ne paraît plus assez sûr et laisse en danger d'être surprise : « Point de réponse, à moins qu'elle ne soit intelligible que pour moi seule. Adieu, le cœur me bat au moindre bruit; je tremble comme un voleur. » Il ne tient qu'à l'amie en ces momens de se croire plus nécessaire, plus aimée, plus recherchée pour elle-même que jamais. Avec quelle impatience ses réponses sont attendues, avec quelle angoisse! Si cette lettre désirée arrive durant un dîner de famille, on ne peut s'empêcher de l'ouvrir aussitôt, devant tous; on oublie qu'on n'est pas seule, les larmes coulent, et les bons parens de sourire, et la grand'mère de dire le mot de toutes les pensées : « Si tu avais un mari et des enfans, cette amitié disparaîtrait bientôt, et tu oublierais mademoiselle Cannet. » Et la jeune fille, racontant à ravir cette scène domestique, se révolte, comme bien l'on pense, à une telle idée : « Il me surprend de voir tant de gens regarder l'amitié comme un sentiment frivole ou chimérique. La plupart s'imaginent que le plus léger sentiment d'une autre espèce altérerait ou effacerait l'amitié qui leur semble le pis-aller d'un cœur désœuvré. Le crois-tu, Sophie, qu'une situation nouvelle romprait notre liaison? » Ce mot de *rompre* est bien dur; mais pourquoi donc, ô jeune fille, votre amitié semble-t-elle s'exalter en ces momens même où vous avez quelque aveu plus tendre à confier? Pourquoi, le jour où vous avez revu celui que vous évitez de nommer, le jour où il vous a fait lire les feuilles d'épreuve d'un ouvrage vertueux qu'il achève, et où vous vous sentez toute transportée d'avoir découvert que, si l'auteur n'est pas un Rousseau, il a du moins en lui du Greuze, pourquoi concluez-vous si passionnément la lettre à votre amie : « Reçois les larmes touchantes et le baiser de feu qui s'impriment sur ces dernières lignes. » D'où vient que ce *baiser de feu* apparaît tout d'un coup ici pour la première fois? L'amitié virginale ne se donne-t-elle pas le change? Et pourquoi enfin, quand plus tard une *situation nouvelle* s'établit décidément, quand le mariage, non pas de passion, mais de raison, vient clore vos rêves, pourquoi la dernière lettre de la correspondance que nous lisons est-elle justement celle de *faire part?* La grand' mère, dans son oracle de La Bruyère, allait un peu loin sans doute; mais n'avait-elle pas à demi raison?

Ce sentiment pour La Blancherie, s'il ne mérite pas absolument le nom d'amour et s'il ne remplit pas tout-à-fait l'idée qu'on se pourrait faire d'une première passion en une telle ame, passait pourtant les bornes du simple intérêt : il est tout naturel que Mme Roland dans ses *Mémoires*, jugeant de loin et en racourci, l'ait un peu diminué; ici nous le voyons se dérouler avec plus d'espace. Ce qui servit notablement La Blancherie dans le début, c'est qu'on le voyait peu et seulement par apparitions. Il était souvent à Orléans, il reparut dans la maison peu après la mort de la mère de Mme Roland; M. Phlipon, le père, se souciait peu de lui, et on le fit prier de rallentir ses visites. Ces éclipses et ce demi-jour concouraient à son éclat. La jeune héroïne, que j'ai comparée plus haut à un personnage de *la Nouvelle Héloïse*, était devenue très semblable à quelque amante de Corneille quand elle songeait au vertueux et sensible absent. Si La Blancherie, qu'elle n'a plus d'occasion ordinaire de voir, se trouve à l'église, à un service funèbre de bout de l'an pour la mère chérie qu'elle a perdue : « Tu imagines, écrit la jeune fille à son amie, tout ce que pouvait m'inspirer sa présence à pareille cérémonie. J'ai rougi d'abord de ces larmes adultères qui coulaient à la fois sur ma mère et sur mon amant : ciel! quel mot! mais devaient-elles me donner de la confusion? Non, rassurée bientôt par la droiture de mes sentimens, je t'ai prise à témoin, ombre chère et sacrée... » On voit le ton où elle se montait; c'est comme dans la scène sublime :

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant!

Ailleurs, comme Pauline encore, elle parle de *la surprise des sens* à la vue de La Blancherie, mais pour dire, il est vrai, qu'il n'y a rien en elle de cette surprise, et que tout vient du rapport de sentiment. Le premier échec qu'il essuya fut de ce qu'un jour elle le rencontra au Luxembourg avec un *plumet* au chapeau : un philosophe en plumet! Quelques légèretés qu'on raconta de lui s'y ajoutèrent pour compromettre l'idéal. Tout cela devenait sérieux. Enfin, quand, huit ou neuf mois après la rencontre de l'église, le masque tombe et qu'elle le juge déjà ou croit le juger, elle écrit : « Tu ne saurais croire combien il m'a paru singulier; ses traits, quoique les mêmes, n'ont plus la même expression, ne me peignent plus les mêmes choses. Oh! que l'illusion est puissante! Je l'estime au-dessus du commun des hommes, et surtout de ceux de son âge; mais ce n'est plus une idole de perfection, ce n'est plus le premier de l'espèce, enfin ce n'est plus mon amant : c'est tout dire. » Ces quelques passages des lettres,

mis en regard de certaines pages des *Mémoires*, sont une leçon piquante sur le faux jour des perspectives du cœur.

La dernière scène surtout, où La Blancherie lui parut si différent de ce qu'elle l'avait fait, mais au sortir de laquelle pourtant elle le jugeait encore avec une véritable estime, cette scène d'entrevue un peu mystérieuse, qui dura *quatre heures*, est racontée par elle dans ses *Mémoires*, avec une infidélité de souvenir bien légère et bien cruelle. Il suivrait de la page des *Mémoires* qu'elle mit La Blancherie à la porte, ou peu s'en faut, d'un air de reine; et il suit de la lettre à Sophie (21 décembre 1776), qu'entendant venir une visite, elle lui fit signe lestement de passer par une porte, tandis qu'elle allait recevoir par l'autre, prenant, dit-elle, son air le plus *follichon* pour couvrir son adroit manége. Ces sortes de variantes, à l'endroit des impressions passées, se trouvent-elles donc inévitablement jusque dans nos relations les plus sincères?

Peut-être, car en matière si déliée il faut tout voir, peut-être la lettre à Sophie n'est-elle aussi que d'une fidélité suffisante; peut-être fut-on plus dure et plus dédaigneuse en effet avec La Blancherie, qu'on n'osa le raconter à la confidente, par amour-propre pour soi-même et pour le passé. Je crains pourtant que ce ne soient les *Mémoires* qui, en ramassant dans une seule scène le résultat de jugemens un peu postérieurs, aient altéré sans façon un souvenir dès longtemps méprisé.

Et quel est donc l'auteur de mémoires qui pourrait supporter, d'un bout à l'autre, l'exacte confrontation avec ses propres correspondances contemporaines des impressions racontées?

Ce sentiment du moins, tel qu'elle le composa un moment, la perte qu'elle fit de sa mère, ses lectures diverses, ses relations avec quelques hommes distingués, tout concourait, vers l'âge de vingt-deux ans, à donner à son ame énergique une impulsion et un essor qui la font, jusque dans ce cercle étroit, se révéler tout entière. En vain se répète-t-elle le plus qu'elle peut et avec une grace parfaite : « Je veux de l'ombre; le demi-jour suffit à mon bonheur, et, comme dit Montaigne, on n'est bien que dans l'arrière-boutique. » Sa forte nature, ses facultés supérieures se sentent souvent à l'étroit derrière le paravent et dans l'entresol où le sort la confine. Sa vie déborde; elle se compare à un lion en cage; elle devait naître femme spartiate ou romaine, ou du moins homme français; osons citer son vœu réalisé depuis par des héroïnes célèbres : « Viens donc à Paris, écrit-elle à la douce et pieuse Sophie; rien ne vaut ce séjour où les sciences, les arts,

les grands hommes, les ressources de toute espèce pour l'esprit, se réunissent à l'envi. Que de promenades et d'études intéressantes nous ferions ensemble! Que j'aimerais à connaître les hommes habiles en tout genre! Quelquefois je suis tentée de prendre une culotte et un chapeau, pour avoir la liberté de chercher et de voir le beau de tous les talens. On raconte que l'amour et le dévouement ont fait porter ce déguisement à quelques femmes... Ah! si je raisonnais un peu moins, et si les circonstances m'étaient un peu plus favorables, tête bleue! j'aurais assez d'ardeur pour en faire autant. Il ne me surprend pas que Christine ait quitté le trône pour vivre paisiblement occupée des sciences et des arts qu'elle aimait... Pourtant, si j'étais reine, je sacrifierais mes goûts au devoir de rendre mes sujets heureux... Oui, mais quel sacrifice! Allons, il ne me fâche pas trop de ne pas porter une couronne de reine, quoiqu'il me manque bien des moyens... Mais je babille à tort et à travers : je t'aime de même, comme Henri IV faisait Crillon. Adieu, adieu. » L'amitié pour Sophie et les lettres qu'elle lui adresse durant tous les premiers mois de 1776 profitent de ce concours et de ce conflit d'émotions; elle-même l'avoue et nous donne la clé de ce redoublement : « Ah! Sophie, Sophie, juge à quel point je ressens l'amitié, puisque c'est chez moi le seul sentiment qui ne soit pas captif. »

Mais Sophie seule, même en amitié, ne suffit plus; vers le milieu de cette année 1776, on aperçoit quelque baisse, on entend quelque légère plainte : « Sophie, Sophie, vos lettres se font bien attendre... » En même temps que d'un côté on pensait à La Blancherie, de l'autre, à Amiens, on pensait au cloître; Sophie avait eu l'idée, un moment, de se faire religieuse. Les deux amies n'étaient plus l'une à l'autre tout un monde. On se reprend, on se remet avec vivacité à s'aimer, mais c'est une reprise; or, dans la carrière de l'amitié, comme dans le chemin de la vertu, on rétrograde à l'instant que l'on cesse d'avancer : c'est Mme Roland elle-même qui a dit cela. La sœur aînée de Sophie, Henriette, vient passer quelque temps à Paris et entre en tiers dans l'intimité; sa vivacité d'imagination et son brillant d'humeur font un peu tort à la langueur de sa douce cadette; du moins on se partage. Henriette devient un *troisième moi-même;* on écrit à la fois aux deux sœurs. M. Roland aussi commence à paraître, rare, austère, assez redouté d'abord. Tout cela ne laisse pas de faire diversion; les tracas domestiques, les embarras intérieurs s'en mêlent. La correspondance se poursuit comme la vie en avançant, sans plus d'unité.

En même temps le talent d'écrire y gagne; la jeune fille, désormais femme forte, est maîtresse de sa plume comme de son ame; phrase et pensée marchent et jouent à son gré. C'est toutefois sur ces parties que j'aurais voulu que l'éditeur fît tomber de nombreuses coupures. Je conçois les difficultés et les scrupules lorsqu'on a en main d'aussi riches matériaux; mais il importait, ce me semble, dans l'intérêt de la lecture, de conserver à la publication une sorte d'unité, d'éviter ce qui traîne, ce qui n'est qu'intervalles, et surtout d'avoir toujours les *Mémoires* sous les yeux, pour abréger ce qui n'en est qu'une manière de *duplicata*.

Un postscriptum de cette correspondance, et dont nous devons la connaissance plus détaillée à l'éditeur, est bien digne de la clore et de la couronner. Je viens de nommer Henriette, la sœur aînée, la seconde et plus vive amie. On était en 93; bien des années d'absence et les dissentimens politiques avaient relâché, sans les rompre, les liens des anciennes compagnes; Mme Roland, captive sous les verroux de Sainte-Pélagie, attendait le jugement et l'échafaud. Henriette accourut pour la sauver; elle voulait changer d'habits avec elle et rester prisonnière en sa place : « Mais on te tuerait, ma bonne Henriette, » lui répétait sans cesse la noble victime, et elle ne consentit jamais.

Indépendamment du petit roman que j'ai tâché d'y faire saillir et d'en extraire, on trouvera avec plaisir dans ces volumes bien des anecdotes et des traits qui peignent le siècle. Il était tout simple que la jeune fille enthousiaste désirât passionnément connaître et voir Rousseau; elle crut inventer un moyen pour cela. Un Genevois, ami de son père, avait à proposer à l'illustre compatriote la composition de quelques airs de musique; elle réclama l'honneur de la commission. La voilà donc écrivant au philosophe de la rue Plâtrière une belle lettre dans laquelle elle annonçait qu'elle irait elle-même chercher la réponse. Deux jours après, prenant sa bonne sous le bras, elle s'achemine, elle entre dans l'allée du cordonnier et monte en tremblant, comme par les degrés d'un temple; mais ce fut Thérèse qui ouvrit et qui répondit *non* à toutes les questions, en tenant toujours la main à la serrure. Il est certainement mieux qu'elle n'ait jamais vu Rousseau, l'incomparable objet de son culte; c'est ainsi que les religions de l'esprit se conservent mieux.

Sur l'aimable et sage M. de Boismorel, qui joue un si beau rôle dans les *Mémoires;* sur Sévelinges l'académicien, qui n'est pas non

plus sans agrément; sur certain Genevois moins léger, et « dont l'esprit ressemble à une lanterne sourde qui n'éclaire que celui qui la tient; » sur toutes ces figures de sa connaissance et bientôt de la nôtre, elle jette des regards et des mots d'une observation vive, qui plaisent comme ferait la conversation même. Elle nous donne particulièrement à apprécier un de ses amis très affectueux et très mûrs, M. de Sainte-Lette, qui vient de Pondichéri, qui va y retourner, qui sait le monde, qui a éprouvé les passions, qui regrette sa jeunesse, et qui sur le tout est *athée*. Au XVIIIe siècle, en effet, il y avait *l'athée;* il se posait tel; c'était presque une profession. Quand on découvrait cette qualité chez quelqu'un, on en avait une sorte d'horreur, non sans quelque attrait caché. On en faisait part aux amis avec mystère; ainsi de M. de Wolmar, ainsi de M. de Sainte-Lette. De nos jours, les trois quarts des gens ne croient à rien après la tombe, et ne se doutent pas qu'ils sont athées pour cela; ils font de la prose sans le savoir, en parfaite indifférence, et on ne le remarque guère. Au fond, n'est-ce pas une situation pire, et la solennité incrédule du XVIIIe siècle n'annonçait-elle pas qu'on était encore plus voisin d'une croyance?

M. Roland, avec une lettre d'introduction des amies d'Amiens, se présente de bonne heure; mais on est long-temps à le deviner. Dès le premier jour, celle qui est destinée à illustrer historiquement son nom, tient à son estime et se soucie de lui paraître avec avantage; mais l'esprit seul et la considération sont engagés. Dans ces visites d'importance, on cause de tout : l'abbé Raynal, Rousseau, Voltaire, la Suisse, le gouvernement, les Grecs et les Romains, on effleure tour à tour ces graves sujets. On est assez d'accord sur la plupart, mais Raynal se trouve être un champ de bataille assez disputé. M. Roland, dans son bon sens d'économiste, se permet de juger l'historien philosophique des deux Indes comme un charlatan assez peu philosophe, et n'estime ses lourds volumes qu'assez légers et bons à rouler sur les toilettes. La jeune fille admiratrice se récrie; elle défend Raynal comme elle défendrait Rousseau. Elle n'est pas encore arrivée à discerner l'un d'avec l'autre; elle en est encore à la confusion du goût; en style aussi, elle n'a pas encore mis à sa place tout ce qui n'est que du La Blancherie. A chaque époque, il y a ainsi le déclamatoire à côté de l'original, et qui, même pour les contemporains éclairés, s'y confond assez aisément. Le meilleur de Campistron touche au faible de Racine, le Raynal joue souvent à l'œil le Rousseau. Le temps seul

fait les parts nettes et sûres : il les fait au sein même de l'écrivain original, mais qui a trop obéi au goût de ses disciples, et qui s'est laissé aller aux excès applaudis. Dans ces pages que les yeux contemporains, atteints du même mal et épris de la même couleur jaunissante, admirent comme également belles, et qu'une sorte d'unanimité complaisante proclame, le temps, d'une aile humide, flétrit vite ce qui doit passer, et laisse, au plein milieu des objets décrits, de grandes plaques injurieuses qui font mieux ressortir l'inaltérable du petit nombre des couleurs légitimes et respectées. Les volumes de lettres de Mme Roland nous arrivent tout tachetés de ces places qui sautent d'abord aux yeux ; ce sont les lieux communs de son siècle ; il n'y a que plus de fraîcheur et de grace dans les traits originaux sans nombre dont ils sont rachetés.

Les quatre ou cinq années qui s'écoulent depuis la mort de sa mère jusqu'à son union avec M. Roland, lui apportent de rudes, de poignantes et à la fois chétives épreuves. Son père se dérange et se ruine ; elle s'en aperçoit, elle veut tout savoir, et il lui faut sourire au monde, à son père, et dissimuler : « J'aimerais mieux le sifflement des javelots et les horreurs de la mêlée, s'écrie-t-elle par momens, que le bruit sourd des traits qui me déchirent ; mais c'est la guerre du sage luttant contre le sort. » Elle venait de lire Plutarque ou Sénèque, quand elle proférait ce mot stoïque ; mais elle avait lu aussi Homère, et elle se disait dans une image moins tendue et avec sourire : « La gaieté perce quelquefois, au milieu de mes chagrins, comme un rayon de soleil à travers les nuages. J'ai grand besoin de philosophie pour soutenir les assauts qui se préparent : j'en ai fait provision ; je suis comme Ulysse accroché au figuier : j'attends que le reflux me rende mon vaisseau. »

M. Roland, qui avait fait un voyage en Italie, repasse par Paris, mais il la visite assez inexactement ; elle en est un peu piquée. Une fois, elle rêve de lui, mais en pure perte. Elle en écrit assez sèchement aux deux sœurs : décidément, c'est un homme occupé et qui se prodigue peu ; elle qui fait si volontiers les portraits de ses amis, elle ne se croit pas en droit d'entreprendre le sien ; il est, par rapport à elle, *au bout d'une trop longue lunette*, et rien n'empêche qu'elle ne le suppose encore en Italie. On ne parle pas ainsi d'un indifférent ; c'est bon signe pour M. Roland qui, prudent observateur, s'en doute peut-être, qui ne s'en inquiète d'ailleurs qu'autant qu'il le faut, et qui s'avance, tardif, rare et sûr, comme la raison ou comme le destin.

Mais moi-même je m'aperçois que je tombe dans l'inconvénient reproché, et que je vais empiéter sur la zone un peu terne et prosaïque de la vie.

Dans toute cette partie finale et déjà bien grave de la correspondance, au milieu des vicissitudes domestiques et des malheurs qui assiégent l'existence de celle qui n'est déjà plus une jeune fille, il ressort pourtant une qualité qu'on ne saurait assez louer; un je ne sais quoi de sain, de probe et de vaillant, émane de ces pages; agir avant tout, agir : « Il est très vrai, aime-t-elle à le répéter, que le principe du bien réside uniquement dans cette activité précieuse qui nous arrache au néant et nous rend propres à tout. » De cet amour du travail qu'elle pratique, découlent pour elle estime, vertu, bonheur, toutes choses dans lesquelles elle a su vivre, et qui ne lui ont pas fait faute même à l'heure de mourir. Et c'est parce que les générations finissantes de ce XVIIIe siècle tant dénigré croyaient fermement à ces principes dont Mme Roland nous offre la plus digne expression en pureté et en constance, c'est parce qu'elles y avaient été plus ou moins nourries et formées, que, dans les tourmentes affreuses qui sont survenues, la nation si ébranlée n'a pas péri.

SAINTE-BEUVE.

GOMEZ.

L'expédition du général carliste Gomez à travers la Péninsule, dans les derniers mois de 1836, a été sans contredit un des épisodes les plus frappans de la dernière guerre civile espagnole. On s'est généralement étonné de voir reparaître, au milieu de notre siècle, une de ces aventureuses promenades militaires de la guerre de trente ans, qu'on ne devait plus croire possibles de nos jours, et qui ne le sont plus en effet qu'en Espagne. Le souvenir qui en est resté dans tous les esprits a quelque chose de la légende, tant l'imagination publique a été frappée de ce qu'il y a eu d'original et d'imprévu dans cette expédition.

Nous n'espérons pas reproduire ici, dans le récit rapide que nous allons faire de cette odyssée carliste, l'intérêt piquant de curiosité qu'elle a eu tant qu'elle a duré. Il est impossible de ressusciter cette attente générale, ces prévisions toujours excitées et toujours déçues, cette suite non interrompue de surprises, ces incertitudes, ces coups de théâtre soudains, ces exagérations même et ces affirmations contradictoires qui ont occupé et amusé l'Europe pendant six mois entiers. Sûr de succomber dans cette lutte contre des souvenirs encore vivans, nous ne l'essaierons pas. Nous voulons seulement, d'après des documens inédits et authentiques, porter le jour de l'histoire sur quelques faits obscurs et mal connus, et assigner à l'ensemble de cette campagne extraordinaire son caractère réel, qui s'est un peu effacé jusqu'ici dans son éclat romanesque. L'intérêt sérieux

qui s'attache à la vérité compensera peut-être ce qui nous manquera comme effet dramatique.

Commençons d'abord par constater un fait, c'est que l'expédition de 1836, malgré tout le bruit qu'elle a fait avec raison, n'a pas réussi. Gomez avait un but; il ne l'a pas atteint. Pendant que l'on admirait le plus dans le monde la promptitude et l'habileté de ses mouvemens, il était vivement blâmé au quartier-général de don Carlos, et à son retour dans les provinces basques, il était arrêté, jeté en prison et traduit devant un conseil de guerre. De même que les momens où les généraux constitutionnels prétendaient le plus l'avoir écrasé étaient ceux où il frappait ses coups les plus hardis et les plus heureux, de même les jours où l'opinion applaudissait le plus à ses succès étaient ceux où il se trouvait en réalité dans les plus grands embarras. Vainqueur quand on le disait fugitif, fugitif quand on le croyait vainqueur, sa situation n'a jamais été fidèlement connue, et l'énigme constante que ses courses donnaient à deviner n'a pas été un des moindres motifs qui ont porté si loin le bruit de son nom.

Entendons-nous, en rétablissant de notre mieux la vraie couleur des faits, porter la moindre atteinte à sa gloire? Non sans doute. Ce qu'il n'a pas fait, il n'a pas pu le faire, et le procès qui lui a été intenté fut le comble de l'injustice et de l'ingratitude. Ce qu'il a fait au contraire est merveilleux, et a été peut-être plus utile à la cause carliste que n'aurait pu l'être ce qu'il a vainement tenté. S'il n'a rien produit de durable, il a étonné, ce qui est beaucoup parmi les hommes; avec plus d'habileté de la part de son gouvernement, ce qu'il y a eu de surprenant dans son passage aurait suffi pour amener des résultats considérables. Du reste, nous ne prétendons pas faire honneur aux généraux de la reine de l'avortement de la principale tentative de Gomez; ces généraux ont mérité tous les reproches qui leur ont été faits, et nous n'essaierons pas de les défendre. Nous ne suivons d'autre parti dans ces récits que celui de la vérité.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre narration, et nous retrouver au milieu de ces manœuvres si capricieuses et si compliquées, nous diviserons l'expédition de Gomez en quatre parties bien distinctes : 1° l'excursion dans les Asturies et dans la Galice, avec le retour au point de départ; 2° l'entrée en Castille et la marche sur l'Andalousie par le centre de l'Espagne jusqu'à la prise de Cordoue; 3° le voyage en Estramadure, depuis le départ de Cordoue jusqu'au retour sur le Guadalquivir; 4° la seconde campagne d'Andalousie et le retour d'Algésiras dans les provinces basques.

On sera peut-être étonné d'apprendre que l'expédition n'eut d'autre but à son origine que de soulever les Asturies; c'est ce qui est pourtant hors de doute. Depuis la mort de Zumalacarreguy, tué devant Bilbao, l'armée carliste de Navarre n'avait tenté aucun effort sérieux pour sortir de ses lignes. L'armée constitutionnelle, sous les ordres du général Cordova, formait un demi-cercle autour des provinces, et semblait près d'étouffer, en se resserrant de plus en plus, le foyer de l'insurrection. Il fut décidé au quartier royal qu'une expédition serait tentée pour opérer une diversion, et porter la guerre sur un autre point de la Péninsule. Les Asturies et la Galice furent désignées pour devenir le théâtre de cette tentative, comme étant à la fois les plus rapprochées de la Navarre, et les plus favorables, par la nature de leur sol et par ce qu'on disait des dispositions de leurs habitans, à l'établissement de la guerre civile. Le chef choisi pour commander l'expédition fut l'ancien ami et compagnon d'armes de Zumalacarreguy, le maréchal-de-camp don Miguel Gomez, justement estimé dans l'armée carliste pour sa bravoure, ses talens militaires et son caractère ferme et loyal.

Gomez avait alors cinquante-deux ans, et comptait trente ans de services honorables. Né à Torre don Gimeno, dans le royaume de Jaen, en Andalousie, d'une famille noble, il était, en 1808, étudiant dans sa quatrième année de lois à l'université de Grenade. Lors de l'invasion de Dupont en Andalousie, il prit les armes, comme volontaire, contre les Français. L'ancienne influence de sa famille dans le pays lui permit de rassembler en peu de temps, autour de lui, une petite troupe, et il devint d'abord sous-lieutenant, puis lieutenant dans les compagnies franches qui se formèrent à Jaen. Fait prisonnier en 1812, il fut conduit en France au dépôt d'Autun, d'où il s'évada un an après pour rentrer en Espagne. En 1815, il se retira avec le grade de capitaine. En 1820, il fut des premiers qui prirent les armes contre l'autorité des cortès, et en faveur du pouvoir absolu. Il servit alors dans le second bataillon de Navarre, dont Zumalacarreguy était commandant, et il devint lui-même commandant de ce bataillon, quand son chef obtint de l'avancement.

Mis en disponibilité en 1832, il se rendit à Madrid, et y retrouva Zumalacarreguy, qui était également en disponibilité. Cette conformité de situation resserra entre eux les liens d'une amitié contractée au milieu des hasards de la guerre. Pendant la maladie de Ferdinand VII, ils virent plusieurs fois don Carlos et lui offrirent leurs bras pour le moment où il en aurait besoin. Aussitôt après la mort du roi, tous deux partirent de Madrid, l'un pour la Navarre, l'autre

pour la province de Cuença, dans le but commun de soulever le pays au nom de l'infant. Gomez échoua dans son entreprise, mais Zumalacarreguy réussit dans la sienne, et Gomez alla le rejoindre. Il fut nommé, dès son arrivée au quartier-général, colonel et chef d'état-major; deux ans après il était maréchal-de-camp, et il avait justifié cet avancement rapide par plusieurs actions d'éclat. Ces précédens le désignaient naturellement pour un commandement aussi important que celui de l'expédition projetée.

Quand tout fut prêt pour cette expédition, une démonstration fut faite, par don Basilio Garcia, du côté de Vittoria, pour détourner l'attention de l'armée constitutionnelle. Trompé par ce mouvement, le général en chef Cordova se porta sur le point qui paraissait menacé, et laissa le passage libre du côté d'Orduña.

Gomez partit d'Amurrio, petit village de la province d'Alava, le 26 juin 1836. La colonne expéditionnaire était forte de cinq bataillons, deux escadrons et deux pièces de montagne, en tout deux mille sept cents fantassins, cent soixante cavaliers et dix artilleurs. C'était bien peu pour ce qu'elle devait faire un jour, mais il ne faut pas oublier qu'elle ne partait que pour visiter deux petites provinces. Le marquis de Bobeda, brigadier, commandait en second l'expédition; don Jose Maria Arroyo commandait l'infanterie, et don Santiago Villalobos la cavalerie. Un maréchal-de-camp portugais, don Jose Raimundo Peireira, avec un colonel et plusieurs officiers de sa nation, s'étaient joints à cette petite armée, qui emmenait avec elle un intendant, un trésorier royal et un commissaire des guerres.

Le lendemain même de son départ, elle rencontra à Revilla, à dix heures de marche environ d'Amurrio, la réserve de l'armée constitutionnelle, sous les ordres du maréchal-de-camp Tello, qui était accourue pour lui barrer le chemin. Les christinos furent battus dans cette première rencontre, qui ouvrit brillamment la campagne. Au lieu de profiter de ce succès pour pénétrer dans la Castille, comme on s'y attendait, Gomez se jeta vers l'ouest, dans la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la mer de Biscaye, et qui sépare les Asturies du royaume de Léon. De son côté, Espartero, qui commandait la troisième division de l'armée constitutionnelle du nord, rassembla au plus vite les troupes disponibles, et se mit à la poursuite des carlistes avec six mille hommes de pied et trois cent cinquante cavaliers; alors commença cette curieuse chasse qui devait se prolonger jusqu'à l'autre extrémité de la Péninsule, sans qu'aucune des deux armées s'en doutât alors.

Serré de près par Espartero, Gomez fila pendant quelques jours le

long des montagnes, menaçant à la fois les Asturies et le royaume de Léon, et trompant à tout moment la poursuite de son ennemi par la promptitude de ses manœuvres. Chaque soir, sa troupe ne s'arrêtait qu'après avoir fait dix ou douze lieues dans la journée par des chemins montueux et difficiles, et quelquefois après avoir passé vingt-quatre heures sans manger. Tout à coup il tourna au nord, descendit rapidement les petites vallées humides et fertiles qui s'étendent des montagnes à la mer, et le 5 juillet, neuf jours après son départ, il entrait à Oviedo, capitale du royaume des Asturies. Cette ville était défendue par le brave Pardiñas, à la tête du régiment provincial de Pontevedra; l'apparition de Gomez fut si prompte, que la garnison étonnée ne put que se retirer précipitamment, abandonnant ses effets, ses armes et ses munitions. Gomez en fit son profit, pour donner à sa troupe ce qui lui manquait et pour organiser un bataillon des Asturies, fort de trois cent vingt volontaires; mais il ne put faire davantage, car il ne trouvait que peu de sympathie dans l'esprit général du pays. On s'était trompé au quartier royal sur les dispositions de la province.

La population asturienne est bien loin d'être de nos jours ce qu'elle était aux temps de don Pélage et de la formation des premières monarchies chrétiennes contre les Maures. Des souvenirs belliqueux de leur histoire, les Asturiens n'ont conservé qu'un privilége dont ils sont très fiers, celui d'être tous nobles de naissance. Leurs mœurs sont industrieuses et paisibles. La plupart d'entre eux émigrent de bonne heure et se répandent dans toute l'Espagne, où ils forment, malgré leur noblesse, les deux tiers des domestiques. Ils n'ont rien de l'esprit inquiet et hardi de leurs voisins les Biscayens, et leur respect pour les grands propriétaires de leur pays, qui sont presque tous constitutionnels, les a toujours maintenus dans l'obéissance de la reine Isabelle. Ils n'opposèrent aucune résistance à l'invasion de Gomez, mais ils ne répondirent que faiblement à l'appel qui leur fut fait par ce général au nom de don Carlos. Depuis, la même tentative a été répétée plusieurs fois auprès d'eux, et elle a toujours échoué.

Cependant Espartero arrivait : il fallut partir. Les carlistes ne passèrent que deux jours à Oviedo. Ils en sortirent dans la matinée du 8 juillet; Espartero y entra le même jour. La tentative de s'établir dans les Asturies n'ayant pas réussi, Gomez se jeta dans la Galice, et marcha presque en ligne droite sur Sant-Iago, capitale de cette province; il y arriva en dix jours de marche, après avoir passé le Rio-Miño sous les yeux du général Latre, enfermé dans Lugo. La vieille

cité de Sant-Iago accueillit avec transport le représentant de la monarchie absolue; peuplée presque tout entière de prêtres, cette ville avait dû long-temps sa richesse à la célébrité de son saint, révéré par la pieuse Espagne. Une imposition particulière, connue sous le nom de *voto de Sant-Iago* (vœu de Saint-Jacques), était perçue dans tout le royaume pour l'entretien de sa cathédrale et de son archevêché, et cette imposition avait été supprimée par les premières cortès réunies après la proclamation de l'*Estatuto real*. Ce souvenir ne contribua pas peu à la réception qui fut faite à Gomez; le corps expéditionnaire fit son entrée au bruit de toutes les cloches, et dans la soirée, de brillantes illuminations témoignèrent de la joie publique.

Mais de pareilles manifestations n'ajoutaient rien à la force réelle de l'armée. Cette troupe, déjà si faible à sa sortie des provinces basques, s'était encore affaiblie par la désertion et par les pertes qu'elle avait faites en malades, traînards, tués ou blessés. Le bataillon formé dans les Asturies était resté dans cette province pour y entretenir la guerre; de leur côté, les prêtres de Sant-Iago se contentaient d'adresser au ciel de ferventes prières pour le succès du roi légitime, et ne fournissaient que peu d'argent et de recrues. Gomez passa à Sant-Iago encore moins de temps qu'à Oviedo; entré le 18 juillet, il en sortit dans la nuit du 19 au 20, toujours poursuivi l'épée dans les reins par Espartero. Ce moment fut même un des plus critiques pour l'armée expéditionnaire. Les chefs constitutionnels avaient combiné leurs opérations pour la traquer dans ce coin étroit de la Péninsule, et elle avait à la fois autour d'elle le corps d'Espartero renforcé de celui de Pardiñas, la colonne commandée par le général Latre, une autre colonne sous les ordres du marquis de Astariz, un fort détachement qui arrivait de la Corogne, et plus loin, au sud, couvrant les frontières du Portugal, une division portugaise commandée par le baron Fuente Santa-Maria.

Gomez échappa à cette situation difficile à force d'agilité. Pendant que les journaux de Madrid annonçaient qu'il ne pouvait manquer d'être bloqué et détruit, il se portait sur Mondoñedo, vers le nord, par le seul chemin qui fût resté ouvert. Il traversa ainsi la Galice pour la seconde fois, dans toute sa largeur, mais sans réussir davantage à l'insurger. Un seul partisan se présenta, connu sous le nom de l'*Evangéliste, el Evangelista;* Gomez lui fit délivrer des armes, des munitions, et distribua dans sa troupe des brevets d'officier. Le reste de la population resta immobile. Les Galiciens sont, comme on sait, les Auvergnats de l'Espagne; ils émigrent en plus grand nombre

encore que les Asturiens, et vont remplir, à Madrid, à Séville, dans les grandes villes, les fonctions de portefaix et de porteurs d'eau. Peu de jeunes gens étaient restés disponibles pour la guerre civile. L'époque où Gomez visitait le pays était d'ailleurs particulièrement défavorable; c'était le moment où presque toute la population valide de la Galice se répand jusqu'en Andalousie pour y faire la moisson, et laisse ses montagnes presque désertes jusqu'à l'hiver.

De Mondoñedo, Gomez, quittant la Galice, marcha vers le royaume de Léon : c'était la troisième province où il pénétrait. Il la parcourut sans difficulté comme les deux autres, et entra quand il voulut à Léon, capitale de la province. Il y fut reçu avec d'assez grandes marques extérieures d'adhésion, mais le nombre des volontaires qui se joignirent à lui fut encore moins considérable qu'à Oviedo et à Sant-Iago. Le royaume de Léon a fait très anciennement partie de la couronne de Castille; le souvenir des lois primitives du pays s'y est conservé. Or, c'est par la Castille que le droit de succession des femmes s'est particulièrement introduit dans la monarchie espagnole; c'est par une femme, Isabelle-la-Catholique, que la couronne de Castille a été réunie à celle d'Aragon. La légitimité d'Isabelle II ne pouvait donc être douteuse aux yeux des vieilles populations castillanes, et c'est, en effet, dans ces fidèles provinces que le trône de la fille de Ferdinand VII a toujours trouvé son plus ferme appui. Gomez traversa presque sans s'arrêter le royaume de Léon, dans la direction de l'ouest à l'est, comme s'il avait eu pour but de rentrer dans les provinces basques.

Il n'est pas douteux, en effet, que telle était alors son intention. Près de deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il était sorti des provinces avec son corps d'armée; il avait fait, dans cet intervalle, plus de trois cents lieues, il était entré dans trois capitales; il était parvenu jusqu'à l'extrémité de la Galice, et il en était revenu; il avait battu l'ennemi à Revilla, et il s'était dérobé à la poursuite incessante de forces supérieures; il avait fait appel à l'insurrection partout où il s'était présenté, et il avait distribué des armes à qui en avait demandé. Tout porte à croire que son expédition était terminée, et qu'il n'avait plus qu'à rendre compte à ceux qui l'avaient envoyé. Le général Cordova se vanta dans le temps de lui avoir fermé l'entrée des provinces par ses manœuvres; et à suivre les mouvemens que fit Gomez dans les premiers jours d'août, tantôt essayant d'aborder les provinces par le sud, tantôt se portant rapidement vers le nord jusqu'à Cangas de Onis, et revenant presque en droite ligne

sur ses pas, il est évident qu'il cherchait en effet à percer la ligne ennemie pour rentrer à Orduña, et qu'il ne put y réussir.

Ici se termine la première partie et comme le prologue de l'expédition. Elle débute par un échec, mais accompagné de circonstances brillantes : c'est ce caractère qui lui restera. Ses proportions vont d'ailleurs s'accroître. Si Gomez était parvenu alors à rejoindre le quartier-général, son entreprise n'aurait rien eu de bien distinctif, et se serait à peu près confondue avec celles de Sanz, de Negri, de Zaratieguy et des autres généraux de don Carlos qui ont essayé en vain de faire rayonner la guerre civile autour de son centre. Mais ce n'était pas là sa destinée. L'expédition qui avait paru sur le point de finir, était au contraire au moment de commencer véritablement. Un conseil de guerre fut assemblé le 8 août à Pradanos de Ojeda; tous les officiers de l'armée y assistèrent; Gomez leur proposa, puisque l'entrée des provinces leur était interdite, de se jeter bravement dans le cœur du royaume, de le parcourir au hasard, et de chercher, s'il le fallait, jusque dans les provinces les plus reculées, les élémens d'insurrection qui lui avaient manqué dans les contrées qu'ils venaient de traverser. La proposition fut acceptée et exécutée sur-le-champ; il en fut donné avis au quartier royal par un message, mais la division se mit en marche sans attendre l'approbation du roi.

Cordova avait cru saisir et enfermer Gomez entre les colonnes d'Espartero et les siennes, et il ne fit que le forcer à se jeter sur la Castille; il n'avait pu prévoir cette fuite audacieuse, qui déjouait tous ses projets. C'est du reste ce qui s'est reproduit très souvent dans la suite de l'expédition. Les généraux qui poursuivaient Gomez l'ont mis presque toujours dans la nécessité de tenter, pour leur échapper, ses coups de main les plus inattendus. Ils empêchaient ce qu'il voulait faire; mais en se portant sur les points menacés par lui, ils lui livraient ailleurs une proie qu'il ne manquait pas de saisir. Nous le verrons encore contraint de prendre des villes et de jeter le désordre dans des provinces entières pour se mettre à l'abri; commençons par le suivre en Castille, où il était entré en quelque sorte malgré lui, et où il n'avait aucune envie de rester.

Pendant une de ces marches et contre-marches dans les Asturies qui précédèrent le départ de Gomez pour le centre de la Péninsule, Espartero avait atteint à Escaros, dans le val de Ruron, une partie des troupes de l'expédition commandées par Arroyo, et il n'avait pas eu de peine à obtenir sur elles un léger avantage. Aussitôt un de ces bulletins emphatiques dont les généraux constitutionnels ont fait un

si grand usage dans cette guerre, avait présenté l'engagement d'Escaros comme une victoire complète; Gomez était, disait-on, entièrement détruit, son bagage enlevé, ses soldats tués, pris ou dispersés. On ne doutait pas à Madrid de ce nouveau triomphe des troupes de la reine, quand un bruit inoui, inconcevable, se répandit comme l'éclair : Gomez avait traversé en silence les plaines stériles et inhabitées de la Vieille-Castille, et il était apparu tout à coup à Palencia, entre Burgos et Valladolid, où le général Ribero avait été surpris et forcé à une retraite précipitée.

La terreur fut grande dans les deux Castilles à cette nouvelle. De Palencia, Gomez pouvait se porter à son gré dans tous les sens; partout on pouvait craindre de le voir arriver à l'improviste, et de nombreuses alertes l'annoncèrent souvent en effet sur plusieurs points à la fois. Dans l'ignorance où l'on était de ses véritables intentions et de la force réelle de son corps d'armée, on lui prêtait les projets les plus sinistres et les moyens les plus formidables. Quant à lui, au milieu de cet effroi universel qu'il excitait dans un rayon de cinquante lieues, convaincu de l'impossibilité où il était de résister à une attaque, il ne songeait qu'à franchir le plus promptement possible, avec ses trois mille hommes et son convoi attelé de bœufs, ces régions éminemment dévouées à la monarchie nouvelle, pour se rendre dans des provinces plus favorables à Charles V. Dans sa marche rapide et prudente qui contrastait singulièrement avec le bruit lointain qu'elle laissait après elle, il évitait les grandes villes, suivait les routes les plus détournées, et se dirigeait à grandes journées vers les confins des royaumes d'Aragon et de Valence, où il espérait faire sa jonction avec les partisans carlistes qui battaient le pays.

Heureusement pour lui, l'Espagne constitutionnelle passait en ce moment par une de ces crises révolutionnaires qui ont été les plus puissans auxiliaires de la cause absolutiste. Les funestes évènemens de la Granja venaient d'avoir lieu. La mère d'Isabelle, doublement insultée comme femme et comme reine, avait été contrainte par la violence d'accepter la constitution de 1812. Le brave général Quesada, pour avoir maintenu l'ordre dans la capitale au milieu des circonstances les plus critiques, avait été assassiné dans une auberge de village par des nationaux. Le plus affreux désordre régnait partout; les troupes n'obéissaient plus à leurs chefs; les autorités des provinces étaient déposées; le gouvernement nouveau, qui n'en était encore qu'à ses premiers jours, n'avait pas eu le temps de faire réaction lui-même à la désorganisation dont il était sorti. Cette situation

profita à Gomez, et lui permit de s'avancer sans résistance jusqu'à vingt lieues de Madrid; elle fit plus encore pour lui, elle lui fit gagner, sans qu'il la cherchât, une victoire éclatante, signalée, qui doubla en un jour sa renommée.

La garde royale et les autres troupes de la garnison de Madrid qui avaient pris part à la révolte de la Granja, n'étaient pas un des moindres embarras du gouvernement insurrectionnel. Ces troupes indisciplinées menaçaient la capitale d'un pillage et commettaient déjà des excès de tout genre. Le général Rodil, qui avait commandé l'armée du nord, fut nommé ministre de la guerre et généralissime de toutes les troupes, avec les pouvoirs les plus étendus. Pour débarrasser Madrid de cette soldatesque qui l'épouvantait, Rodil annonça l'intention de se rendre lui-même à la tête de la garde royale à l'armée du nord, et il donna ordre au brigadier don Narciso Lopez de partir sur-le-champ avec treize cents des plus mutins pour lui servir d'avant-garde. Lopez partit en effet, et se dirigea vers la Navarre; mais ayant appris en route qu'une partie des troupes de Gomez se trouvait à Jadraque, il marcha étourdiment de ce côté, malgré les représentations du vieux général Manto, qui lui fit dire plusieurs fois de prendre garde à lui. Ivre d'elle-même, sa troupe croyait marcher à une victoire aussi facile que celle de l'émeute; elle ne rencontra qu'un prompt châtiment.

Arrivé à Matilla, Lopez, croyant attaquer un des détachemens de Gomez, se jeta sur le gros de l'armée expéditionnaire. Ses treize cents hommes furent presque aussitôt entourés et obligés de se rendre jusqu'au dernier, ainsi que leur chef. Parmi eux se trouvait un des sergens de la Granja. Deux cavaliers seulement purent s'échapper et porter la nouvelle de ce désastre. Madrid trembla et crut voir Gomez à ses portes.

Mais cette heureuse rencontre de Jadraque n'avait rien changé aux projets du chef carliste. Plein du juste sentiment de sa faiblesse, il n'avait profité de son succès de hasard que pour continuer plus sûrement sa route vers le haut Aragon, en traçant dans sa marche une ligne diagonale à travers l'Espagne. Espartero, atteint d'une forte attaque de son inflammation de vessie, s'était arrêté très malade à Lerma; il avait laissé le commandement de sa division à son second, le brigadier Alaix, et celui-ci continuait mollement une poursuite qui devait le mener plus loin qu'il ne croyait. Gomez, toujours poursuivi, mais de loin, longea, pendant plusieurs jours, les frontières du royaume d'Aragon et celles du royaume de Valence, et parvint le

7 septembre à Utiel. C'est là que, sur ses invitations réitérées et probablement sur les ordres de don Carlos provoqués par lui, les chefs valenciens et aragonais devaient venir le rejoindre. Non-seulement il put y arriver sans encombre, mais il put y rester huit jours sans être inquiété. Alaix s'était tranquillement arrêté à Cuença, et quand on lui reprocha son inaction, il répondit que ses troupes manquaient de souliers.

Cependant la jonction s'opérait à Utiel. Le brigadier carliste Quilez arriva le premier avec deux bataillons et quatre escadrons assez bien armés de fusils et de lances, mais sans uniformes. Don José Miralles, autrement appelé *el Serrador* (le scieur de long), commandant-général de Valence, arriva à son tour avec deux bataillons et deux escadrons, mais mal armés et mal équipés. Enfin Cabrera, qui avait alors le grade de brigadier et le titre de commandant-général d'Aragon, arriva le dernier avec vingt cavaliers seulement. D'autres partisans moins importans, comme l'archiprêtre de Moya, vinrent aussi amener des renforts et demander des armes.

On peut évaluer à neuf ou dix mille hommes, dont la moitié environ de troupes régulières, les forces qui se trouvèrent rassemblées à Utiel. L'Espagne constitutionnelle crut qu'il y en avait bien davantage, et s'en alarma à l'excès. A la nouvelle de cette réunion, le ministre de la guerre Rodil sortit précipitamment de Madrid, et, renonçant au commandement de l'armée du nord, qui fut donné à Espartero, se porta sur Guadalaxara avec huit mille hommes pour couvrir la capitale et observer les mouvemens de Gomez. Ce n'était pas le cas de se tant inquiéter. A peine les chefs carlistes étaient-ils réunis, que la discorde se déclara parmi eux. Cabrera surtout souffrait impatiemment une autorité supérieure. Il n'avait consenti qu'avec répugnance à quitter ses montagnes, et il n'aspirait qu'à y revenir; il avait eu soin d'y laisser toutes ses forces pour défendre la forteresse de Cantavieja, qui était alors pour lui ce que fut plus tard Morella. Les premiers mouvemens de l'armée eurent un caractère d'incertitude très marqué, par suite des divisions qui régnaient dans son sein. Cabrera et les autres chefs de partisans voulaient rester dans le pays; Gomez, au contraire, voulait porter la guerre dans l'Andalousie, sa patrie. Un coup de main fut tenté sur la petite ville fortifiée de Requeña; mais cette attaque, conduite sans énergie, échoua devant le courage de ses habitans et de sa faible garnison. Cet effort pour établir dans la province de Cuença un centre de résistance n'ayant pas eu de suite, l'avis de Gomez dut prévaloir.

La colonne expéditionnaire se remit donc en marche le 15 septembre, après avoir expédié sur Cantavieja les prisonniers qu'elle traînait à sa suite depuis Jadraque. Cabrera, Quilez et *el Serrador* partirent avec elle, mais en murmurant.

Beaucoup d'exagérations et d'erreurs ont été répandues à cette époque par les relations passionnées des journaux, sur la nature des rapports de Gomez avec les pays qu'il traversait. Il importe de les rectifier, dans l'intérêt de la vérité. Gomez n'était pas, comme on l'a dit, un chef de bandits, c'était un véritable général à la tête d'une division régulière. Partout où il passait, il avait soin de faire rentrer les contributions en retard, et quelquefois il lui arrivait de frapper des impôts extraordinaires; mais tout cet argent était perçu avec les formes administratives et remis entre les mains des agens du trésor qui suivaient l'armée. Il avait établi parmi ses troupes une discipline sévère; il avait l'habitude de leur rappeler dans ses ordres du jour que les défenseurs de la religion et du droit devaient se distinguer par une conduite exemplaire. Si des excès ont été quelquefois commis par des pillards qui s'étaient joints à sa colonne, il ne peut en être responsable. Ce qu'on a dit du butin que son armée ramassa a été fort exagéré; d'ailleurs ce butin a pu être considérable sans qu'il ait jamais cessé d'être légitimé par le droit de la guerre, exercé avec mesure.

Il n'a jamais sévi que contre ceux qui résistaient; encore s'est-il souvent montré généreux envers des prisonniers qu'il avait forcés de se rendre à discrétion. Il n'a ensanglanté son drapeau par aucune de ces cruautés inutiles que tous les partis ne se permettent que trop souvent en Espagne. Partout il déposait les municipalités, désarmait les gardes nationales, détruisait les moyens de résistance, s'emparait des munitions et des armes qu'il distribuait à ses partisans. Là s'arrêtait son action politique; point de violences personnelles, point de persécutions. Sa modération n'a pas peu contribué à le brouiller avec les hommes ardens qui l'avaient rejoint à Utiel, et qui concevaient tout autrement la guerre civile. De son côté, il leur fit peut-être trop sentir la distance qu'il y avait, à ses yeux, entre le commandant d'une troupe réglée et des chefs de guérillas.

L'armée se dirigea d'abord sur Albacete, dans le royaume de Murcie; elle fit ensuite un coude vers le nord et se jeta dans la Manche, pour tourner les montagnes escarpées de la Sierra-Morena, qui séparent l'Andalousie du reste de l'Espagne, et les aborder par leur versant oriental. Une rencontre semblable à celle de Jadraque,

mais qui tourna cette fois à l'avantage des constitutionnels, eut lieu, pendant cette marche, à Villarobledo. Alaix, dont la colonne était plus faible que celle de Gomez depuis la réunion d'Utiel, ne cherchait qu'à l'observer sans l'attaquer; de son côté, le chef carliste, voulant, avant tout, arriver avec toutes ses forces en Andalousie, désirait éviter tout engagement. Malgré ces dispositions respectives, le hasard fit qu'Alaix se présenta pour entrer à Villarobledo le 19 septembre, pendant que les troupes expéditionnaires traversaient la ville, et il en résulta un combat.

Si Gomez avait usé de tous ses avantages pour lutter contre son adversaire, il l'aurait infailliblement battu, car il avait sur lui la double supériorité du nombre et de la position; mais, ignorant sans doute la véritable force qu'il avait devant lui, il continua à faire filer son corps d'armée le long de la ville, même après avoir été attaqué, et, voulant réduire l'affaire aux proportions d'un engagement d'arrière-garde, il ne fit donner qu'une partie de ses troupes. Son infanterie fit d'abord plier celle d'Alaix, mais la cavalerie de l'armée constitutionnelle, commandée par le brave colonel de hussards don Diego Leon, maintenant lieutenant-général et comte de Belascoain, culbuta la cavalerie carliste; le désordre se mit alors dans l'infanterie, qui n'eut pas le temps de se replier sur le corps d'armée, et qui fut entourée et obligée de se rendre. Alaix fit 1,300 prisonniers, et s'empara de presque tous les bagages de l'expédition. La revanche de Jadraque était presque complète.

Cette victoire, pour être plus réelle que celle d'Escaros, ne fut pas plus utile. Si le général Rodil, qui venait de sortir de Madrid avec la garde royale, s'était hâté de rejoindre la colonne victorieuse d'Alaix, et que tous deux se fussent portés résolument en avant à la poursuite de Gomez, il est probable que l'armée expéditionnaire aurait été complètement dispersée à la suite de cet échec. Les généraux espagnols ne sont pas si pressés; Alaix se reposa de sa victoire à Villarobledo; Rodil, de son côté, s'arrêta à Huete. Cependant Gomez conduisait ses soldats par les interminables plaines de la Manche, franchissait sans obstacle la Sierra-Morena par ce fameux défilé de Despeña-Perros, qu'il est si facile de rendre imprenable, et pénétrait en Andalousie. Tous les fruits qu'on aurait pu attendre de l'affaire de Villarobledo étaient perdus.

On avait espéré encore une fois à Madrid qu'il ne serait plus question de Gomez après sa défaite : l'irritation fut très vive quand on apprit qu'il fallait, au contraire, compter plus que jamais avec lui.

Alaix prétendit qu'il avait été arrêté par la nécessité de conduire ses prisonniers à Alicante, et cette raison peut avoir sa valeur; il annonça en même temps qu'il allait reprendre sa poursuite et la continuer sans relâche. Il se remit en effet en marche; mais Gomez, qui avait plusieurs jours d'avance sur lui, put traverser à son gré Ubeda, Baesa, Baylen, Andujar, et se présenter le 30 septembre devant Cordoue. Quant à Rodil, il envoyait à Madrid, de son quartier-général de Huete, de très beaux plans de campagne, disant qu'il traçait des parallèles d'un effet sûr, et que Gomez ne pouvait lui échapper. En attendant, il ne bougeait pas, ou s'il s'ébranlait, c'était pour se porter sur divers points de la province de Tolède, plus éloignés encore du théâtre de la guerre.

L'Andalousie est, comme on sait, avec le royaume de Valence, le pays le plus riche et le plus productif de l'Espagne; c'est de l'Andalousie que le gouvernement de la reine tirait ses plus grandes ressources, et si Gomez avait pu y propager l'insurrection, il aurait rendu le plus éminent service à la cause de don Carlos. La population andalouse, dont le caractère est enthousiaste, mobile et ami du changement, passait pour très attachée aux idées libérales; l'esprit de l'ancien régime dominait cependant encore sur quelques points, particulièrement dans le royaume de Cordoue. La ville de Cordoue elle-même, quoique des plus grandes et des plus peuplées de la Péninsule, était pleine de cet esprit qui se conserve en général beaucoup plus dans les campagnes que dans les villes. Après avoir été long-temps la capitale du califat arabe de l'Occident, Cordoue était devenue au moyen-âge le siége principal de la croisade chrétienne contre les Maures. Pour avoir pris possession de la riche mosquée transformée en cathédrale, la foi catholique n'avait été que plus vive et plus ardente dans son sein, et partout où les croyances religieuses ont eu un empire exclusif en Espagne, l'opinion absolutiste est la plus forte.

Quand le brigadier Villalobos parut devant une des portes de Cordoue, avec une seule compagnie de chasseurs et un escadron d'avant-garde, une partie des gardes nationaux qui défendait ce point, prit la fuite; l'autre ouvrit la porte aux cris de *vive Charles V!* Villalobos entra dans la ville avec sa troupe; mais, ignorant la direction des rues, il eut le malheur de passer devant un des bâtimens que les constitutionnels avaient fortifiés, et d'où partit subitement un feu très vif qui jeta le désordre dans ses rangs; lui-même périt victime de son imprudence. Ce malheur n'empêcha pas la population d'ouvrir

toutes les portes à l'armée carliste; ceux qui voulurent résister se retirèrent dans trois forts, qui furent immédiatement assiégés par la division de Valence. Gomez leur fit d'abord offrir une capitulation honorable; ils répondirent que les défenseurs d'Isabelle II mouraient plutôt que de céder. Le lendemain, serrés de près par les assiégeans, ils firent dire qu'ils acceptaient les conditions de la veille; il leur fut répondu que les défenseurs des droits sacrés de la légitimité ne renouvelaient jamais des propositions qui avaient été refusées, et qu'ils eussent à se rendre à discrétion, s'ils ne voulaient pas être passés par les armes. Ils se rendirent en effet au nombre de deux mille huit cents hommes, parmi lesquels deux colonels et huit lieutenans-colonels.

Gomez s'occupa aussitôt d'organiser sa victoire. Il nomma une junte de gouvernement sous la présidence du doyen de la cathédrale, envoya des proclamations dans les environs, donna des armes à des chefs de partisans, créa des bataillons de volontaires, et fit enfin tout ce qui était en lui pour faire de Cordoue le centre d'un mouvement en faveur de don Carlos. Il veilla avec soin à ce qu'aucune exaction n'eût lieu qui pût lui aliéner les habitans. Toutes les personnes et toutes les propriétés furent respectées.

La prise de Cordoue fut suivie du soulèvement des principales villes environnantes. Tout le beau pays connu sous le nom de *la Campine*, si célèbre par les guerres contre les Maures, brisa la pierre de la constitution et proclama Charles V. La ville de Malaga, qui avait eu aussi sa sanglante émeute à la suite de celle de la Granja, et qui avait établi dans son sein une sorte de gouvernement indépendant, envoya contre les villes de la Campine une colonne de volontaires nationaux commandés par le chef des révolutionnaires du pays, nommé Escalante. Mais les héros des émeutes n'étaient pas décidément heureux contre les soldats de la légitimité. Escalante fut honteusement mis en déroute à Buena par un détachement des troupes de Gomez, et poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à quatre lieues du champ de bataille. La terreur qui se répandit à Malaga à la suite de cette affaire fut telle que les membres de la junte, oubliant leurs manifestes patriotiques et leurs sermens de vivre ou de mourir pour la révolution, s'embarquèrent au plus vite pour Gibraltar. Il en arriva de même à Séville : l'audience, ou cour royale, quitta la ville, où l'on s'attendait à tout moment à voir arriver l'ennemi.

Gomez paraissait enfin près d'atteindre le but qu'il avait en vain cherché jusque-là. Lui-même parcourut les villes de la Campine, et

partout, à Lucena, à Baena, à Cabra, à Priego, à Montilla, il fut reçu comme un sauveur. Il put croire un moment qu'il lui serait possible de s'établir dans le pays et de s'y maintenir, mais cette illusion ne devait pas durer long-temps. Un formidable orage se formait contre lui et ne tarda pas à éclater. Alaix avait enfin passé la Sierra-Morena et s'était établi avec toutes ses forces à Jaen; Quiroga, capitaine-général de Grenade, réunissait d'autres forces à Castro del Rio; Espinosa, capitaine-général de Séville, s'était avancé jusqu'à Carmona avec quatre mille hommes; Butron, gouverneur de Cadix, accourait de son côté, et des troupes étaient dirigées sur l'Andalousie du fond de l'Estramadure; Rodil lui-même s'était décidé à se mettre en mouvement et occupait tous les passages de la Sierra-Morena. De toutes parts, les gardes nationales mobilisées recevaient l'ordre de marcher, et les populations constitutionnelles se levaient en masse contre les factieux. A mesure que le bruit de ces préparatifs se répandait, l'enthousiasme des villes soulevées diminuait à vue d'œil et fut bientôt réduit à rien. Il devint évident qu'il serait impossible de tenir long-temps dans Cordoue, ville de cinquante mille ames, qui n'était défendue que par de vieilles murailles mauresques. Pour comble d'embarras, les chefs valenciens et aragonais, Cabrera surtout et *el Serrador*, demandaient à grands cris à rentrer dans leur pays, disant qu'il n'y avait rien à faire en Andalousie, et que l'ennemi détruisait pendant ce temps les établissemens qu'ils avaient formés dans d'autres provinces.

Nous voici parvenus au terme de la seconde période de l'expédition. Cette période a été la plus importante; elle a duré deux mois comme la première, et n'a pas mieux réussi en ce sens que Gomez ne parvint pas plus à son but en Andalousie que dans les Asturies, mais elle a eu beaucoup plus d'éclat et de retentissement. Gomez y décrivit un immense arc de cercle d'un bout de la Péninsule à l'autre, et attira sur lui l'attention du monde entier.

Une course en Estramadure forme à elle seule la troisième partie; ce n'est en quelque sorte qu'un épisode, mais plein de hardiesse et d'intérêt. Quand on crut toutes les mesures bien prises pour entourer Gomez, Alaix marcha sur Cordoue à la tête de forces supérieures, dans la nuit du 13 au 14 octobre. Gomez l'évacua la même nuit, et, pendant qu'on se flattait de l'espoir de lui fermer toutes les issues, il remonta comme un trait vers le nord, repassa la Sierra-Morena sur un point où il n'était pas attendu, descendit les contreforts de cette chaîne, tomba à l'improviste sur Almaden qu'il prit en passant, con-

tinua sa route sur Guadalupe, Truxillo et Caceres, et quand il fut arrivé à la hauteur du Tage, il redescendit de Caceres sur Cordoue par une ligne parallèle à celle qu'il avait suivie en allant, et se retrouva au bord du Guadalquivir, le 10 novembre, après avoir, en moins d'un mois, traversé deux fois l'Estramadure dans toute sa longueur.

L'Estramadure avait de tout temps affecté le plus vif libéralisme, et ses gardes nationales avaient plusieurs fois menacé de marcher sur Madrid, si le gouvernement ne répondait pas à l'exaltation de leur patriotisme. La brusque arrivée des carlistes fit tomber les fumées de l'orgueil révolutionnaire; ces terribles gardes nationales disparurent devant Gomez, qui les désarma partout. Une confusion inexprimable se répandit sur son passage et gagna de proche en proche toute la province; mais le plus important des événemens qui signalèrent cette promenade de deux cents lieues fut la prise d'Almaden. Almaden est une ville située au pied de la Sierra-Morena, et renommée par ses mines de mercure, qui sont une des plus grandes richesses de l'Espagne. Elle était défendue par le brigadier don Jorge Flinter, chef de la division active d'Estramadure, et par un autre brigadier, don Manuel de la Fuente, gouverneur de la place. Dès l'arrivée des carlistes, le 24 octobre, ces deux généraux se renfermèrent dans deux forts; mais ils ne purent tenir long-temps, et furent obligés de se rendre. Dix-sept cents hommes furent faits prisonniers avec eux. Cette prise eut autant d'éclat que celle de Cordoue. Gomez montra dans sa victoire un caractère honorable et généreux; on lui proposa de combler, en se retirant, les mines d'Almaden, qui rapportaient au gouvernement de la reine vingt-cinq millions de réaux par an; il refusa, disant que ce trésor appartenait à l'Espagne et non à son gouvernement.

Qu'était-ce cependant que ce voyage extraordinaire qui avait tout bouleversé en Estramadure? C'était pour Gomez un moyen de se dérober à la poursuite acharnée des forces qui le cernaient en Andalousie, et sans doute aussi une nouvelle tentative qui échoua comme les autres. Quand il se fut bien convaincu de l'impossibilité de créer un centre de résistance à Cordoue, il dut songer à d'autres manœuvres, et voici celle qui se présenta naturellement à son esprit. Une seconde expédition, commandée par don Pablo Sanz, venait de sortir des provinces basques. Il put croire que cette expédition tiendrait en échec vers le nord une portion notable des troupes constitutionnelles, et qu'il lui serait possible, pendant ce temps, de s'établir en Estramadure. Peut-être même avait-il pensé, si Sanz s'avançait vers

Madrid, à combiner avec lui un système d'opérations contre la capitale. C'est du moins ainsi que les généraux constitutionnels interprétèrent son mouvement, car ils réunirent tous leurs efforts pour l'empêcher de passer le Tage; il est certain aussi qu'il fit un jour une démonstration comme pour se porter sur ce fleuve, et qu'il revint immédiatement sur ses pas, en présence des forces supérieures qui lui fermaient le passage.

Ce plan, s'il a réellement existé, fut déjoué par le peu de succès de l'expédition de Sanz. Ce chef s'obstina, sans doute sur les ordres de don Carlos, à tenter dans la Galice et dans les Asturies ce que Gomez n'avait pu y faire. Ce second effort échoua encore plus complètement que le premier. Sanz n'était pas homme à réussir où Gomez avait été impuissant. On disait dans les Asturies que Gomez faisait des carlistes et Sanz des patriotes; *Gomez hacia carlistas y Sanz patriotas.* Battu à Salas de los Infantes, Sanz abandonna la partie. Gomez, déçu dans ses espérances, fut obligé de se replier en Estramadure; il y donna des armes à de nombreux partisans, mais il ne put s'y établir lui-même; il fut ramené, quoi qu'il en eût, en Andalousie, d'où il comptait bien pourtant ne pas revenir.

Le seul avantage qu'il retira de son mouvement sur Truxillo, ce fut de se séparer de Cabrera. N'ayant pas pu passer pour se rendre dans son pays par les royaumes de Jaen et de Grenade, qui étaient occupés par l'ennemi, le chef aragonais avait suivi Gomez en Estramadure. Un dernier conseil de guerre avait été tenu à Truxillo; Cabrera y demanda que le corps expéditionnaire marchât tout entier au secours de sa place d'armes de Cantavieja, assiégée par San-Miguel. Sur le refus de Gomez, il était parti seul avec ses cavaliers, et s'était dirigé sur le haut Aragon en traversant le centre de l'Espagne. Il trouva, en arrivant, ses craintes réalisées, sa ville prise, ses troupes dispersées, et les prisonniers de Jadraque délivrés. Il voulut alors se jeter dans les provinces basques, mais il fut surpris par Iribarren au moment de passer l'Èbre, et son escorte fut détruite. Lui-même eut la plus grande peine à s'échapper, et fut obligé de rester quelque temps caché chez un vieux prêtre qui l'accueillit fugitif et blessé. Ces désastres accrurent nécessairement son irritation contre Gomez, qu'il se croyait en droit d'en accuser, et c'est de cette époque que datèrent sans doute les premiers rapports qu'il adressa au quartier royal contre ce chef, et qui provoquèrent plus tard la procédure dirigée contre lui.

Pendant que Cabrera se plaignait ainsi de Gomez, l'Espagne con-

stitutionnelle se plaignait encore plus de ses généraux, et avec plus de raison.

La colère publique se porta principalement sur Rodil. Ce général, investi de pouvoirs presque illimités par le nouveau gouvernement, avait annoncé qu'il exterminerait en peu de temps toutes les bandes qui désolaient la Péninsule. On a vu comment il avait tenu parole; il n'avait rien prévu, rien empêché; l'entrée de Gomez en Andalousie, son irruption en Estramadure, l'avaient pris au dépourvu. A la tête de toutes les forces militaires de l'Espagne, il avait laissé prendre Cordoue et menacer Séville; il était à quelques lieues d'Almaden, quand cette ville avait été investie, et il ne l'avait pas secourue. A Truxillo, à Caceres, il lui aurait été facile de joindre et d'écraser Gomez; il ne l'avait pas essayé. Il s'obstinait à rester dans son cabinet à tracer des parallèles; sa foi dans ses plans stratégiques, toujours démentis par les évènemens, était telle qu'il se plaignait un jour dans un de ses rapports de la *malicieuse lenteur* de Gomez, qui dérangeait sans doute une de ses plus savantes combinaisons. Les journaux de Madrid ne tarissaient pas en accusations et en plaisanteries contre lui. Un, entre autres, fit remarquer fort judicieusement que la propriété des parallèles étant de ne jamais se rencontrer, il n'était pas étonnant que le ministre de la guerre, avec ses lignes, ne rencontrât jamais Gomez.

Un décret royal, en date du 15 novembre, retira à Rodil le ministère de la guerre et tous les pouvoirs qui lui avaient été confiés. Rodil remit le commandement de sa division au général Ribero, et se retira dans l'obscurité, fort heureux de sauver sa tête, qui avait été demandée par les plus ardens. Ribero partit aussitôt pour l'Andalousie avec ses huit mille hommes.

Quant à Alaix, il était entré à Cordoue par une porte pendant que Gomez en sortait par une autre, et il s'était, comme d'ordinaire, arrêté dans cette ville, au lieu de suivre l'ennemi. Plus tard, il avait recommencé à tenir la campagne, mais marchant en quelque sorte au hasard, et ne sachant où trouver Gomez. Pendant plusieurs jours, on fut à Madrid sans aucune nouvelle de sa division. De son côté, il se plaignait hautement qu'on ne lui envoyât ni munitions, ni rations, ni souliers, et ses troupes profitaient du dénuement où on les laissait pour rançonner sans pitié les pays qu'elles traversaient. On en était venu, dans les villes les plus constitutionnelles d'Andalousie, à préférer voir arriver la bande de Gomez plutôt que celle d'Alaix. A Cordoue, le général avait donné l'exemple en dépouillant les églises de leurs

trésors (que Gomez avait respectés), sous prétexte que, si les carlistes revenaient, ils pourraient s'en emparer. Les soldats se croyaient tout permis après de pareils abus, et ils ne se montraient nullement pressés de finir une guerre où ils étaient libres de piller à leur gré, comme les compagnies franches du moyen-âge.

Alaix ne fut pas immédiatement rappelé comme Rodil, mais on sentit la nécessité de lui adjoindre un homme plus résolu avec des troupes moins démoralisées. On fit venir de Medina-Celi le brigadier don Ramon-Maria Narvaez, qui commandait une des divisions de l'armée du nord, et on lui ordonna de marcher aussi contre Gomez avec sa division.

Voilà donc trois généraux, Alaix, Ribera et Narvaez, qui manœuvraient à la fois contre un seul homme. Gomez leur tint tête quelque temps, mais il vit bientôt qu'il devait finir par succomber. Narvaez surtout ne lui laissait pas de relâche. Poursuivie à outrance, l'armée expéditionnaire repassa le Guadalquivir le 10 novembre, et rentra dans le royaume de Cordoue. C'est ici la dernière partie de l'expédition et la moins heureuse. Gomez était loin d'avoir les mêmes espérances que lors de sa première entrée en Andalousie. Ce général, qui répandait au loin la terreur, ne savait plus réellement comment s'y prendre pour tenir tête à ses adversaires. La terre allait bientôt lui manquer, car il était arrivé jusqu'au bout de l'Espagne, et il avait parcouru successivement toutes ses provinces, sans pouvoir planter sa tente nulle part. Il ne pouvait plus rien espérer de l'Andalousie; les mœurs y sont trop molles, le sol trop riche, le climat trop délicieux, pour que la guerre civile y puisse avoir de grandes chances de durée. Embarrassé de ses prisonniers, il avait été obligé de les mettre en liberté. Ce qu'il pouvait désormais espérer de mieux, c'était de ramener ses troupes intactes à don Carlos, et de sauver le lourd butin qui gênait tous ses mouvemens.

Voici quel était l'aspect de l'armée expéditionnaire quand elle revint en Andalousie après son excursion en Estramadure. On voyait d'abord défiler en bon ordre, musique en tête, environ quatre mille hommes d'infanterie, régulièrement habillés et équipés. Ces robustes soldats ne paraissaient pas fatigués malgré les marches presque miraculeuses qu'ils avaient faites. Après eux venaient huit cents hommes de cavalerie, coiffés du berret bleu et portant le manteau blanc, avec des pantalons bleus ou rouges, et montés sur des chevaux éprouvés. Gomez lui-même suivait à cheval, entouré d'un nombreux état-major; son air était vif et résolu; les femmes qui le regardaient passer re-

marquaient qu'il avait très-bonne mine et qu'il était *buen mozo*, bel homme, ce qui n'est pas sans importance en Espagne, même pour avoir des succès militaires. A la suite de ces troupes régulières et parfaitement disciplinées, marchaient pêle-mêle environ deux mille hommes mal armés et mal vêtus, appartenant aux diverses provinces que Gomez avait traversées. On y voyait des Castillans au manteau sale et rapiécé, au regard sévère et grave, des Navarrais gigantesques avec leur veste courte et leur berret écarlate, des Valenciens légers et rieurs avec leur tunique grecque semblable à la fustanelle des Albanais, et leur manteau bariolé de mille couleurs transversales jeté négligemment sur l'épaule droite; des Andaloux avec leur veste ou *smarra* de peau d'agneau, leurs culottes de peau de daim, leurs guêtres richement ornées, leur chapeau pointu, et l'indispensable cigarette à la bouche. Des vivandières, appartenant aussi à toutes les populations de la Péninsule, allaient et venaient au milieu de cette foule bigarrée, tumultueuse, que l'attrait du pillage avait beaucoup plus attirée que l'amour de la légitimité, et que Gomez avait eu plusieurs fois besoin de châtier.

Deux pierriers montés sur des mulets composaient l'artillerie. Quant au matériel, il suivait aussi sur de longues files de mulets chargés à l'espagnole, c'est-à-dire portant des paquets attachés au corps par des cordes de sparterie. De grandes galères, chars à quatre roues excessivement larges, évasés et couverts par des cerceaux qui supportent une *estera* ou natte de jonc, ployaient sous le poids des armes, des meubles, des outres de vin, des matelas, des tapis, des mille objets variés qui composaient le butin de l'expédition. D'autres chars transportaient les blessés et les malades. Tout cet immense convoi encombrait les routes, défilait avec lenteur et se prolongeait à une grande distance à la suite de la colonne en marche. Il est inconcevable que les généraux constitutionnels n'aient pas atteint plus souvent une division qui traînait après elle un pareil bagage, et qui a eu souvent à traverser des défilés où elle devait former une ligne de plusieurs lieues de longueur.

La seconde marche de Gomez en Andalousie ne fut qu'une fuite continuelle; il chercha d'abord un asile dans le pays montueux et pittoresque qu'on appelle la Serrania de Ronda. Il était extraordinaire qu'il n'y eût pas pensé plus tôt pour en faire le siége du soulèvement qu'il méditait, mais il était alors trop tard. La Serrania de Ronda était la contrée de l'Andalousie la mieux disposée par la nature pour devenir une seconde Navarre. Des défilés étroits, des

montagnes escarpées y enferment des vallées d'une fertilité presque fabuleuse, et où se presse une population innombrable. Toute la partie virile de cette population fait le métier pénible et dangereux de contrebandier, et rien ne dispose mieux que cette existence de ruses, de fatigues et de luttes à la vie de guérillero. Il n'est pas rare de rencontrer dans la Serrania des convois de cent mulets portant des marchandises introduites en fraude et conduites par quarante ou cinquante montagnards armés d'escopettes. Donnez à ces hommes un drapeau et un cri de guerre, vous avez des compagnies franches toutes faites.

Gomez arriva à Ronda le 16 novembre. Il y distribua en une seule journée deux mille fusils à des volontaires. Il repartit le 17, et marcha vers la mer, toujours talonné par l'ennemi et entouré de plus de quarante mille hommes en armes. Le 21, l'armée expéditionnaire défilait devant Gibraltar; la garnison et la population entière sortirent pour voir passer ces soldats, qui étaient encore, trois mois auparavant, dans les Asturies, et qui se trouvaient alors à l'autre extrémité de la Péninsule, en face de l'Afrique. Arrivé à Algésiras, Gomez y fréta un navire pour sauver au moins ce qu'il pourrait; les membres de la junte carliste de Cordoue y furent embarqués, et avec eux une partie de l'argent qui avait été perçu par l'expédition pour le trésor royal. Mais les croiseurs anglais s'emparèrent du bâtiment dès qu'il fut en mer; les prisonniers et l'argent, qui ne s'élevait pas au-delà de 25,000 piastres (125,000 fr.), furent mis à la disposition du gouvernement espagnol.

Cependant Gomez, acculé à la mer, n'avait plus d'autre alternative que de périr ou de passer au travers des troupes nombreuses qui le cernaient dans la pointe de terre qui porte Gibraltar. Il l'essaya avec sa résolution ordinaire, mais cette fois sans un complet succès. Il passa, mais en se faisant battre; il n'avait pu éviter d'être rejoint par Narvaez près d'Arcos de la Frontera. Quand il vit qu'un engagement était nécessaire, il prit position avec une partie de ses troupes sur un plateau très élevé nommé Majaceite, du nom d'une ferme située au pied de l'éminence, pendant que le reste de l'armée marchait avec les bagages dans la direction du nord, et passait la rivière de Majaceite sur des ponts construits à la hâte. Le plateau fut enlevé à la baïonnette par Narvaez le 25 novembre, et les forces qui l'occupaient obligées de se replier dans le plus grand désordre. C'était la première fois qu'un général constitutionnel atteignait réellement Gomez. Le succès de Narvaez fut célébré à Madrid avec de grands transports de joie. Les

divisions de Ribero et d'Alaix étaient, la première à deux lieues, la seconde à trois lieues du champ de bataille. Elles ne firent aucun effort pour prendre part au combat. Narvaez campa sur les hauteurs de Majaceite; puis, comme ses troupes étaient fatiguées des marches forcées qu'elles avaient faites pour se rendre de Castille en Andalousie, il prit, en vertu d'un ordre royal dont il était porteur, le commandement de la division d'Alaix, et se remit avec elle à la poursuite de Gomez.

Le général carliste, heureux d'avoir franchi, même au prix d'une défaite, le cercle qui l'enserrait, se dirigeait vers la Sierra-Morena, aussi vite que le lui permettait son convoi. La portion de ses troupes qui avait été battue à Arcos ne s'était ralliée qu'avec peine, et la confusion s'était mise dans son arrière-garde. Narvaez, informé qu'à Lucena, à Cabra, les soldats de Gomez se couchaient par terre, excédés de fatigue et refusant de marcher, voulut mettre la plus grande activité dans sa poursuite. Mais la division qu'il avait retirée à Alaix n'était pas habituée à tant d'énergie; elle se révolta à Cabra contre son nouveau chef. Alaix, qui suivait à peu de distance, en reprit le commandement. Comme pour prouver qu'il était capable à son tour de promptitude, et pour racheter le temps que la révolte avait fait perdre, il fit marcher ses troupes toute la nuit, et rejoignit à Alcaudète Gomez, qui fuyait toujours. Il lui prit la plus grande partie de ses caisses et de ses munitions. Les soldats vainqueurs se partagèrent ce riche butin. Si, au lieu de s'arrêter à piller, ils avaient poursuivi leur avantage, il est probable que Gomez aurait fini par succomber; l'indiscipline des troupes et la mollesse du chef le sauvèrent de ce pressant danger.

Cette rencontre d'Alcaudète fut la dernière. La division d'Alaix n'étant plus excitée par l'appât du gain, puisqu'elle s'était emparée de l'argent à Alcaudète, laissa Gomez s'en retourner sans chercher à le joindre, et se contenta de le suivre de loin. Parti d'Algésiras le 23 novembre, Gomez rentra le 19 décembre à Orduña, après avoir, en vingt-six jours, traversé l'Espagne tout entière, du sud au nord, dans une longueur de près de deux cent cinquante lieues. A son arrivée dans les provinces basques, il n'avait pas avec lui plus de seize cents hommes, et il avait perdu presque tout le riche bagage dont on avait raconté tant de merveilles.

On sait quelle réception lui fut faite au quartier-général. Il y fut traité en criminel d'état, mis au secret, et privé même de toute communication avec sa famille. Ce dénouement d'une si brillante expé-

dition parut avec raison, en Europe, aussi étonnant que l'avait été l'expédition elle-même.

C'était le moment où, — par un vertige qui serait inexplicable si l'on ne connaissait les tristes intrigues qui s'agitent partout auprès d'un roi absolu, — la petite cour de Navarre semblait prendre à tâche de persécuter ses plus fidèles serviteurs. Gomez fut accusé de n'avoir pas fait ce qui était nécessaire pour asseoir la guerre dans une des provinces qu'il avait parcourues : nous avons vu jusqu'à quel point il l'avait pu. En revanche il avait promené le drapeau de don Carlos des montagnes des Asturies au détroit de Gibraltar, il avait tenu en échec pendant plusieurs mois toutes les forces militaires de l'Espagne constitutionnelle, il avait désarmé plus de cent mille hommes de gardes nationales, et il avait mis partout la désorganisation, dans un trajet qui n'avait pas eu moins de huit cent lieues d'Espagne, c'est-à-dire environ douze cents lieues de France. De pareils services méritaient, dans tous les cas, qu'on en tînt un peu plus de compte.

Gomez pouvait d'ailleurs répondre qu'il avait prévu le premier la mauvaise issue de son expédition, et qu'il avait indiqué les moyens de la prévenir. En effet, de tous les points principaux de la ligne qu'il avait suivie, de Jadraque, d'Utiel, de Lucena, de Caceres, il avait envoyé des messages au ministre de la guerre de don Carlos, pour le prier de faire connaître au roi l'impossibilité où il était de généraliser l'insurrection quelque part, si l'on ne venait pas à son secours. Dans chacune de ces dépêches, après avoir énuméré les forces qui le poursuivaient et qui ne lui permettaient pas de s'arrêter, il demandait qu'un corps d'armée, fort d'au moins six mille hommes, sortît des provinces et se portât directement sur Madrid. Cette diversion eût été d'un succès à peu près infaillible; on ne la tenta pas. Gomez put croire un moment, lors de l'expédition de Sanz, que ses conseils avaient été suivis, mais il ne tarda pas à voir qu'il n'en était rien.

Tel qu'il a été, ce voyage du corps expéditionnaire carliste a prouvé que ce qui dominait en Espagne, c'était l'indifférence politique et la dissolution sociale. Voilà son résultat le plus évident. Ni les carlistes, ni les christinos n'ont été assez forts, les uns pour donner la victoire à Gomez, les autres pour l'arrêter dès ses premiers pas. De part et d'autre, on n'a réussi et échoué qu'à demi; c'est la conclusion inévitable de tout ce qui se passe en Espagne depuis long-temps.

****.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1840.

Une nouvelle pièce diplomatique vient de paraître. Lord Palmerston a voulu répondre à la note française du 8 octobre. Une première remarque nous frappe en lisant ce nouvel échantillon de la logique du *Foreign-Office*. Quel rôle jouent donc dans cette malheureuse affaire l'Autriche, la Prusse, la Russie? En signant le traité du 15 juillet, elles ont donc perdu la parole! Le noble lord est décidément l'orateur de l'alliance. Il a seul le droit d'ouvrir la bouche; il y a plus : seul il a le droit de tirer des coups de canon et de jeter des soldats en Syrie.

Il est difficile de prendre pour une participation sérieuse la présence d'une frégate autrichienne au milieu de la flotte anglaise. Cela rappelle un enfant voulant, lui aussi, conduire la voiture. On lui permet, pour l'apaiser, de s'asseoir à côté du cocher et de saisir le dernier bout des rênes que son habile voisin tient dans ses mains et gouverne.

L'empereur de Russie *abhorret à sanguine*. Il n'a pas fait paraître un soldat dans toute cette affaire. Il réserve toutes ses forces pour réprimer dans l'Asie mineure une invasion qui ne peut avoir lieu.

A Berlin, on donne son adhésion aux énormités de lord Palmerston, et on fait des vœux pour la paix; on voudrait même pouvoir faire quelque chose de plus que des vœux, mais on n'ose.

Au fait, lord Palmerston a quelque droit d'être fier. Pitt, pour avoir des alliés, leur donnait beaucoup d'or, leur laissait le premier rôle, et leur montrait en perspective de magnifiques provinces à conquérir ou à recouvrer. Lord Palmerston, sans rien dépenser, fait jouer à l'empereur Nicolas un rôle étrange pour un descendant de Pierre-le-Grand et de Catherine, et à la Prusse et à l'Autriche un rôle subalterne. On dirait une alliance de l'Autriche avec la du-

chesse de Parme et le duc de Modène. Si l'affaire se terminait comme lord Palmerston l'imagine, quel serait le produit net de l'alliance? L'influence anglaise plus puissante que jamais à Constantinople, dans l'Asie mineure, en Égypte. De tous les hommes, les Orientaux sont ceux qui croient le plus à la force, à son droit et à sa durée. La force, le succès, c'est la fatalité, c'est Dieu. Je ne serais pas étonné que le vieux Méhémet-Ali, qui, au fond de son ame, est un Turc, finît aussi par croire que les boulets anglais sont l'expression des décrets du Très-Haut. Il a du moins mille fois raison de penser que rien n'est sérieux de tout ce qui vient de l'Europe, que les coups de canon. Qu'il doit regretter de s'être laissé endormir par des conseils timides et des promesses chimériques! Que pouvait-il lui arriver de pis en marchant, après le triomphe de Nézib, droit sur Constantinople? Il aurait du moins succombé avec honneur, avec éclat, au milieu d'un grand cataclysme. Disons mieux; il n'aurait pas succombé. La Russie aurait fait avancer ses bataillons lentement, timidement; l'Angleterre, l'Autriche, peut-être aussi la France, seraient accourues, et comme il n'existait plus d'armée du sultan, comme la lutte se serait forcément établie entre les Russes et le pacha, entre la Moscovie et l'Orient, Méhémet-Ali avait chance d'obtenir de magnifiques concessions, et de voir combattre à ses côtés ces mêmes puissances dont aujourd'hui l'inimitié acharnée ou la froide amitié lui sont si funestes.

Quoi qu'il en soit, le canon de Beyrouth, c'est l'influence anglaise s'établissant sans rivale en Orient. La Syrie cessera peut-être d'appartenir à Méhémet, mais pour devenir un pachalik anglais. L'Égypte elle-même, à supposer que le pacha, battu, abaissé, avili, puisse la conserver, ne sera plus qu'une de ces provinces dont les Anglais savent depuis long-temps être les maîtres en Orient, tout en laissant à je ne sais quels mannequins la souveraineté nominale. Quand on connaît tout ce que les Anglais ont fait dans l'Inde, et ce qu'ils se proposent hautement de faire à la Chine, il n'est certes pas difficile de comprendre leur marche et leur but en Egypte et en Syrie. Lord Ponsonby à Constantinople, le consul Hodges à Alexandrie, et je ne sais quels autres consuls à Beyrouth, à Tripoli, à Damas, voilà, si l'on réussit, les vrais maîtres du pays. Encore une fois, le canon des vaisseaux anglais aura un long retentissement en Orient.

Pour en revenir à la note de lord Palmerston, elle n'est pas ce que pouvaient désirer les amis de la paix et de cette alliance anglo-française qui seule pouvait en être la garantie certaine. Tout en reconnaissant les sentimens pacifiques et la conduite désintéressée de la France, lord Palmerston ne trouve sous sa plume que des arguties mille fois rebattues et mille fois réfutées. — Vous voulez, comme nous, dit-il, l'intégrité de l'empire ottoman; il faut donc que le sultan règne en Égypte et en Syrie comme sur le Bosphore et aux Dardanelles. C'est précisément là ce à quoi nous travaillons; — et comme le noble lord paraît aimer l'ironie, il a soin d'ajouter qu'il est charmé de se trouver ainsi d'accord avec nous.

Laissons ces jeux de mots et ces vains débats de sophistes. Quel est le fond

des choses? La Porte est hors d'état de reprendre sérieusement, effectivement, le gouvernement de la Syrie et de l'Égypte. Méhémet-Ali peut les perdre, le sultan ne peut pas les acquérir. C'est là une vérité irrécusable; il n'est pas un homme éclairé, désintéressé, sincère, qui puisse la révoquer en doute. Dès-lors que deviendra la Syrie, peut-être l'Égypte, quand elles ne seront plus la propriété d'un vassal puissant, mais fidèle, loyal (il l'a prouvé en Morée, il l'a prouvé à Navarin) du sultan? Ce qu'elles deviendront? on ne nous le dira pas; mais il faudrait être aveugle pour ne pas le voir.

Pour prouver que l'existence de Méhémet-Ali *dans sa condition actuelle* est incompatible avec l'intégrité de l'empire ottoman, le noble lord nous donne un argument d'autorité! — C'est là, dit-il, l'opinion du gouvernement turc, juge compétent en cette matière. — L'opinion du gouvernement turc n'a pas la moindre valeur ici. George III était profondément convaincu que les provinces américaines étaient indispensables à la grandeur de l'empire britannique : il se trompait. Le roi de Hollande croyait que les Pays-Bas ne pouvaient se passer de la Belgique : il s'est trompé, et son erreur a failli être funeste à la Hollande. En toute question d'amour-propre, le vaincu est un mauvais juge; c'est un juge qui s'aveugle sur ses propres intérêts.

Mais peut-on parler sérieusement des opinions du gouvernement turc? Le gouvernement turc n'a plus d'opinions : il prend les opinions que la diplomatie lui donne. Citer l'opinion du gouvernement turc, c'est citer l'opinion de lord Ponsonby, de celui dont lord Palmerston lui-même disait, en 1839, qu'il faisait des folies, qu'il se laissait emporter par ses haines, et qu'il s'appliquerait à le modérer. Il y a admirablement réussi.

Les orateurs habiles réservent, dit-on, l'argument le plus fort pour la clôture de la démonstration : le noble lord a réservé pour la fin l'argument le plus plaisant. On ne veut s'engager à rien, pas même à l'endroit de l'Egypte. On peut tout au plus se permettre de donner quelques conseils au sultan. Et pourquoi tant de modestie et tant de réserve? Parce que le sultan est le maître chez lui, et qu'il lui appartient de décider lequel de ses sujets sera nommé par lui pour gouverner telle ou telle partie de ses états. Ainsi Méhémet-Ali est un préfet qu'on peut confirmer ou destituer à son gré. Que dirions-nous si l'Angleterre exigeait de notre gouvernement de maintenir à son poste le préfet du Pas-de-Calais?

Nous avons dit que l'argument était plaisant; c'est une erreur. Il est inique. Quoi! depuis un quart de siècle, Méhémet-Ali est en possession paisible de l'Égypte, et vous le comparez à un constable, à un fonctionnaire public révocable *ad nutum?* Il a fondé en Égypte un grand établissement, il a traité avec vos consuls, protégé votre commerce, fait pour l'Europe, pour son industrie, ce que la Porte n'eût jamais pu ni voulu faire, et vous nous parlez à son égard du pouvoir discrétionnaire du sultan? Et parce qu'en présence de quatre grandes puissances européennes coalisées contre lui, il n'a pas montré peut-être toute la résolution, toute l'énergie qu'on avait quelque droit d'attendre, vous ne daignez parler de lui que comme d'un de ces subalternes dont un

caprice peut impunément briser l'existence? C'est cependant le vainqueur de Nézib, celui qui de son souffle avait dissipé l'armée du sultan, celui qui, prêt à franchir le Taurus, ne s'est arrêté que devant les conseils de l'Europe. S'il ne nous avait pas écoutés, s'il avait profité de la victoire, suivi la fortune, très probablement la Turquie serait, à l'heure qu'il est, égyptienne ou russe, très probablement l'Europe serait en feu, très probablement aussi la prospérité de l'Angleterre, quelle que soit sa puissance, en aurait reçu de graves atteintes. C'est à ce même homme qu'on dit aujourd'hui : Qui êtes-vous? Un shériff, un préfet? Qu'on vous destitue ou qu'on vous garde, peu importe; c'est le droit du sultan!

Mais alors pourquoi intervenez-vous? pourquoi réalisez-vous la plus monstrueuse des interventions armées? Si ce n'est que la querelle d'un prince avec un de ses employés, pourquoi accourez-vous? Êtes-vous donc la maréchaussée du sultan?

S'il s'agit au contraire de l'équilibre politique, de l'intégrité de l'empire ottoman, de la paix de l'Europe, et, comme on nous l'a dit, de régler les rapports entre le sultan et le pacha, c'est-à-dire entre deux puissances, ne nous parlez plus alors de fonctionnaire à conserver ou à destituer. C'est une pure argutie. S'il n'était qu'un préfet, un employé de la Porte, révocable *ad nutum*, rien de ce qui se passe ne serait arrivé. Le consul anglais aurait été le maître en Syrie, le maître en Égypte : on aurait épargné les frais d'une expédition, les frais d'un bombardement. Les efforts du gouvernement anglais donnent un démenti formel aux paroles de son ministre.

Au surplus, la date de la note en explique la teneur. Lord Palmerston avait connaissance, en la rédigeant, des progrès de l'alliance en Syrie, et peut-être se flattait-il d'un succès plus prompt encore et plus décisif que celui qu'on a réellement obtenu.

Il faut bien le reconnaître, Ibrahim n'a pas opposé une résistance proportionnée aux forces et à l'énergie qu'on lui supposait. Aux premières nouvelles, on était presque tenté de se demander : Où est donc l'armée d'Ibrahim? qu'est devenu le conquérant de la Morée, le vainqueur de Nézib? Il y a eu là, pourquoi le dissimuler? un mécompte, une supposition qui ne s'est pas réalisée, une de ces données hypothétiques sur lesquelles toute politique est obligée de s'appuyer. C'est un mécompte qu'on ne peut imputer à personne, pas plus au 1er mars qu'au 29 octobre. Le 1er mars a eu raison de croire à la résistance énergique du pacha; le 29 octobre n'est pas responsable des faiblesses d'Ibrahim.

Au surplus, il y a eu, ce semble, mécompte pour tout le monde; car si la résistance n'a pas été aussi énergique qu'on pouvait le supposer, la déroute n'est pas non plus aussi certaine et aussi complète qu'on le disait d'abord. Au fait, Ibrahim est toujours maître des pachaliks les plus importans de la Syrie; Saint-Jean-d'Acre était encore en son pouvoir le 27 octobre; il a conservé et concentré son armée. On nous dit aujourd'hui qu'on s'attendait à un engagement décisif entre Ibrahim-Pacha et le nouveau prince de la montagne, l'émir

Beschir-Saghir. Ainsi rien n'est encore décidé. Le fait le plus grave, bien que nous manquions de renseignemens impartiaux pour l'apprécier au juste, est l'insurrection du Liban. D'un autre côté, la saison est fort avancée; les vaisseaux seront forcés de s'éloigner des côtes de la Syrie; les Turcs ne savent pas ce que c'est qu'une campagne d'hiver. Que deviendront les troupes débarquées si la flotte s'éloigne, si Ibrahim n'a pas été défait auparavant, si l'insurrection de la montagne n'est pas de force à lui fermer le chemin de la côte? On le voit, tout est encore possible, la ruine comme le rétablissement des affaires du pacha. On ne saurait pas toutefois compter aujourd'hui sur sa résistance comme on pouvait vraisemblablement y compter au mois d'octobre. Elle est aujourd'hui possible encore, mais beaucoup moins probable.

Ce n'est pas la force matérielle des alliés, ce ne sont pas leurs bombes, leurs fusils, leurs soldats, qui étaient à redouter pour Méhémet-Ali; c'est leur influence morale, c'est leur or. Quatre grandes puissances européennes épousant la cause du sultan; des chrétiens armés et redoutables appelant à l'insurrection des populations chrétiennes; des émissaires parcourant sous toutes les formes les contrées de la Syrie, prodiguant l'or, les encouragemens, les armes, les promesses : qu'on essaie d'une pareille conduite avec les peuples asservis de l'Europe, et on verra si les gouvernemens européens sont plus habiles e plus vaillans qu'Ibrahim !

Nous avons peut-être suivi une politique trop loyale, trop débonnaire. Ami sincère de la paix, le gouvernement français, même après le traité du 15 juillet, s'il a pris dans son intérieur et dans son intérêt des mesures dont il est seul juge, n'a rien fait en Orient qui pût contrarier les vues des alliés. Il s'est borné à donner, soit à la Porte, soit au pacha, des conseils de modération et de prudence.

Il doit en résulter pour nous un amoindrissement, une sorte d'abaissement dans l'esprit des Orientaux, qui, redisons-le, ne croient qu'à la force. D'un autre côté, nous nous empressons de le reconnaître, le cas n'était pas arrivé où l'on dût tirer l'épée et jeter le fourreau. S'il y avait eu à notre égard mauvais procédé, il n'y avait pas eu d'outrage, et nos intérêts n'étaient pas encore compromis au point de légitimer la guerre.

Mais aujourd'hui surtout il y a entre la paix et la guerre des situations intermédiaires qui feront sans doute le désespoir de la science, lorsqu'elle voudra les définir, mais qui n'ont pas moins existé. Nous avons, de concert avec l'Angleterre, envoyé une armée prendre Anvers; nous l'avons bombardée, canonnée, conquise aux dépens du roi des Pays-Bas, notre ami, car, malgré les tranchées d'Anvers, nous n'étions pas en guerre avec Guillaume. Nous surprîmes Ancône, bien entendu que nous étions toujours pleins d'attachement et de respect pour le saint-père. Nous étions, avec l'Angleterre, les alliés de la reine Isabelle, luttant avec don Carlos, qui recevait des secours, dont on ne faisait guère un secret, des cours du nord et de Sardaigne. Cela empêchait-il nos relations d'amitié avec ces cours?

L'explication vraie de ces situations en apparence *anormales* n'est pas difficile. Nous aimons beaucoup la paix : c'est bien en soi, et c'est fort naturel après une si longue et si brillante période de guerres et de combats; mais si nous aimons la paix, n'oublions pas en même temps que les autres puissances, je n'en excepte pas une seule, redoutent extrêmement la guerre. Si nous ne tempérions pas notre amour de la paix par cette considération, par cette vérité irrécusable, nous pourrions, en nous égarant dans nos pronostics, suivre une ligne fâcheuse dans notre politique.

Sous l'empire de ces sentimens pacifiques, de cette sagesse, il s'est formé entre les puissances une sorte d'accord tacite qui empêche beaucoup de collisions, qui prévient beaucoup de malheurs. On s'est dit que, dans une certaine mesure, chacun pourrait satisfaire ses fantaisies sans exciter d'orage. Comme la paix absolue est chose impossible ici-bas, on a quelque peu élargi le cercle des dissentimens qui ne sont pas une rupture, des faits déplaisans qui ne sont pas la guerre. C'est comme si entre particuliers on diminuait le nombre des mots et des gestes qui, selon l'opinion du monde (nous ne voulons pas nous brouiller avec la loi), rendent nécessaire un duel.

En partant de ces données, nous aurions peut-être agi habilement si nous avions fait passer à Méhémet-Ali un millier d'artilleurs. Ses canons auraient été mieux pointés, les populations chrétiennes ne se seraient pas si facilement insurgées, les Égyptiens n'auraient pas perdu courage, la résistance aurait été mieux proportionnée à l'attaque, les succès et les revers se seraient mieux balancés, et l'hiver venant à suspendre les hostilités avant tout résultat définitif, on aurait sans doute repris les négociations et conclu un arrangement équitable et honorable, arrangement sans lequel, quoi qu'on fasse, la paix du monde sera toujours en danger; car, qu'on le veuille ou non, il y a des bornes à tout, même à l'amour de la paix. Les bornes, chacun de nous les retrouve en lui-même; elles peuvent être plus ou moins rapprochées; elles existent pour tous. Une grande nation, l'être collectif les aperçoit souvent là où les individus ne les aperçoivent pas encore.

Mais laissons ces projets posthumes, ces hypothèses rétrospectives, qu'il serait plus qu'inutile aujourd'hui d'approfondir.

La question, telle que les évènemens l'ont faite, est dans ce moment toute entière devant les chambres. Nous l'avons dit il y a long-temps, et avant les dernières vicissitudes ministérielles, nous attendons avec confiance le jugement des chambres et nous sommes disposés à l'accepter comme le *verdict* du pays.

La France attend une discussion grave, solennelle, une discussion vive et prudente, énergique et mesurée. Si par malheur les débats ne répondaient pas à la juste attente du pays, s'ils s'écartaient du but par leur petitesse ou par leur violence, tous nos hommes politiques, tous indistinctement, en sortiraient meurtris et rabaissés. Il n'y aurait profit pour personne.

Évidemment les chambres sont en présence de trois écueils : nous avons la

ferme espérance qu'elles sauront les éviter. Ces écueils sont, ce nous semble, un amour emporté de la paix, un désir excessif d'économies, un goût trop prononcé pour les émotions parlementaires et les combats personnels.

L'amour de la paix serait excessif, s'il envisageait les faits d'une manière peu conforme à la dignité du pays, s'il méconnaissait des intérêts français là où ils existent réellement, s'il redoutait outre mesure les conséquences de la guerre.

Nous l'avons déjà dit, le traité du 15 juillet n'est pas un outrage, mais c'est un mauvais procédé à notre égard. Si nous ne devons pas tirer l'épée pour *un peu plus ou un peu moins de Syrie*, l'Angleterre devait encore moins oublier l'alliance intime de la France pour enlever quelques jours plus tôt un peu plus ou un peu moins de Syrie à un vieillard de soixante-quatorze ans. C'est là l'appréciation vraie, froide du fait. Nous croyons que sur ce point les ministres passés et présens seront parfaitement d'accord. Les chambres pourraient-elles voir les choses autrement, pourraient-elles, sans manquer à la dignité du pays, regarder le traité du 15 juillet comme un fait qui ne doit causer chez nous aucune espèce de ressentiment, pas même la froideur, l'isolement et les mesures qui sont les conséquences forcées de l'isolement? Nous ne le pensons pas, et nous le craignons encore moins. Si le traité du 15 juillet doit rester tel quel, si rien ne doit être fait en considération de la France, quoi qu'il arrive en Orient, la France ne peut quitter honorablement la position qu'elle a prise. Il n'est pas question ici du pacha, du sultan, de l'Égypte, de la Syrie; il est question de la France et de ses rapports avec les autres puissances. S'il n'y a pas là une cause suffisante de guerre, il y a encore moins un motif de rapprochement et d'adhésion. La France peut rester isolée : elle n'a pas besoin de protecteur.

Les intérêts français ne sont pas, il est vrai, compromis jusqu'ici, ils ne le sont pas du moins d'une manière grave; car jusqu'à un certain point, ils le sont par l'influence qu'on cherche à exercer par toute sorte de moyens sur les populations de la Syrie, en particulier sur les populations chrétiennes, qui depuis un temps immémorial ne reconnaissaient d'autre guide en Europe que le royaume catholique de France. Mais des intérêts français peuvent se trouver gravement blessés d'un moment à l'autre par le cours des évènemens, même sans projet délibéré des alliés. Qu'arriverait-il si Ibrahim-Pacha battait le prince de la montagne et forçait les alliés à de nouveaux efforts? Qu'arriverait-il si, Ibrahim-Pacha étant battu, les populations chrétiennes, exaltées par le succès, ne consentaient pas à reprendre le joug des Turcs? Qu'arriverait-il si les populations mahométanes, irritées des progrès des chrétiens, se levaient à leur tour et plongeaient la Syrie dans toutes les horreurs de la guerre civile? Enfin, qu'arriverait-il si les diatribes de la presse anglaise et la mauvaise fortune du pacha, et, disons-le, un peu d'or habilement dépensé, faisaient éclater une insurrection en Égypte, sous le canon des vaisseaux fermant le port d'Alexandrie?

Rien de tout cela n'est certain; ce ne sont que des suppositions plus ou moins

probables, si on veut, plus ou moins improbables. Toujours est-il que rien de tout cela n'est impossible. Il serait facile d'ajouter à ces hypothèses u'autres hypothèses également graves, et toutes pouvant prochainement réaliser un grand danger pour les intérêts français. Ce serait agir précipitamment que de se placer dans une de ces hypothèses comme dans une réalité. Ce serait agir plus légèrement encore, ce serait exagérer l'amour de la paix, que de se persuader qu'il faut se gouverner comme si aucun danger de cette nature n'était possible.

Enfin il ne faudrait pas se faire un épouvantail des périls d'une résistance inébranlable, dans le cas où elle deviendrait nécessaire. Ce serait sans doute un grand malheur que la guerre; les pertes seraient énormes pour tous; la prospérité publique et le bonheur privé en recevraient de rudes atteintes. Bien coupables seraient ceux qui pourraient appeler la guerre de gaieté de cœur, non pour défendre des intérêts bien constatés, des droits sacrés, mais pour aller à la recherche d'un mieux chimérique et contestable. Mais si le désir de la guerre à tout prix serait une démence, l'horreur désordonnée de la guerre serait plus qu'une faiblesse. La saine politique repousse également ces deux sentimens, et il lui serait difficile de dire quelle est, de ces deux exagérations, celle qui en définitive serait la plus funeste au pays. Certes les forces des alliés sont grandes; ce serait un enfantillage que de chercher à se faire illusion sur ce point. Il ne faut pas oublier cependant que la guerre leur est encore plus à craindre qu'à nous, qu'ils n'ont pas notre puissante unité; que plusieurs d'entre eux ont infiniment plus à perdre qu'ils ne peuvent espérer de gagner. Il y aurait donc une sorte de faiblesse à penser que toute démarche ferme et résolue de la France (nous ne songeons jamais qu'à des démarches raisonnables, fondées), pourrait faire éclater la guerre. On s'est permis de dire de nous que nous ne la ferions dans aucun cas; nous aimons à être polis; nous disons que, quoi qu'on dise, nul n'entamera une guerre avec la France tant qu'elle n'exigera rien d'injuste et d'exorbitant. L'étranger se rappelle peut-être mieux que nous l'histoire des coalitions. Au fond, on peut affirmer que, depuis 1789, la France n'a jamais été vaincue par une coalition. Il a fallu qu'une sorte d'aveuglement livrât cinq cent mille hommes et cinquante mille chevaux aux glaces impitoyables du Nord; il a fallu que les Français allassent eux-mêmes, je dirais presque se suicider dans les plaines désolées de la Russie, pour que le pied de l'étranger osât fouler le sol de la France sans y trouver un tombeau.

Encore une fois, nous sommes convaincus qu'aucune exagération ne sortira des délibérations des chambres. Elles ont devant elles une administration qui se trouve dans une position délicate vis-à-vis de l'étranger. Il appartient aux chambres de faire sentir au gouvernement la force et l'appui du pays. Qu'on s'isole ou qu'on négocie, il importe que l'Europe sache que la France aime la paix sans faiblesse, et qu'elle préférerait les calamités de la guerre à la honte d'une injustice lâchement endurée.

Pour que cet appui soit réel, incontestable, les chambres, qui ne peuvent

guère, sans d'énormes inconvéniens, déterminer elles-mêmes des cas de guerre, auront à se prononcer sur la question de l'armement. Les armemens déjà faits ou ordonnancés seront-ils maintenus? Les armemens seront-ils augmentés? Sur ces questions, les chambres peuvent faire une réponse explicite; elles peuvent aussi garder le silence jusqu'à la discussion du budget. Il serait, ce nous semble, fâcheux que la législature ne s'expliquât pas d'abord et franchement, du moins sur la première question. On peut à la rigueur différer d'opinion sur la question de savoir si l'armement doit ou non être augmenté. L'affirmative suppose une politique plus active, la négative une politique plus résignée. Dans le premier système, tout en désirant la paix, on croit la guerre plus probable; dans le second, c'est la probabilité de la paix qui domine; la guerre ne se présente que comme une éventualité fort éloignée. Mais dans l'un et dans l'autre, la France donne signe de vie, et ne se place pas en face des évènemens spectatrice tout-à-fait insouciante et désarmée. Refuser les armemens déjà faits ou ordonnancés, ce serait déclarer que la France est résignée à tout, qu'il n'y a pas de bornes à sa longanimité et à sa patience. Les bornes existent cependant; elles existent pour tout le monde. Que peuvent désirer les amis les plus dévoués de la paix? Qu'on ne tire pas l'épée pour la Syrie? Qu'on ne la tire pas même pour l'Égypte, si le pacha s'abandonne lui-même au torrent qui l'emporte, si une insurrection lui enlève tout pouvoir, et si le sultan redevient effectivement lui-même maître, possesseur et gardien de ces provinces? Soit : mais après? Si des garnisons étrangères s'établissaient en Egypte ou en Syrie? Si des concessions fâcheuses étaient imposées à la Porte? Si des priviléges onéreux pour nous lui étaient arrachés? Que de faits peuvent se réaliser! que d'accidens peuvent arriver!

En attendant, nous espérons que notre gouvernement préférera une politique d'isolement, négative, d'observation armée, à une politique qui nous rendrait après coup complices du traité du 15 juillet. Encore une fois, la France ne peut signer un traité qu'autant qu'il lui sera fait des concessions notables.

Ne nous pressons pas d'en finir. Montrons que la plus essentielle des qualités de l'homme d'état ne nous manque pas; sachons attendre. Si on ne veut pas attendre avec six cent mille hommes, qu'on attende du moins avec quatre cent cinquante mille hommes sous les armes, avec des arsenaux bien garnis, des places fortes réparées, et une flotte bien équipée.

Cette position d'observation armée, cet isolement qui, ne se mêlant de rien, a cependant l'œil à tout, est une politique qui ne manquerait pas de grandeur si on savait la garder avec dignité et en augmentant nos forces.

Mais cela demande à l'intérieur du calme, de l'union, des forces qui s'organisent et se coordonnent, et non des forces qui s'agitent, s'entrechoquent et se détruisent l'une l'autre. C'est là le troisième écueil, hélas! le plus difficile à éviter. La polémique nous envahit et nous dévore. On dirait que nous sommes chargés de nous donner en spectacle pour réjouir l'étranger. Il est à craindre que les prochains débats ne se ressentent de cette fâcheuse disposition des

****

esprits. S'appliquera-t-on à rechercher ce que nous commandent dans les circonstances présentes l'honneur, la dignité, l'intérêt légitime du pays? Ou bien parlera-t-on à perte de vue uniquement pour savoir lequel des trois ministères, du 12 mai, du 1er mars, du 29 octobre, a commis le plus d'erreurs dans l'affaire d'Orient? Si les débats prennent cette direction, ils seront déplorables. Nous verrons des hommes qui ont eu ou qui ont l'honneur de siéger dans les conseils de la couronne se jeter l'un l'autre à la tête leurs fautes prétendues ou réelles, et ramener les intérêts les plus graves du pays aux minces proportions de l'attaque et de la défense personnelle.

Les adversaires du 1er mars rechercheront probablement avec d'autant plus d'acharnement ce genre de combats, qu'ils se croiront très forts de la majorité qui vient de se déclarer. Ils se trompent, la majorité ne fait rien à l'affaire, car à coup sûr elle ne fermera pas la bouche aux ministres du 1er mars. Dès-lors le pays peut regretter ces tristes débats, les ministres du 1er mars ne peuvent pas les craindre; dans leur intérêt personnel, ils doivent les désirer. Leur politique à l'endroit de l'Orient a été sage, ferme, loyale; ils le prouveront, s'il le faut, pièces en main. Et quant au dissentiment qui a amené leur retraite, il n'y a là rien de fâcheux pour personne. Le 1er mars prévoyait la guerre; le 29 octobre prévoit la paix. Nous sommes convaincus que le cabinet du 1er mars prévoyait la guerre, tout en désirant sincèrement la paix, une paix honorable s'entend, comme nous croyons que le 29 octobre n'a pas du tout pris les affaires pour nous donner une paix honteuse. Disons plus : il n'y a pas d'homme au monde qui de propos délibéré entrât aux affaires pour sacrifier son pays; ce sont là des exagérations de l'esprit de parti. Les hommes les plus habiles et les mieux intentionnés peuvent se tromper. Lequel se trompe ici, du ministère du 1er mars, qui prévoyait la guerre, ou de celui du 29 octobre, qui compte sur la paix? C'est là la question que les chambres devront implicitement résoudre. Les tendances de la chambre, il faut le dire, ne paraissent pas douteuses; mais, quelles qu'elles soient, que le ministère ne se presse point d'entrer en conférence, de signer un traité : ce n'est pas lui qui doit chercher à renouer les négociations; ce rôle appartient à ceux qui ont jugé à propos de mettre en oubli notre alliance.

On dit que M. de la Redorte, notre ambassadeur en Espagne, a envoyé sa démission. Sa retraite serait d'autant plus à regretter, qu'il remplit sa difficile mission avec une mesure, une fermeté, une intelligence qui ne laissent rien à désirer. Il a prouvé de la manière la plus honorable que M. Thiers, en le proposant au choix de la couronne, n'avait pas cédé aux préventions de l'amitié.

REVUE MUSICALE.

De notre temps, et par les extravagantes théories qui courent, une partition, une symphonie, un morceau, quels qu'ils soient, n'ont de valeur et de portée qu'autant qu'ils renferment un enseignement et proclament un dogme. Il est évident que les trombones et les clarinettes accomplissent une fonction religieuse, et que l'archet qui racle les cordes d'une contrebasse développe, sans s'en douter, un verbe social. A l'époque de Mozart et de Gluck, *Robert-le-Diable* se serait appelé tout simplement un opéra, ou, si l'on veut encore, un chef-d'œuvre; aujourd'hui cela s'intitule une grande *synthèse* musicale. Les musiciens ont pris au sérieux le mot de Platon, et nous aurons à l'avenir une musique de philosophes, triste chose vraiment. Mais en fin de compte, puisque les doubles croches veulent à toute force être des mots et des idées, laissons faire les doubles croches et demandons à la musique, non plus de la mélodie et de généreuses sensations comme autrefois, mais de graves enseignemens philosophiques. Aussi bien, avec les développemens singuliers que prend l'orchestre de nos jours, avec les ressources gigantesques qui se découvrent à chaque instant dans le domaine de l'instrumentation, il n'y aura bientôt plus qu'un art, qu'une science qui comprendra toute chose, et la métaphysique et l'histoire naturelle entreront dans la musique, absolument comme la poésie, la peinture et l'architecture y sont entrées déjà. Je ne vois pas pourquoi les dialogues de Platon ne se produiraient point à cette heure sous quelque vaste forme musicale. Parcourez l'*Eutyphron* et le *Phèdre*, ne vous semble-t-il pas que toute cette argumentation si profonde et si claire pourrait se rendre à merveille à l'aide de quelques trombrones obligés, de quelques harpes, de plusieurs contrebasses et d'un alto principal faisant la partie de Socrate?

Que de choses n'a-t-on pas vues dans *Robert-le-Diable!* Le catholicisme et le moyen-âge, le pape et l'empereur, l'ange et le démon, le bien et le mal, l'esprit et la matière, tout est là. Il en est un peu de certaines musiques comme du brouillard ou d'un nuage qui file, chacun y trouve ce qu'il veut y trouver. « Vous dites que c'est une souris, moi je pense que c'est un chameau, » et le personnage de Shakspeare a raison. Toutes ces billevesées ont cependant le tort d'exercer de fâcheuses influences sur l'esprit des hommes sérieux qui écrivent encore pour la scène. Il en résulte chez eux, la plupart du temps, une sorte de parti pris, de conviction délibérée, de persister à toute force dans des sentiers où peut-être ils s'étaient engagés d'abord à l'aventure, et qu'ils

eussent bientôt abandonnés sans les hallucinations d'une multitude fascinée qui les applaudit chaque matin pour des merveilles qu'ils n'ont pas conscience d'y avoir mises. Certes, M. Meyerbeer est un homme de trop d'esprit pour donner en d'aussi ridicules travers ; nul mieux que lui ne connaît les ressources profondes, mais limitées, de son art; nul ne sait mieux que lui la ligne où s'arrête la puissance véritable du son, et ce n'est pas l'illustre auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* qui franchirait jamais cette ligne. Et cependant ne le voyons-nous pas s'attacher à des rêves impossibles? Comment ne pas reconnaître les théories nouvelles dans ces préoccupations qui le possèdent, dans cette élaboration musicale d'un dogme, ou d'une hérésie? Suivez la filière : *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*; après le catholicisme, Luther; après Luther, les anabaptistes. Passe encore pour la musique catholique; le catholicisme a constitué le monde, il a pour lui la cathédrale, les orgues et les cloches; il a des harmonies sublimes au dedans, et de puissantes manifestations sonores au dehors. On se figure encore une musique catholique; mais une musique luthérienne, une musique anabaptiste, y pensez-vous? Qu'on veuille exprimer la couleur, cela se conçoit; mais la nuance, la nuance imperceptible? S'il y a une musique pour Jean de Leyde, il faut qu'il y en ait une pour Jean Hus, pour Jérôme de Prague, une musique pour toutes les individualités protestantes depuis Wicleff jusqu'à M. l'abbé Châtel. Non, encore une fois, là n'est point l'art véritable; la musique réside tout entière dans le cœur, dans les passions du cœur, et n'a rien à faire avec les subtilités de l'esprit; et c'est parce que M. Meyerbeer possède à un éminent degré les grandes qualités d'expression, c'est parce que dans tous ses poèmes religieux l'épisode entraîne le fond, et que les digressions dans le domaine de la théologie ne l'empêchent pas de trouver des élans comme le duo entre Valentine et Raoul au quatrième acte des *Huguenots*, que M. Meyerbeer a le droit incontestable de se livrer à de pareilles fantaisies. Aussi bien, puisqu'il s'agit de la reprise de *Robert-le-Diable*, nous pourrions à merveille discourir à ce sujet de toutes les choses qui se laissent voir dans cette partition gigantesque; nous pourrions analyser chaque mélodie au point de vue philosophique, étudier le diable en tant que père de famille, et nous poser chemin faisant, plusieurs questions sur le mythe musical que nous laisserions résoudre à l'avenir. Mais parlons de Duprez.

En abordant le rôle de Robert, Duprez tentait une entreprise au-dessus de ses forces. Remarquez que nous n'entendons pas ici, le moins du monde, faire injure au grand chanteur ni diminuer en rien sa valeur dramatique. Il y a dans la création de Robert-le-Diable, dans cette vaste création où Nourrit entassait tant de verve, d'énergie, de puissance, de chaleur et de fougue intrépide, il y a certaines conditions de scène, de pantomime, de tenue, de physique si l'on veut, auxquelles Duprez ne saurait suffire. Restait l'exécution musicale proprement dite, mais ici les mêmes difficultés se rencontraient. La partie de Robert, écrite dans les notes aiguës et vibrantes de la voix de Nourrit, procède par mouvemens spontanés, intonations vaillantes; or, ce n'est point

là, personne ne l'ignore, le fait de Duprez, qui aime à calculer dès long-temps ses prouesses, et se complaît surtout dans les récitatifs larges et modérés. La mésaventure était donc facile à prévoir : Duprez ne pouvait se faire illusion sur l'issue d'une pareille entreprise, et sentait aussi bien que tous son impuissance à rendre dans leur originalité native certaines inspirations du chef-d'œuvre de Meyerbeer. De là ses incertitudes de quatre ans, incertitudes qui devaient céder enfin au dénuement absolu où se trouve aujourd'hui le répertoire de l'Académie royale de Musique, céder surtout aux sollicitations de son amour-propre piqué au vif à tout instant par les magnifiques souvenirs que Nourrit a laissés dans ce rôle. Duprez ne joue ni ne chante Robert; il en exécute à loisir certaines parties qu'il convient à son talent de mettre en relief. Durant cinq actes, il se promène à travers cette grande musique, non plus, comme Nourrit, en tragédien consommé, en artiste plein de conscience et de foi, dont l'activité se multiplie, qui se préoccupe d'un geste, d'une note, d'un mot, et s'efforce, à la sueur de son front, de rendre le sens mystérieux d'un passage, l'intention profonde et cachée du maître, mais en habile chanteur italien, qui choisit avec goût, relève et caresse ce qu'il trouve sur son chemin, et laisse dans l'ombre ce qu'il ne peut atteindre. Ainsi, cette fois, il n'est plus question de la sicilienne, du grand duo entre Robert et Bertram, au troisième acte. Même dans le trio du dénouement, la partie de ténor s'efface et disparaît presque; en revanche, la cantilène de Robert, au quatrième acte, produit une impression inaccoutumée : c'est un style admirable, un chant large et posé, qui vous ravit d'aise et vous surprend, dans cette partition que chacun sait par cœur, comme si vous l'entendiez pour la première fois. Ensuite, il faut dire que Duprez manque tout-à-fait de cette énergie grandiose, de cet air de noble rudesse dans la tenue et la démarche, sans lesquelles on ne se figure pas la création de Meyerbeer. Sa taille si grêle, la chétive apparence de sa physionomie, ont, dans ce rôle du chevalier normand, quelque chose de plus comique qu'il ne convient à la gravité du personnage. Ajoutez à cela qu'il est allé s'affubler d'une robe blanche, de sorte qu'à le voir, au troisième acte, dans la scène du cloître, lorsqu'il tient en ses mains le rameau sacré, on dirait plutôt un camaldule à la procession que le terrible héros de la légende. Si Nourrit avait le défaut de prendre en scène trop souvent des airs de matamore, si chez lui la noblesse dégénérait quelquefois en déclamation, la grandeur en emphase, il est impossible de ne pas regretter chez Duprez l'absence totale de ces qualités indispensables à qui veut tenir tête à tous les rôles d'un grand répertoire. On a beau dire, il y a des partitions qui seront toujours interdites à Duprez. *Robert-le-Diable* et *les Huguenots*, par exemple, ne sauraient être pour lui ce que sont les autres opéras du répertoire. On ne cessera de lui contester Raoul et Robert, tandis que *Guillaume Tell*, *la Muette*, *la Juive*, lui appartiennent sans partage; c'est dans Arnold, dans Mazaniello, dans Eléazar qu'il triomphe, dans des rôles de montagnard, de lazzarone et de juif. Au théâtre italien, on passe plus facilement sur ces désavantages (bien que là, comme partout ailleurs, on aime assez à voir, dans l'emploi de ténor, un jeune

homme élégant, M. de Candia par exemple); mais au théâtre italien on fait de la musique pour la voix seulement et pour le chanteur, tandis que cette musique synthétique de l'Opéra comprend tout, la voix, le geste, l'expression dramatique, tout, jusqu'au costume. On ne s'avisera jamais d'aller chercher le caractère druidique dans la *Norma* de Bellini, ou l'esprit des républiques italiennes dans la *Lucrèce Borgia* de Donizetti; mais écoutez les gens versés dans l'interprétation philosophique d'une partition, les mystagogues chargés de déchiffrer les hiéroglyphes musicaux; ils vous diront que *Robert-le-Diable*, c'est le moyen-âge, c'est la féodalité, c'est le catholicisme. Je le veux bien: assurément, toutes ces belles choses doivent se trouver là, puisque tant d'hommes les y voient; mais alors qu'on nous les rende.

Rossini écrivait en Italie après la première représentation des *Puritains*: « Je ne vous parle pas du fameux duo entre Lablache et Tamburini; vous avez dû l'entendre de Bologne. » Que dirait le grand maître s'il eût assisté au festival de M. Berlioz? Nous pensons qu'il en rirait encore. Jamais séance plus comique ne fut donnée à des amis assemblés (le mot de *public* ne saurait convenir ici): tout le monde riait, les violons, les hautbois et les trompettes derrière leurs pupitres, les assistans dans leurs stalles. Cette musique des morts peut se vanter, au moins, d'avoir fait rire aux larmes les vivans. Quel compte rendre d'une pareille équipée? que dire de ces affiches hautes de six pieds, de ces musiciens entassés jusqu'aux frises, de cette montagne d'ophycléides et de trombones vomissant d'effroyables cataractes de sons? de ce pêle-mêle musical, de ce tohu-bohu que l'auditoire accueille avec un sourire de persifflage et qu'il salue en sortant d'un bâillement olympien? Tout cela, au fond, c'est Hoffmann pris au sérieux. On reproche à M. Berlioz ses élucubrations extravagantes, on lui en veut pour ses orchestres gigantesques et ses fanfares de carrefours; mais à cela M. Berlioz pourrait admirablement répondre que la musique n'a rien à voir en son affaire. Lorsque M. Berlioz placarde ses affiches sur toutes les murailles, lorsqu'il dresse ses échafaudages, M. Berlioz travaille à mettre en scène les contes fantastiques d'Hoffmann. S'il amoncelle jusqu'aux cieux les contrebasses et les ophycléides, les cimbales, les tambours et les chapeaux chinois, c'est pour donner la vie et la forme aux hallucinations du sublime conteur de Berlin. La musique de M. Berlioz est une musique de critique; la prendre pour ce qu'elle a l'air de se donner serait le comble du ridicule; autant vaudrait demander de la réalité au *Pot d'or*, à la *Biographie de Kreissler* ou du *Chat Murr*. Le public ne nous semble pas encore avoir compris tout ce qu'il y a d'ironie dans ces trombones qui hurlent à tout propos, de dérision aimable et fine dans ces grosses caisses qui battent sans désemparer. Et voilà, selon nous, ce qui fait que le public ne goûte pas M. Berlioz, et s'obstine à lui contester la gloire des grands maîtres. Lorsque le public aura une fois compris que ce n'est point là un genre que l'auteur de tant de symphonies et d'opéras fantastiques prétend fonder, mais la critique impitoyable d'un genre désastreux; lorsqu'on saura, à n'en pas douter, que M. Berlioz donne ses élucubrations comme Hoffmann ses

contes fantastiques, non pour qu'on les prenne au sérieux, mais pour démontrer à tous combien l'art serait à deux doigts de sa perte, si jamais il s'engageait dans une aussi fausse voie, alors le public, qui le répudie aujourd'hui, battra des mains à sa rencontre, et lui élèvera des arcs de triomphe; car il pourra vraiment apprécier à quel point ce musicien a mérité de l'art en ramenant, par l'exemple d'un dévergondage effréné, le goût général, de l'impasse où il allait se fourvoyer, vers le culte harmonieux et paisible de l'idéal et du beau. Cependant il est certains actes peu respectueux dont M. Berlioz aurait dû s'abstenir à l'égard de deux des plus grands maîtres dont la musique s'honore. On ne traite pas ainsi de puissance à puissance avec des hommes de la trempe de Gluck et de Palestrina, et nous ne concevons guère qu'on se permette de disposer de leurs chefs-d'œuvre ni plus ni moins que s'il s'agissait de l'ouverture des *Francs-Juges* ou de la cantate de *Sardanapale*. M. Berlioz est assez riche pour faire à lui seul tous les frais de ses séances satirico-musicales.

On ne cesse de s'élever avec raison contre la déplorable manie de ces gens qui ont pour habitude d'altérer les textes au lieu de les traduire honnêtement. S'il y a quelque chose de sacré, quelque chose à quoi on ne puisse toucher sans une sorte de sacrilége, à coup sûr c'est la pensée du génie. Or, faire exécuter une partition, c'est la traduire, et prétendre donner à l'œuvre de Palestrina ou de Gluck des développemens qui ne sont pas, qui n'auraient pu être dans la pensée des maîtres, c'est tout simplement la travestir d'une façon monstrueuse, c'est la profaner. On dirait que M. Berlioz a pris à tâche de démontrer à l'univers qu'il ne saurait exister de musique en dehors de l'appareil formidable dont il s'institue l'ordonnateur suprême. La musique de l'avenir ne lui suffit plus, il lui faut la musique du passé; il faut qu'il renforce Palestrina et taille en plein drap dans les partitions de Gluck. Le vieux Gluck, le musicien aux effets terribles, le chantre d'*Armide* et d'*Iphigénie*, ne lui paraît point assez *corsé*. Pauvre Gluck! vous ne vous doutiez pas, lorsqu'au son des trombones vous évoquiez jadis dans votre orchestre les *esprits de haine et de rage*, qu'un jour viendrait où M. Berlioz vous ferait l'aumône de quelques ophycléides; et Palestrina, qu'on arrache à la chapelle Sixtine où quelques soprani suffisent à ses mélodies fuguées, pour l'écraser, lui, le maître paisible, à l'inspiration suave et religieuse, sous la pompe des voix et des instrumens! Si l'indifférence du public n'eût fait prompte justice d'une semblable parodie, nous courions la chance de voir avant peu les chefs-d'œuvre de Paesiello ou de Cimarosa se produire sur notre scène derrière une triple rangée d'ophycléides, de contrebasses et de trombones. Tout cela est à coup sûr fort divertissant, et l'élément bouffe domine, mais à la condition que les maîtres n'interviennent pas; car alors le scandale remplace la plaisanterie. Que M. Berlioz se fasse l'intendant de sa propre renommée, qu'il recrute pour ses symphonies autant de cuivres qu'il lui plaira; qu'il ajoute même, si bon lui semble, quelques trompettes marines à son artillerie ordinaire; mais, par grace, qu'il respecte au moins les chefs-d'œuvre que l'admiration des

siècles consacre, qu'il laisse en repos ces nobles partitions que le monde a pour jamais adoptées dans leur simplicité naturelle, et qu'il s'abstienne à l'avenir d'évoquer, dans ses festivals, les ombres royales de Palestrina et de Gluck, pour en faire à son orgueil d'obséquieux caudataires.

La *Lucrèce Borgia* de M. Donizetti, que les Italiens ont représentée pour la première fois cette année, est une partition sur laquelle l'*Anna Bolena* et la *Lucia* du même maître ont des titres incontestables à faire valoir. En effet, la plupart des passages remarquables qui se rencontrent dans *Lucrèce Borgia* rappellent si ouvertement leur origine, qu'on dirait que l'auteur s'est proposé de fondre en un les deux ouvrages dont nous parlons. Ainsi, la partie dramatique se trouverait au besoin dans *Anna Bolena*, tandis que la grace mélodieuse qu'on y respire, émane plus directement de la *Lucia*. L'empoisonneuse italienne n'est au fond que la timide femme de Henri VIII, Gennaro a tout le profil mélancolique de Percy, et le duc de Ferrare ressemble à s'y méprendre au frère de la fiancée de Lammermoor. En général, cette manière de procéder, cette élaboration vingt fois reprise d'une même idée diminue singulièrement l'état qu'on peut faire de la fécondité des maîtres italiens. Ils écrivent énormément, et en italien composer s'appelle écrire; mais, si vous êtes assez impertinent pour ne pas vous en tenir à la lettre, si, au lieu de vous laisser abuser par le chiffre, vous demandez à cette verve inépuisable les conditions d'une faculté productive légitime, alors vous en viendrez forcément à rabattre beaucoup de votre enthousiasme. Tel maître qui porte, jeune encore, à soixante le nombre de ses chefs-d'œuvre, ne se trouve avoir fait, à tout prendre, que deux partitions dont les cinquante-huit autres sont les monotones variantes. A ce compte les Italiens seraient plus stériles dans leur fécondité que les Allemands, que Weber, par exemple, qui se contente d'écrire trois opéras dans sa vie : *Freyschutz*, *Euryanthe*, *Oberon*. M. Donizetti possède au suprême degré l'art de rajuster ses idées, de chanter au public le même air sur tous les tons, et de se coudre avec de vieux motifs un manteau d'arlequin fort présentable; et comment ferait-il autre chose, comment sans le secours du métier, cet auxiliaire ou plutôt cet admirable suppléant du génie, l'auteur de *Lucrèce Borgia* aurait-il pu suffire depuis dix ans aux commandes dont on l'accable? C'est un peu toujours la même partition rajustée, enrichie, illustrée de quelque mélodie heureusement venue, illustrée surtout par la voix des incomparables chanteurs qui l'exécutent, de sorte qu'on se laisse volontiers ravir et qu'on n'en demande pas davantage. Du reste, avec M. Donizetti, on a rarement à regretter l'absence de toute espèce d'inspirations nouvelles; çà et là, un éclair, une lueur, percent toujours, comme en Italie, quelques minutes de plaisir rachètent l'ennui de la soirée. Ainsi de *Lucrèce Borgia*. Il s'en faut que les beautés manquent dans cette partition, et, je le répète, si *Anna Bolena* et *Lucia* n'existaient point, ce serait là une œuvre des plus remarquables. — L'introduction s'ouvre par un motif plein de verve et d'éclat; puis vient une de ces phrases dont l'effet est irrésistible quand la voix de Lablache s'en empare et les lance dans la salle de toute sa puis-

sance; la *rentrée* surtout enlève l'auditoire, qui bat des mains et demande à l'entendre une seconde fois. Cette phrase, quoique du reste assez vulgaire et d'une inspiration moins heureuse que celle que Bellini a mise dans la bouche d'Orovèze au commencement de *Norma*, produit le même entraînement, grace à l'action colossale du robuste chanteur. La romance, avec accompagnement de harpe, que Lucrèce Borgia *soupire* auprès de Gennaro endormi, est un assez pauvre morceau dont la vocalisation tout élégante de la Grisi ne parvient pas à faire passer la médiocrité, et le finale qui suit manque généralement l'effet qu'on attend. Il en est presque toujours ainsi lorsque la musique touche à quelque situation vraiment belle d'un drame, et s'efforce de la traduire à sa manière. Les bonnes choses sont fragiles et courent grand risque quand on les déplace. Dans la pièce française, cette scène a quelque chose de véhément, de brusque, d'imprévu, qui ne saurait s'accommoder du développement inévitable que la musique apporte. Chacun, en abordant cette femme, se venge à sa façon, et l'invective se multiplie autant de fois qu'il y a de personnages sur le théâtre; dans l'opéra, au contraire, tous passent à leur tour, récitant l'un après l'autre le même motif: on conçoit quelle monotonie en résulte. Il y a des situations qui, par leur grandeur extérieure, leur pompe dramatique, au premier abord semblent musicales, et qu'ensuite, en les traitant, la musique altère et dénature; celle dont nous parlons est de ce genre. M. Hugo, dans son emprunt à Shakspeare, a été plus heureux que M. Donizetti dans son emprunt à M. Hugo. Le trio du second acte est, sans contredit, le meilleur morceau de la partition. Là, par exemple, vous retrouvez dans toute la grace de son inspiration le chantre mélodieux de *Lucia*, le maître aux combinaisons faciles, aux cantilènes pures et mélancoliques. Le duc de Ferrare, au moment de présenter à Gennaro la coupe empoisonnée, résiste aux instances de la duchesse, et bientôt, au-dessus du dialogue animé qui s'établit entre eux, monte et plane une voix fraîche, harmonieuse, idéale, une de ces phrases tendres et suaves comme en chante Percy dans *Anna Bolena*. Aussi la sensation est unanime, et tant que dure ce morceau, il court dans la salle un frémissement de plaisir qui ne s'arrête qu'aux dernières mesures pour faire place aux applaudissemens. Au troisième acte, l'air de Gennaro est une rêverie délicieuse; il y a dans la mélodie plus d'expression que les Italiens n'en cherchent d'ordinaire. Cette musique chante la tristesse et la mélancolie, et s'exhale des lèvres du jeune Vénitien comme un vague pressentiment de la fête lugubre qui l'attend au-delà de cette porte dont il va franchir le seuil. Il faut dire aussi que M. de Candia dit cette cavatine avec un sentiment admirable et qui ne le cède qu'au timbre enchanteur de sa voix. Dans le rôle de Gennaro, M. de Candia a réalisé les plus hautes espérances; jamais on n'entendit un organe plus doux et plus charmant, une émission de voix plus flexible et plus merveilleuse: la cantilène du trio dont nous parlions tout à l'heure offre chaque soir au jeune ténor une occasion de se distinguer. Aussi les bravos ne lui manquent pas, et la salle entière l'accueille avec d'unanimes transports, auxquels son passage à l'Opéra ne l'avait guère accoutumé. Voilà désormais M. de Candia à sa place; après bien des in-

certitudes, bien des découragemens heureusement surmontés, il a trouvé aux Italiens sa musique et son public, et peut marcher hardiment sur cette grande scène de Rubini, de la Grisi, de Tamburini, de Lablache, et dans cette atmosphère harmonieuse où sa belle voix se complaît. La Grisi est bien amoureuse, bien charmante, bien plaintive pour une Borgia, et nous pensons que M. Hugo aurait quelque peine à reconnaître son héroïne incestueuse dans cette belle fille qui vocalise avec tant de grace et semble ne pouvoir se décider à perdre pour un instant l'habitude du sourire. Du reste, si c'est un tort (au Théâtre-Italien cela peut-il s'appeler un tort?), qu'on s'en prenne à M. Donizetti, qui n'a pas hésité à faire de la fille d'Alexandre VI une délicieuse bergère de Guarini. Est-ce qu'il en serait de la musique italienne un peu comme de notre poésie française sous l'empire, et les caractères du drame ne sauraient-ils passer dans une partition sans avoir reçu d'avance le baptême de Ducis? Tamburini déploie, dans le rôle du duc de Ferrare, toutes les belles qualités qu'on lui connaît. Quant à Lablache, c'est sous les traits d'un jeune patricien de Venise, d'un *jeune débauché* qu'il nous apparaît cette fois. Vous figurez-vous le vieux Campanone dissimulant son ventre énorme sous un pourpoint de velours et d'or; vous figurez-vous le bonhomme Geronimo en cheveux blonds, *inondé de parfums?* Pourquoi non? Falstaff n'est-il pas de toutes les parties de Henri V. Et d'ailleurs, quand un chanteur de la trempe de Lablache consent à se charger d'un emploi de coryphée dans l'intérêt de nos plaisirs, on a bien assez à faire d'écouter sans se mettre encore en peine de regarder. Que n'a-t-on pas dit des chœurs du Théâtre-Italien! Eh bien! ces chœurs si bafoués, vous ne trouveriez pas leurs pareils en Europe, quand c'est Lablache qui les mène.

Décidément Mme Damoreau quitte l'Opéra-Comique; une querelle survenue entre la cantatrice et l'administration à propos d'un rôle promis ou donné d'abord, puis enlevé, querelle dont tous les journaux ont retenti, éloigne avant le temps cette voix si distinguée de la scène où elle régnait sans partage, où sans doute elle ne sera pas remplacée. Mme Damoreau a parcouru ainsi tous les rayons de l'échelle dramatique, et se retire après avoir passé des Italiens à l'Académie royale de musique, de l'Académie royale à l'Opéra-Comique. Cette fois c'est pour tout de bon. Mme Damoreau s'en va. Adieu *l'Ambassadrice* et *le Domino noir*. Qui osera toucher après elle à ces rôles d'Henriette et d'Angèle, que son délicieux talent brodait de ses plus riches fantaisies? *L'Ambassadrice* ou *le Domino noir* sans Mme Damoreau, autant vaudrait *la Sylphide* sans Taglioni. C'est désormais pour M. Auber tout un répertoire à refaire. Il ne nous appartient pas de nous constituer juge en un pareil procès, et de dire qui a tort ou raison. Cependant, tout en déplorant la retraite de Mme Damoreau, tout en reconnaissant qu'il est impossible qu'on se fasse illusion au point de croire que Mme Thillon, avec sa vocalisation prétentieuse, ses cascades de fausses notes et son accent britannique, soit jamais en état de recueillir l'héritage de la prima donna par excellence, nous pensons que pour cela l'Opéra-Comique ne se verra point réduit à fermer ses portes. Les destinées d'une

administration ne dépendent pas d'un sujet, quel qu'il soit. Souvenons-nous que le Théâtre-Italien a pu se passer de la Malibran, lorsque l'illustre cantatrice courait le monde et multipliait sans repos ses triomphes, comme si elle eût pressenti que le temps lui devait manquer. La première année, le public en eut bien quelque mauvaise humeur; la seconde, Julia Grisi parut, et l'on n'y pensa plus. De même il en sera pour Mme Damoreau, et tôt ou tard on l'oubliera, comme on a oublié pour elle Mme Rigaut, Mme Pradher, et tant d'autres qui furent célèbres et fêtées, et dont on ne parle guère aujourd'hui. En somme, c'est un tort de se retirer avant le temps et de déserter, par une boutade d'amour-propre, une carrière où tant de sympathies vous accompagnent. Ah! si vos ressources vous trahissaient, si le succès commençait à vous abandonner, à la bonne heure; mais pas une note ne manque à votre voix, pas un diamant à vos roulades, et du côté des applaudissemens et des bouquets, vous n'avez pas à vous plaindre, il me semble. Vous avez souffert une injure, dites-vous; on s'est montré ingrat à votre égard. Qu'importe? ayez confiance et laissez au public, laissez à Mme Thillon le soin de vous venger. D'ailleurs, on ne contestera point qu'un auteur ait des droits absolus sur son œuvre: libre à lui de disposer de ses rôles comme il l'entend; nul n'a rien à voir dans ses goûts, et ses caprices, s'il en a, ne regardent personne. Hier il croyait en vous, aujourd'hui Mme Thillon lui convient davantage; l'esprit humain varie. Après tout, c'est un peu son affaire: laissez-le; s'il se trompe, il en sera quitte pour payer son erreur assez cher en perdant la partie dont son œuvre est l'enjeu. On se souvient du bruit que firent à l'Opéra les débuts de Mlle Falcon; jamais illustration ne fut plus rapide: la jeune fille ignorée la veille se vit tout à coup entourée des maîtres de la scène, et ce fut à qui lui donnerait un rôle dans sa partition. On préparait alors *Gustave*, et M. Auber, cédant à l'enthousiasme général, reprit le rôle d'Amélie qu'il avait destiné d'abord à Mme Damoreau, et l'offrit à la jeune élève du Conservatoire, dont l'astre, si tôt éclipsé, se levait alors. L'administration de l'Opéra, Nourrit surtout, s'émut beaucoup de l'aventure, qui du reste ne tourna au profit de personne. Mlle Falcon n'obtint, comme on sait, dans *Gustave* qu'un fort médiocre succès. Ne dirait-on pas que les mêmes circonstances se reproduisent aujourd'hui à l'Opéra-Comique, toujours au préjudice de Mme Damoreau? Il est vrai que, pour deux rôles que M. Auber ôte à sa cantatrice favorite (si tant est qu'il les lui ait ôtés), de combien de merveilleux chefs-d'œuvre ne l'a-t-il pas enrichie? et, s'il faut avouer que Mme Damoreau a contribué plus que personne au succès de M. Auber, peut-on dire que M. Auber soit resté étranger au succès de Mme Damoreau? Donc, si l'auteur de l'*Ambassadrice* et du *Domino noir* a quelque tort à se reprocher envers son Henriette et son Angèle, il mérite bien qu'on les lui pardonne, et en bonne justice le maître et la cantatrice sont quittes l'un envers l'autre.

M. Liszt nous adresse la lettre suivante que nous nous empressons de publier :

« MONSIEUR,

« Dans votre revue musicale du 15 octobre dernier, mon nom se trouvant prononcé à l'occasion des prétentions outrées et des succès exagérés de quelques artistes exécutans, je prends la liberté de vous adresser à ce sujet une observation.

« Les couronnes de fleurs jetées aux pieds de Mlles Essler et Pixis par les dilettanti de New-York et de Palerme, sont d'éclatantes manifestasions de l'enthousiasme d'un *public*. Le sabre qui m'a été donné à Pesth est une récompense décernée par une *nation* sous une forme toute nationale.

« En Hongrie, monsieur, dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique, c'est le signe de la virilité par excellence, c'est l'arme de tout homme ayant droit de porter une arme. Lorsque six d'entre les hommes les plus marquans de mon pays me l'ont remise aux acclamations unanimes de mes compatriotes, pendant qu'au même moment le comitat de Pesth demandait pour moi des lettres de noblesse à sa majesté, c'était me reconnaître de nouveau, après une absence de quinze années, comme Hongrois ; c'était me récompenser de quelques légers services rendus à l'art dans ma patrie ; c'était surtout, et je l'ai senti ainsi, me rattacher glorieusement à elle en m'imposant de sérieux devoirs, des obligations pour la vie, comme homme et comme artiste.

« Je conviens avec vous, monsieur, que c'était, sans nul doute, aller bien au-delà de ce que j'ai pu mériter jusqu'à cette heure. Aussi, ai-je vu dans cette touchante solennité l'expression d'une espérance encore bien plus que celle d'une satisfaction. La Hongrie a salué en moi l'homme dont elle *attend* une illustration artistique après toutes les illustrations guerrières et politiques qu'elle a produites en grand nombre. Enfant, j'ai reçu de mon pays de précieux témoignages d'intérêt et les moyens d'aller au loin développer ma vocation d'artiste. Quand après de longues années le jeune homme vient lui rapporter le fruit de son travail, et l'avenir de sa volonté, il ne faudrait pas confondre l'enthousiasme des cœurs qui s'ouvrent à lui, et l'expression d'une joie nationale, avec les démonstrations frénétiques d'un parterre dilettante.

« Il y a, ce me semble, dans ce rapprochement, quelque chose qui doit blesser un juste orgueil national, et des sympathies dont je m'honore.

« Agréez, etc. « F. LISZT. »

Hambourg, 26 octobre 1840.

Le lecteur appréciera les motifs de cette lettre. M. Liszt s'étonne qu'on ait eu l'imprudence de le citer entre Mlle Elssler et Mlle Pixis. Le jeune pianiste veut sans doute qu'on le nomme entre Beethoven et Mozart. Nous attendrons pour cela que M. Liszt ait écrit la sonate fantaisie ou l'ouverture de la *Flûte enchantée*, par exemple ; jusque-là M. Liszt restera pour nous ce qu'il est, un exécutant prodigieux, un virtuose du premier talent, et nous ne croyons

pas lui faire injure en le classant auprès de sujets distingués dont la scène s'honore. M. Liszt traduit avec ses doigts l'inspiration des maîtres absolument comme Mlle Pixis, ou toute autre cantatrice, le fait avec son gosier. Quant à sa nationalité hongroise, dont on peut, du reste, se convaincre au style de sa lettre, personne ne songe à la lui contester, bien qu'il y ait quelque chose de singulier dans ces fastueuses démonstrations patriotiques chez des hommes qui ne se contentent pas de venir nous demander des applaudissemens et des couronnes, mais prétendent encore se mêler à tous nos mouvemens et vivre avec la France dans une *communion fraternelle,* comme ils disent. Serait-ce donc qu'il suffit d'être pianiste pour avoir toujours là une nationalité dont on se pare selon les circonstances, et qu'on endosse à sa guise? « Je suis Français, voyez mes passions philosophiques et sociales; je suis Hongrois, voyez mon sabre. » Non, monsieur Liszt, vous n'êtes ni Français ni Hongrois, vous êtes, comme tous les virtuoses, de tous les pays où l'immortelle voix de la mélodie est comprise. Aujourd'hui c'est le grand duc de Toscane qui vous fête, demain ce sera la reine d'Angleterre, un autre jour l'impératrice de Russie, qui, après une de ces magnifiques séances où vous passez, par votre art merveilleux, de l'inspiration sauvage et fougueuse de Beethoven, aux mélancoliques serénades de Schubert, vous dira dans son ravissement ces paroles charmantes : « Comment, après l'orage de tout à l'heure, avez-vous pu trouver encore ce délicieux clair de lune? » Et vous amoncelez tous ces trophées, vous mêlez toutes ces couronnes, et vous avez raison, car votre art, à vous, n'a point de nationalité, car il ne parle pas une langue, mais *les langues,* ainsi que dit saint Paul, que vous connaissez bien. Oui, monsieur Listz, à défaut de vos sentimens philosophiques et religieux, le piano eût fait de vous l'homme de l'humanité; c'est pourquoi nous persistons à croire que l'hommage de Pesth est une chose beaucoup moins *nationale* que vous ne vous l'imaginez, et que ces magnats dont vous parlez étaient des dilettanti déguisés, qui eussent mieux fait peut-être de vous donner quelque magnifique piano, et de réserver pour une autre occasion le sabre de Mathias Corvin ou de Zriny.

Essai sur Parménide d'Élée, par M. Fr. Riaux. — Dès qu'on a étudié quelque peu l'histoire de la philosophie ancienne, on entrevoit, on devine, au moins d'une manière générale et sommaire, l'importance des doctrines éléatiques. Long-temps méconnues, ou plutôt mal interprétées, elles n'ont été définitivement mises dans leur vrai jour que par les ingénieuses et profondes restitutions qu'a tentées M. Cousin, à propos de Xénophane et de Zénon. Encouragé par l'exemple du maître, M. Riaux à son tour tente de porter la lumière sur le point le plus élevé, mais aussi le plus difficile, le plus ardu, de l'éléatisme, sur les *fragmens* de Parménide. Ce travail spécial épuise le sujet dans tous les sens; c'est une reconstruction, aussi complète qu'elle pouvait l'être, de la biographie, du système, de la polémique, qui se rapportent à l'auteur du περὶ φύσεως.

Le livre de M. Riaux contient quatre parties distinctes. La première n'est autre chose qu'une introduction. L'auteur commence par y énumérer, en les jugeant avec beaucoup de réserve, les publications antérieures dont Parménide a été l'objet, et ce n'est pas sans plaisir que nous avons retrouvé en tête de cette liste le nom de Henri Estienne. Ainsi les vers du célèbre éléate semblaient appartenir plus particulièrement à l'érudition française. C'est en France que ces précieux débris, que ce chant antique du panthéisme primitif, ont été publiés pour la première fois; c'est en France aussi qu'un travail sérieusement définitif devait s'accomplir sur les fragmens mutilés de l'œuvre de Parménide. Après Henri Estienne, Joseph Scaliger s'occupa du poème de *la Nature;* mais son travail est resté enfoui dans les manuscrits de la bibliothèque de Leyde, et il s'écoula deux cents ans avant que Fülleborn donnât une nouvelle édition de Parménide. Notre siècle, curieux de ces antiquités philosophiques, et dont l'esprit inquiet s'est éveillé sur tant de points, ne pouvait manquer de s'attaquer à l'éléatisme. L'auteur du περὶ φύσεως en particulier a été l'occasion de plusieurs travaux remarquables. M. Amédée Peyron, en 1810, donna un texte plus correct, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin. Trois années plus tard, dans ses *Commentationes eleaticæ*, M. Brandis déploya, à propos de Parménide, toute l'inépuisable abondance de son érudition, toute l'exactitude de sa philologie scrupuleuse. Enfin, plus récemment, en 1835, un savant hollandais, qui remplit dans son pays de hautes fonctions universitaires, M. Simon Karsten, a commencé une vaste publication sur les prédécesseurs de Platon. Parménide devait avoir et a eu sa place, une place notable, dans cette entreprise où il n'occupe pas moins d'un volume. Au point de vue philologique, M. Karsten semble avoir épuisé le sujet, quoique des grammairiens raffinés puissent peut-être le contredire sur des subtilités de détail. Le texte de M. Karsten peut donc être regardé comme définitif; après lui il n'y a plus que des *infiniment petits* à glaner. On ne saurait donner les mêmes éloges à la partie dogmatique du livre de M. Karsten. La reconstruction de la doctrine de Parménide manque de puissance et d'étendue; si l'on excepte le côté cosmologique, qui est traité avec une érudition très informée et perspicace, il n'y a là qu'une ébauche fort imparfaite de l'éléatisme. M. Riaux s'est efforcé avant tout de remplir la lacune laissée par ses prédécesseurs. Après les philologues, le philosophe; après la lettre, l'esprit. Mais, avant d'aborder la théorie éléatique, il y avait à vider une question de chronologie. Plusieurs opinions, et des opinions tout-à-fait divergentes, ont été émises au sujet de l'époque précise à laquelle est né Parménide. M. Riaux s'est livré sur ce point à une discussion un peu longue, malgré les autorités graves qu'il fallait combattre. De la sorte, toutefois, la naissance du philosophe se trouve fixée à l'an 519 avant J.-C. C'est un point de chronologie qui est désormais acquis à la science.

La seconde partie du livre de M. Riaux est sans contredit la plus importante et la plus originale. C'est une restitution étendue, développée, du système de Parménide. Xénophane avait déjà inauguré la théorie de l'unité ab-

solue. Sa doctrine, en précisant la donnée idéaliste de Pythagore, avait enfin placé l'idée de l'unité sous sa forme propre comme idée, et non comme nombre dans la science et dans la dialectique. Mais l'enseignement de Xénophane était encore imprégné des couleurs et des souvenirs de l'Ionie. Sa théorie conservait, pour ainsi parler, quelque chose de double; c'était un mélange, non une doctrine d'une seule pièce. Parménide, dès son premier pas dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat et de hardiesse, déclara son divorce avec les données des sens, avec les croyances du sens commun. Il prétendit que les réalités extérieures ne sont que des apparences, des chimères, et que la vérité ne se trouve que dans les conceptions de la raison. Le tort de la plupart des historiens de l'école d'Elée est de n'avoir pas osé donner au système de Parménide son véritable caractère, et d'avoir craint de le montrer aussi exclusif qu'il l'était. De peur de le représenter comme une doctrine extravagante, ils l'ont dénaturé, ils l'ont faussé. M. Riaux restitue à ce système son véritable point de départ et son criterium exclusivement rationnel, et en cela il a parfaitement raison. Pour être juste envers une théorie, il ne faut pas craindre d'en pénétrer les profondeurs et même les abîmes; il ne faut ni en déguiser les côtés faibles, ni en dérober les exagérations sous le voile indulgent des commentaires. C'est en procédant avec suite et fermeté, comme l'a fait M. Riaux, qu'on voit Parménide poser d'abord l'unité absolue de l'être, et en tirer successivement, par une dialectique serrée et subtile, la continuité, l'indivisibilité, puis l'immobilité absolue de l'être dans l'espace et dans la durée, la perfection absolue, et enfin l'identité de l'être et de la pensée de l'être.

Dans sa physique (à laquelle, d'ailleurs, il n'attache aucune certitude, aucun caractère scientifique), Parménide admettait deux principes : d'un côté le feu ou la lumière, de l'autre la nuit ou la matière épaisse et lourde; puis différens cercles composent le ciel, et la Nécessité règne en souveraine au milieu des trois parties de l'univers. On remarque dans cette cosmologie de très curieuses opinions au sujet de la voie lactée, des tremblemens de terre, et surtout au sujet de l'origine du genre humain, de l'ame et de l'identité de la sensation et de la pensée.

Après une exposition étendue du système de Parménide, il importait de suivre les traces et l'influence de ce système, d'abord dans l'école d'Élée, ensuite dans toute l'antiquité. C'est ce qu'a fait M. Riaux dans la troisième partie de son *Essai*, qui n'est ni la moins curieuse, ni la moins importante. On y distingue, par exemple, sur Mélissus des recherches qui révèlent, pour la première fois, la véritable valeur de la tentative que fit ce philosophe pour soustraire l'éléatisme aux attaques de l'empirisme. Mais ce qui est plus important, c'est la critique de Parménide par Platon et par Aristote, par Platon surtout.

Le fondateur de l'académie, pour renverser la sophistique, remonta jusqu'aux systèmes où les sophistes étaient allés chercher des armes au profit de leur scepticisme; c'est de la sorte qu'il fut conduit à l'examen de l'empirisme et de l'éléatisme. Cette partie de la philosophie platonicienne, qui peut

jeter un si grand jour sur la doctrine de l'illustre auteur du *Phèdre*, n'avait guère été élucidée jusqu'ici. M. Riaux, un des premiers, y a porté une active recherche, une intelligente lumière. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans cette exposition polémique qui est un des plus remarquables chapitres de son livre. La critique de l'éléatisme par Aristote n'a, il faut le dire, ni la même valeur, ni le même mérite que celle de Platon. Aristote attaque les idées de Parménide avec une certaine âpreté; mais sur les points où il a raison contre l'auteur du poème de *la Nature*, il se trouve presque toujours qu'il a été devancé par Platon. Le chapitre qui concerne Aristote n'est certainement pas le meilleur du travail de M. Riaux; on n'y retrouve au même degré ni l'élévation de pensées, ni les qualités de style qui apparaissent à d'autres endroits de l'*Essai*. Je ferai le même reproche aux pages, fort intéressantes d'ailleurs, qui concernent la polémique des alexandrins. Il y a là quelque chose de trop hâté. La pensée n'a plus le même degré de rigueur, et l'absence de concentration se fait sentir.

Dans une quatrième et dernière partie, M. Riaux résume la théorie de Parménide et la juge. L'éléatisme, comme toute grande doctrine, contient du vrai et du faux. C'est un idéalisme très net et très tranché, mais un idéalisme naissant et qui n'a pu encore se fortifier par les épreuves que les systèmes analogues ont dû traverser plus tard. Son côté faible est de nier arbitrairement la connaissance sensible et de s'appuyer sur l'abstraction pour atteindre la réalité. Mais, en revanche, Parménide fit ressortir la notion d'unité qui est impliquée dans la notion de tout être; puis il se servit le premier, sous la forme d'un principe général, du principe de causalité, et signala la notion de l'être nécessaire comme la notion fondamentale de la philosophie. Dans l'histoire aussi l'éléatisme a eu un rôle qui n'est pas sans grandeur; l'empirisme ne s'est jamais relevé des coups qu'il lui porta.

M. Riaux, dans sa conclusion, est conduit à ramener le système de Parménide à un système de logique et de dialectique pris dans le sens le plus étendu. Il aurait dû, selon nous, faire ressortir avec plus d'insistance le caractère panthéistique de l'école des éléates, non pas que l'ontologie de Parménide doive être mise sur la même ligne que l'ontologie de Spinosa; mais, si imparfaite qu'elle soit, elle semble la première forme du panthéisme idéaliste. Sans doute M. Riaux a signalé avec force la formule que « l'être est identique à la pensée; » mais il a évité à tort les comparaisons récentes, les rapprochemens de noms propres. Fichte, Hegel, M. Schelling, rappelaient des théories qu'il eût été piquant et légitime de mettre en regard des fragmens du περὶ φύσεως. Nous regrettons que M. Riaux n'ait pas osé aborder cette partie moderne de son sujet. Il ne fallait pas craindre d'être amené comme conclusion au vieux proverbe : *Nil novi sub sole.*

V. DE MARS.